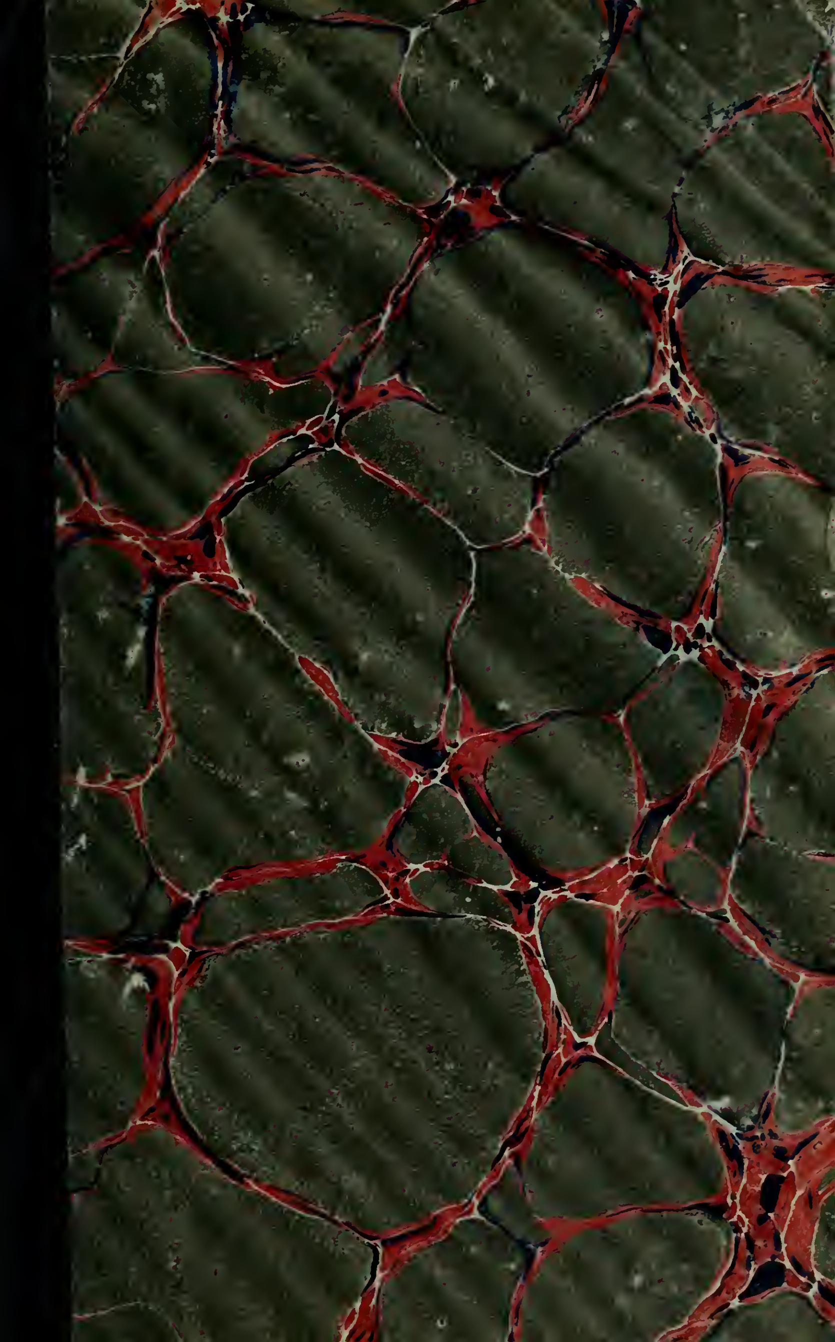




JÉROME PATUROT

A LA RECHERCHE

DE LA MEILLEURE DES RÉPUBLIQUES

EN VENTE CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS.

BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

Format in-18 anglais, à 2 francs le volume

ALEXANDRE DUMAS.

Le Comte de Monte-Cristo	6 vol.	12 fr.
Le Capitaine Paul	1 —	2
Le Chevalier d'Harmental	2 —	4
Les Trois Mousquetaires	2 —	4
Vingt Ans après	3 —	6
La Reine Margot	2 —	4
La Dame de Monsoreau	3 —	6
Jacques Ortis	1 —	2
Quinze Jours au Sinaï	1 —	2
Le Chevalier de Maison-Rouge	1 —	2
Georges	1 —	2
Fernande	1 —	2
Pauline et Pascal Bruno	1 —	2
Sylvandire	1 —	2
Le Maitre d'Armes	1 —	2
Souvenirs d'Antony	1 —	2
Une Fille du Régent	1 —	2
La guerre des femmes	2 —	4

PAUL FÉVAL

Le Fils du Diable	4 vol.	8 fr.
Les Mystères de Londres ... tome 1er.		2

MICHEL MASSON

Les Contes de l'Atelier	2 —	4

ALBERT AUBERT

Les Illusions de Jeunesse du célèbre M. Boudin	1 —	2

SOUS PRESSE:

PAUL FÉVAL

Les Mystères de Londres ... tomes 2 et 3.		4
Les Amours de Paris	2 —	4

Paris. — Typ. Lacrampe et Fertiaux, rue Damiette, 2.

JÉROME PATUROT

A LA RECHERCHE

DE LA MEILLEURE DES RÉPUBLIQUES

PAR

LOUIS REYBAUD

I



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

de la Bibliothèque littéraire et de la Bibliothèque dramatique,
format in-18 anglais.

RUE VIVIENNE, 1.

1848

Je n'aurais pas songé à continuer un livre que le public a accueilli avec faveur, si les événements n'eussent modifié ma résolution. Personne ne sait mieux que moi qu'il est sage de s'arrêter à temps dans une veine heureuse et de ne pas la compromettre en l'épuisant.

Cependant, tout est changé autour de nous; entre ce qui était et ce qui est, il n'y a en apparence que quelques semaines d'intervalle, il

y a un siècle en réalité. C'est un ordre nouveau, et, à sa suite, des mœurs nouvelles.

J'ai peint la société française sous la monarchie, et ne l'ai point flattée ; j'entreprends de la peindre sous la république, et ne la flatterai pas davantage. Si les régimes changent, les hommes restent, et, au-dessus des fluctuations politiques, il y a les grandeurs et les faiblesses du cœur humain.

J'apporte dans ce travail le meilleur des sentiments, un amour profond pour la patrie et un sincère dévouement à ses destinées nouvelles. Je veux concourir, dans la mesure de mes forces, à l'affermissement de ce qui est, et si, chemin faisant, je parviens à délivrer la République de quelques vanités qui lui pèsent et de quelques erreurs qui l'embarrassent, je croirai avoir acquitté envers elle ma dette de citoyen. Je fais, certes, la part des difficultés ;

elles sont grandes. J'honore aussi le patriotisme; jamais il ne s'en déploya tant. A des hommes, à un peuple qui ont donné de tels exemples, on peut dire la vérité; elle sera bien reçue.

C'est d'ailleurs un devoir pour les écrivains de ne pas demeurer à l'écart d'un établissement qui se fonde. Signalé à temps, un abus disparaît; il résiste quand il a pris racine. Et puis l'heure est venue, où, suivant la belle expression de l'auteur des *Tusculanes*, tout citoyen doit porter écrit sur son front ce qu'il pense de la chose publique.

Maintenant je cède la parole à mon héros, en lui laissant toute la part de responsabilité qui appartient aux enfants de la fiction.

L. R.

Mai 1848.



CHAPITRE PREMIER.

Les deux Commissaires.

Puisque je reprends la plume, il convient que j'explique comment j'y ai été amené.

On sait sur quel écueil vint se briser ma fortune politique, et à quel sort modeste je me trouvais désormais réduit. Un emploi en province, bien chétif, bien obscur, voilà ce qui me restait de toutes mes gloires et de toutes mes grandeurs. Le Ciel l'avait voulu; il fallait s'incliner devant ses décrets. Des fronts plus superbes que le mien avaient passé sous ce niveau, et c'était à peine une ligne d'ajoutée au grand chapitre des décadences humaines. Le seul remède, en de tels cas, c'est de rendre au

monde oubli pour oubli, dédain pour dédain, et de le punir par de strictes représailles.

Ainsi faisaient les Paturot. Ils mangeaient le pain du gouvernement, pour me servir de l'expression de Malvina, et, ajoutait-elle, quoi de plus dur? mais on ne se croyait pas, dans la maison, tenu à autre chose. Le zèle se mesure aux appointements. Deux hommes, d'ailleurs, se confondaient en moi et s'y tempéraient : l'être libre, l'être assujetti. Comme employé, j'avais des devoirs à remplir ; comme citoyen, des droits à exercer. De là, un mélange d'indépendance et de servitude. A vrai dire, le plus noble de ces mobiles l'emportait toujours ; c'était dans l'ordre. Un fonctionnaire digne de ce nom en arrive le plus naturellement du monde à mépriser l'État qui le nourrit, et à effacer, par une protestation persévérante, les souillures périodiques de l'émargement.

J'en étais là ; j'appartenais à la classe des employés qui jugent le gouvernement de haut et en demeurent avec lui dans des termes froids et sévères. Je le servais en m'indignant ; je ne pouvais sans rougir songer à la livrée que je portais et au salaire dont on m'infligeait l'humiliation. Loin de s'adoucir avec le temps, cet état de mon âme ne fit

qu'empirer. Je puisais dans la durée même de mes liens un désir plus ardent d'y échapper par la révolte. Je n'avais pas de paroles assez dures contre un pouvoir basé sur des appétits grossiers, et plus j'acceptais de lui, plus je le mettais au défi de me corrompre. Sous l'influence de ce sentiment, mon opposition prit chaque jour des couleurs plus vives. Des griefs nouveaux s'ajoutaient aux anciens, et en justifiant mes colères, les attisaient. C'est ainsi que, par une pente invincible, je me détachai d'abord des hommes, puis du système, enfin de la forme du gouvernement. Sur ses fruits l'arbre fut jugé. La monarchie était encore debout, vigoureuse en apparence, régnant par la faveur sur une bourgeoisie énervée, qu'à mes yeux elle était condamnée deja et perdue sans retour. J'ignorais l'heure de sa chute, mais je ne doutais pas que le doigt de Dieu ne l'eût marquée au cadran des siècles.

La force des choses m'entraîna plus loin ; on ne s'arrête pas où l'on veut dans les voies de la censure. Je ne cherchais qu'un coupable et j'en trouvai deux ; aux torts du gouvernement il fallut joindre bientôt ceux de la société. Peut-être se souvient-on que ce fut là un de mes soucis d'autrefois ; l'expérience et la réflexion m'y ramenaient. De

nouveau, je me pris à douter que ce monde, avec ses imperfections et ses contrastes, remplît d'une manière satisfaisante le but de la divinité. A l'envisager sans prévention et avec une entière liberté d'esprit, on ne pouvait y voir autre chose qu'une ébauche informe, digne à peine de l'enfance de l'art. Il me semblait qu'à l'aide du moindre effort d'imagination, j'en arriverais à combiner quelque chose de moins incohérent et de plus harmonieux. Cette pensée m'exalta : je compris l'orgueil de Prométhée et sa lutte contre le ciel. Que de gloire à ravir un rayon d'en haut et à inonder de clartés une civilisation ténébreuse ! Aucun rôle n'était plus engageant, et, auprès de celle-là, quelle ambition n'eût paru petite !

J'ai raconté les ardeurs et les illusions dont ma jeunesse fut semée ; l'âge mûr et la solitude me les rendirent. Seulement, je sus les contenir, les discipliner, les élever à la hauteur d'un système. Mon esprit s'y retrempa, s'y raffermit. A l'enthousiasme pétulant d'autrefois succéda un enthousiasme réfléchi jusqu'à l'obstination et résolu jusqu'à la témérité. Je regardai autour de moi en homme qui observe et se recueille. Triste dessein, douloureuse perspective! J'aurais voulu pouvoir éloigner de mes

lèvres ce calice plein de fiel. Ainsi envisagé, le monde ne m'apparut qu'à travers un crêpe funèbre: tout y était deuil et misère, mensonge et corruption. Partout le désordre, partout la lutte ; dans les populations vouées à des dissentiments sans fin ; dans les familles profanées par des hontes secrètes ; dans les individus livrés sans défense au choc des passions et des intérêts. Quel spectacle pour un cœur bien situé ! et comment y voir autre chose qu'un canevas grossier abandonné par le Créateur à la patience et à l'intelligence de l'homme ?

Ce fut dès lors ma pensée et aussi mon but. A l'œuvre ! me dis-je ; le souffle de Dieu est là. Il s'agit de soumettre le globe à un mécanisme savant où chaque membre de la famille humaine jouira d'un bien-être sans variations et d'une félicité sans limites. En apparence, voilà un dessein compliqué ; au fond, rien de plus simple. Tout se résout dans une étude de l'être. On n'a jamais examiné l'être méthodiquement, scientifiquement. De là nos malheurs et nos misères. Mieux analysé, combien l'être eût été plus heureux ! Il se compose, disent les penseurs, de limon et de pure essence. Fort bien ; mais dans quelle proportion ? Sur ce point, ténèbres et doute. C'est pourtant toute la question.

La loi d'amalgame une fois trouvée, le voile du temple se déchire et le sphinx livre son secret. Plus de tâtonnements; plus d'empirisme; qui connaît la substance, connaît le réactif. La formule de l'homme renferme nécessairement la formule de son bonheur. L'objet devient adéquat au sujet et le sujet à l'objet : entre le désir et la satisfaction, l'équilibre renaît de lui-même.

J'avais trouvé mon point de départ; il devait forcément me conduire à un paradis terrestre de mon goût et de mon invention. Qui n'a pas le sien aujourd'hui? Qui n'a imaginé son petit Élysée? Il faudrait être bien abandonné du Ciel pour n'avoir pas sous la main un monde mieux combiné que celui dans lequel nous avons la faiblesse de vivre, une société plus pure et des hommes moins incomplets. Mes conceptions là-dessus étaient du plus vaste caractère : elles embrassaient un horizon infini. J'avais réussi, au moyen du plus simple effort, à faire de la terre un jardin, et de chaque mortel un échappé des chœurs célestes. Encore n'était-ce qu'un premier jet, susceptible de mille perfectionnements. Que de soins j'y mettais! J'en faisais le souci et le rêve de mes loisirs, l'enfant de mes fantaisies. J'y songeais à toute heure; j'y ajoutais cha-

que jour un détail nouveau. J'avais devant les yeux, en guise d'exemple et d'aiguillon, les maîtres du genre, ceux qui refont l'univers en quinze volumes, et, avant que de m'offrir comme eux aux applaudissements de la foule, je ne voulais leur céder en rien, ni en étendue ni en profondeur.

Ce travail charma et peupla ma retraite. J'y puisais une haine plus profonde contre la politique du temps et un dédain plus caractérisé des petits moyens à l'usage des régimes éphémères. Je ne m'en cachais pas, d'ailleurs ; je jouais, comme on dit, cartes sur table. Notre préfet n'était, à mes yeux, qu'un séïde de la dynastie ; je m'en prenais à tous les pouvoirs, responsables ou non. Dans mes heures d'exaltation, quand je venais d'ajouter un chapitre aux destinées du globe, je n'avais pas d'expressions assez véhémentes contre l'ordre social qui se plaçait entre l'avenir et moi. J'envoyais tout aux gémonies, civilisation et gouvernement, et cela en des termes tels, que Malvina ne pouvait se défendre d'un peu d'épouvante :

— Mais qu'as-tu donc, malheureux ? me disait-elle. Tu veux nous perdre.

— Vous sauver, répliquai-je, fort du sentiment de ma mission.

— Tu nous ôteras le pain de la bouche, Jérôme ; songes-y bien.

—Autant mourir de faim que de honte, Malvina.

—Et nos enfants, que deviendront-ils ?

— Des hommes, ajoutais-je avec un stoïcisme digne de l'antiquité.

Ces débats se renouvelèrent plusieurs fois, et mon enthousiasme dut transiger enfin avec cette prudence vulgaire. Des sacrifices que je fis à la paix de mon intérieur, aucun ne me coûta autant, et j'y échappais de loin en loin par des révoltes imprévues. Ma femme s'y perdait, elle avait cessé de me comprendre. D'où venaient ces accès d'indépendance, si brusques et si récents ? A quoi attribuer cette infraction aux habitudes les plus enracinées? Malvina se posait ce problème sans pouvoir le résoudre. Vainement essayait-elle de me pénétrer : je demeurais mystérieux comme les granits de Thèbes. Elle avait beau me presser de questions, multiplier les hypothèses ; rien ne m'ébranlait. Un jour pourtant, je fus vaincu ; mon secret m'échappa. Ma femme venait de me retourner dans tous les sens, avec une patience et une adresse dignes d'un inquisiteur. Je résistais comme du métal, lorsqu'à bout de voie, elle eut recours à une interpellation terrible :

— Ah ça ! Jérôme, me dit-elle, seriez-vous par hasard républicain ?

La question était brûlante ; il fallait confesser sa foi ou se parjurer. Devant la hache du bourreau, je l'eusse fait sans hésitation ; devant Malvina, je ne pus me défendre d'un moment de trouble. Cependant le devoir l'emporta ; ma réponse fut péremptoire :

— Je m'en flatte, madame Paturot, lui dis-je avec fermeté.

Aujourd'hui que la République compte ses courtisans par millions et qu'il lui en arrive de tous les points du globe, un pareil aveu ne me semble ni téméraire ni singulier. Républicain, qui ne l'est, sauf la nuance et la date? Mais, au moment où ce mot décisif s'échappa de mes lèvres, il n'en allait point ainsi. Dans la province tranquille où nous résidions, de grands préjugés régnaient sur cet article. On y vivait sous l'empire d'impressions arriérées, de réminiscences puériles, et les commères du chef-lieu s'accordaient à voir dans un républicain un être doué de propriétés malfaisantes et de goûts pervers. C'était l'opinion accréditée ; Malvina n'avait pu s'y soustraire. Aussi, à une déclaration si formelle, n'éprouva-t-elle qu'un sentiment, celui de la stupeur.

Je m'attendais à une explosion, à une scène : il n'en fut rien. Elle se contenta de joindre les mains dans un geste expressif, et levant les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin de mon vertige :

— Républicain ! s'écria-t-elle, républicain ! un homme qui mange au râtelier de l'État ! Si c'est croyable !

Puis elle sortit en imprimant à ses épaules un mouvement significatif. Qu'eût-ce été si elle avait connu toute l'étendue de ma révolte, si elle avait su que non-seulement je marchais avec la république, mais en avant d'elle, que je l'appelais moins comme un but que comme un moyen, et qu'il entrait surtout dans ma pensée d'en faire un instrument de régénération sociale? La république pour la république, fi donc ! Autant dire l'art pour l'art! L'avenue du temple n'en est pas le sanctuaire.

Je craignais qu'une aussi brusque manifestation de principes ne causât quelques orages dans mon intérieur : en vrai croyant, j'étais prêt à les subir. Je ne fus pas mis à cette épreuve. Malvina semblait, au contraire, éloigner toutes les occasions de reprendre ce thème, et quand la force des choses le ramenait, elle savait rompre l'entretien avec une adresse merveilleuse. J'attendais le martyre; il ne vint pas:

Évidemment elle me ménageait comme on ménage un malade. En même temps, elle se mettait sur la défensive et prenait ses précautions. Le moindre écart pouvait me compromettre, et ma femme, que la foi n'animait pas, se disait avant tout qu'elle avait deux enfants à nourrir. Ce fut sur ce sentiment étroit qu'elle régla sa conduite.

Parmi les personnes qui fréquentaient la maison, il s'en trouvait deux aux scrupules desquels il fallait dérober mes hardiesses politiques. Ils appartenaient l'un et l'autre à mon administration; le premier était mon chef, le second, mon subordonné. Mon chef se rattachait à l'école de l'empire, et y avait puisé des airs conquérants que l'âge n'avait pu ni supprimer ni affaiblir. Sa personne prêtait d'ailleurs à l'illusion. Il était droit comme un jonc et vert comme un chêne. Dans sa mise régnait cette propreté qui est la parure des vieillards. Le linge etait net à s'y mirer, la barbe fraîche, l'habit irréprochable. Avec cela des façons galantes et l'habitude de venir se brûler, comme un papillon, à tous les beaux yeux. Ma femme l'avait jugé dès la première rencontre; elle tendit ses rets, et le vieux lion y tomba ; une fois pris, on lui coupa les griffes ; c'est un conte ancien. Ainsi, de ce côté, sécurité com-

plète: la foudre pouvait gronder; nous étions à l'abri.

L'intimité du subordonné offrait plus de périls. Employé dans mon bureau, il exerçait sur moi une surveillance forcée : la même chiourme nous réunissait et j'avais en lui un compagnon de chaîne. Malvina essaya de le gagner ; mais c'était une nature réfractaire, sournoise et en dedans. Un fonds d'envie le dominait ; il ne pardonnait rien à ses supérieurs. Il voyait en eux un obstacle à son avancement et un témoignage vivant de sa dépendance. Moi surtout, j'étais condamné à ses yeux, comme un produit de l'intrigue et de la faveur. J'occupais mon poste en intrus, au mépris de la hiérarchie. De là, un dépit sourd, mêlé d'une soumission apparente. J'avais près de moi un ennemi et un espion. Vainement Malvina redoubla-t-elle de bons procédés; elle ne put dompter cette organisation rebelle. Le lion avait cédé, l'ours ne désarma point.

Dès le premier jour, mon employé avait deviné les tempêtes qui agitaient mon esprit, et mon éloignement invincible pour les institutions régnantes. C'était une arme contre moi; il s'en empara. Un autre aurait essayé de me tuer d'un coup et de faire son chemin sur mon cadavre. Soit défiance, soit calcul, il aima mieux me soumettre à une torture

raffinée. On eût dit qu'il cherchait le point vulnérable. Afin de me frapper plus sûrement. Sa tactique consistait à descendre sur le terrain politique et à m'y entraîner après lui. J'avais beau m'en défendre; il savait me forcer dans mes retranchements. Sincère ou feinte, il professait pour la monarchie une admiration qui me mettait hors de moi et m'arrachait des protestations involontaires. A ses yeux, rien de plus beau que ce régime, objet de mes répugnances et de mes dédains. C'était l'idéal promis à la terre, la dernière ancre de salut contre l'esprit de bouleversement. Corruption, abus de pouvoir, prostitution des consciences, il excusait tout en vue du maintien de l'ordre, cette base des sociétés. Point de moyen qui ne fût légitime, pourvu que ce but fût atteint.

On devine quels sentiments une semblable thèse, à chaque instant reprise, faisait naître en moi. Je n'y résistais pas et entrais en lice. J'opposais drapeau à drapeau, système à système. Dans l'emportement de mes convictions, je ne ménageais rien, ni souverain, ni ministres; je touchais même aux directeurs généraux, ces idoles de l'employé. L'indignation étouffait chez moi les conseils de la prudence la plus vulgaire. C'était un danger réel; Mal-

vina le sentit et mit tous ses soins à le conjurer. Ne pouvant ni charmer ni désarmer l'animal venimeux, elle chercha à prévenir l'effet de ses morsures. A mesure que j'avais plus à craindre de mon subordonné, elle s'emparait davantage de l'esprit de mon chef et se mettait plus avant dans ses bonnes grâces. Nous passions notre vie ainsi, moi à détruire ma position, elle à la restaurer. Parfois l'impatience la gagnait et elle éclatait en reproches. Les épithètes lui coûtait peu, les qualificatifs encore moins. Je tins bon pourtant, et Dieu sait ce qu'il me fallut d'efforts pour maintenir intacte, au milieu de ces orages intérieurs, ma croyance républicaine.

Plusieurs années s'écoulèrent dans cette alternative de bons et de mauvais jours. Le temps marchait et me donnait raison. Les fautes politiques s'accumulaient, et, aux tressaillements de l'esprit public, aux grondements sourds des rancunes populaires, on pouvait prévoir qu'à un moment prochain le volcan des révolutions s'ouvrirait un cratère nouveau. Ce que c'est que l'illusion de la perspective ! Tout symptôme de ce genre avait pour moi un caractère fatal. — Ils vont à l'abîme, me disais-je, tandis que mon employé y puisait des motifs de sé-

curité. — Comme ce gouvernement devient fort! s'écriait-il.— Le roi se perd, ajoutais-je. — Il se sauve, répliquait-il. Mot prophétique et digne d'être recueilli!

Dans notre province calme et retirée, le bruit des événements n'arrivait guère que comme un écho affaibli. On y parlait, sans doute, de cette campagne laborieuse où le jeu des fourchettes se mêla à l'éclat des discours ; mais personne, si ce n'est moi, ne voyait dans ces manifestations une menace sérieuse contre la monarchie! Que l'on juge de l'étonnement où notre ville fut plongée quand des nouvelles, vagues d'abord, puis plus précises, annoncèrent coup sur coup un changement de ministère, une abdication, une régence, enfin une république! On ne savait d'où venaient ces détails. mais ils flottaient, pour ainsi dire, dans l'air, et se répandaient de rue en rue, de maison en maison, avec une rapidité électrique. Les cafés se remplirent de curieux, la voie publique se couvrit d'une population inquiète et frémissante. Mille avis contradictoires circulaient parmi les groupes; ici on affirmait, ailleurs on niait. Diverses personnes avaient interrogé le préfet; il demeurait impénétrable. Peut-être manquait-il d'avis officiel. Le chef-lieu se trouvait placé

à l'écart des grandes lignes, et le télégraphe ne jouait pas pour nos modestes régions.

Cette anxiété se prolongea pendant deux jours ; on ne savait que craindre ni qu'espérer ; les nouvelles étaient confirmées ou démenties vingt fois dans une heure. La physionomie de la ville s'en ressentait et allait se transformant. Au début, ce n'était que de la curiosité; plus tard, ce fut de l'effervescence. J'y aidai de mon mieux et me dessinai en faveur de la République. C'était jouer ma place sur un coup de dé : mon employé le comprit, il entrevit une succession vacante, et se déclara hautement pour la monarchie. J'eus mon camp, il eut le sien ; les préférences secrètes se faisaient jour. Par un principe de prudence, explicable chez un homme qui avait traversé trois régimes, mon chef resta neutre et attendit les événements. Ainsi se distribuaient les rôles au milieu du choc des opinions et de l'agitation des esprits.

Les choses en étaient là, quand une diversion subite vint faire trêve à ces débats orageux. Signalée par les éclats d'un fouet, une chaise de poste traversa la ville et se dirigea vers l'hôtel de la préfecture. Deux drapeaux tricolores en pavoisaient les portières et formaient une démonstration à laquelle

il était impossible de se méprendre. La foule courut de ce côté et je la suivis. En fonctionnaire bien appris, le préfet était debout sur son perron, prêt à faire à son successeur les honneurs de la résidence administrative. Sa contenance était calme et digne, son regard assuré et même un peu dédaigneux. La chaise de poste s'arrêta et il en descendit un homme d'un âge mûr, enveloppé d'une écharpe aux trois couleurs. Cette écharpe portait dans ses plis un gouvernement nouveau ; le préfet le sentit et s'inclina. D'un geste empreint de résignation il venait de montrer à cet hôte inattendu l'accès de la demeure officielle, quand un autre bruit attira son attention et celle de la foule rassemblée autour de l'hôtel. C'était une seconde chaise de poste qui arrivait, pavoisée comme la première. Les chevaux, lancés à fond de train, l'eurent bientôt amenée à sa destination, et il en sortit un deuxième personnage aux trois couleurs, long et maigre comme l'autre était gros et court. Tous ces mouvements avaient été si rapides, que les deux écharpes se rencontrèrent sur le perron et le gravirent à la fois, celle-ci par la droite, celle-là par la gauche.

Le préfet s'arrêta étonné ; des deux parts on lui tendait un pli, revêtu d'un sceau qui lui était fami-

lier. Auquel croire? Il vérifia les pouvoirs; ils étaient de la même teneur, de la même date; les noms seuls différaient. Il étudia les physionomies: il y régnait la même assurance et la même bonne foi. Depuis Salomon, jamais homme ne s'était trouvé dans une position aussi délicate. Il prit enfin un parti :

— Messieurs, dit-il aux prétendants, ce que je vois ici de plus clair, c'est qu'il ne me reste plus qu'à faire ma valise. C'est l'affaire d'un moment. Moi parti, vous viderez le reste du débat entre vous.

Il allait se retirer, quand l'un des personnages intervint et lui posant la main sur le bras d'une façon familière ;

— Citoyen ex-préfet, lui dit-il...

Le fonctionnaire déchu n'était pas accoutumé à ce langage; il sourcilla. Son interlocuteur en prit occasion pour revenir à la charge :

— Citoyen ex-préfet, dit-il, ne vous inquiétez point du contre-temps. Tout va s'arranger. Deux commissaires pour un, n'est-ce pas?

— Comme vous le dites, monsieur, répliqua froidement le préfet.

— Qu'à cela ne tienne, reprit l'envoyé extraor-

dinaire ; le mal n'est pas grand. Postillon, ne dételez pas. Et vous, citoyen collègue, ajouta-t-il en se tournant vers le premier arrivé, soyez sans crainte; à vous ce département. J'en ai quatre de rechange.

— Mille grâces, dit le commissaire joufflu.

— Et maintenant, poursuivit le maigre, soyons aux intérêts de la patrie.

S'adressant alors à la foule qui encombrait les avenues de la préfecture :

— Citoyens, dit-il, la République triomphe; elle vient d'être proclamée solennellement à Paris. Vive la République !

Ce cri m'alla au fond de l'âme ; je ne pus l'entendre sans éprouver un vertige soudain. Le rêve de ma vie était réalisé ; mon idole respirait ; le souffle du peuple l'avait animée. Désormais plus d'obstacles à mon enthousiasme; il pouvait éclater impunément. Je fendis la foule; elle hésitait, elle était plutôt surprise qu'entraînée. Il s'agissait de lui communiquer un élan, une impulsion. Je me précipitai vers le perron pour seconder le magistrat républicain et le couvrir au besoin de ma poitrine. Zèle inutile ! J'arrivai trop tard; quelqu'un m'avait devancé sur les marches de l'hôtel et criait de toute la force de ses poumons :

— Vive la République !

Je jetai les yeux sur lui ; c'était mon employé. La surprise me coupa la voix.

CHAPITRE II.

Comment la peur embellit les objets.

Des deux commissaires nous perdions le maigre et conservions le gras ; c'était tout profit. Le maigre aurait fait peser sur le département les effets de sa complexion bilieuse ; le gras, doué d'organes excellents, devait y trouver un motif pour adoucir la sévérité de ses instructions. C'était, d'ailleurs, un enfant du pays, et à tout prendre, le meilleur homme du monde. Son histoire se résumait en peu de mots. Jeune, il avit ressenti pour la carrière des lettres un de ces penchants qu'entretiennent les fumées de la bière et les vapeurs de l'estaminet. Peut-être l'eût-il mieux combattu sans l'essaim des

parasites et des flatteurs. Mais, comme il prodiguait l'absinthe autour de lui et s'exécutait aux dominos avec un abandon chevaleresque, il ne manqua pas de gens pour lui dire qu'un esprit pareil au sien réclamait un théâtre plus élevé, et que les fleurs de son imagination n'étaient pas de celles qui s'épanouissent à l'ombre. Quel piége tendu à la vanité d'un auteur ! Celui-ci s'en défendit pourtant jusqu'à la limite de son dernier écu, et s'il capitula, s'il se résigna à de hautes destinées, c'est que les débris de son patrimoine disparurent un beau jour dans les chances aléatoires du double-six.

Il vint donc à Paris, ce rendez-vous des grandes ambitions et des vocations impérieuses ; il y vécut quinze ans sous la plus mince des auréoles, condamné à des travaux ingrats et obscurs, dînant mal, déjeûnant quelquefois, donnant à ses amis le spectacle de chapeaux fatigués et de bottes perméables. Malgré ces épreuves, il resta ce que la nature l'avait fait, bon et sans fiel ; il n'y puisa pas, comme tant d'autres, une incurable haine contre les supériorités; il ne vit pas dans ses échecs une conspiration universelle contre son génie, il se préserva, et des sombres désespoirs, et des bouffonnes suggestions de l'orgueil. Ce fut son seul mérite ; mais il sut l'a-

voir. Rarement les esprits médiocres se rendent cette justice ; ils aiment mieux s'en prendre à l'univers que s'accuser eux-mêmes, et volontiers ils font porter à la société les torts de leur organisation.

Cependant, par la force des choses, notre commissaire se trouvait mêlé au peuple inquiet des écrivains méconnus. Il en avait partagé le sort et accepté les couleurs ; il s'était mis avec eux en état de conspiration permanente. Dans le chemin des lettres, il avait traversé les mêmes ronces, franchi les mêmes fondrières, c'est-à-dire des publications sans lecteurs et des journaux sans abonnés. Il était, en un mot, membre de cette église au moment où la révolution éclata. Tout lui devenait un titre : sa lutte contre le destin, son obscurité, ses chaussures à jour. Aussi fut-il sur-le-champ désigné comme l'un des missionnaires du régime nouveau. On ne s'enquit point de son aptitude ; on ne lui demanda que du zèle. La patrie, d'ailleurs, n'exigeait pas des services gratuits ; elle faisait très-honorablement les choses. Il y avait du fixe, il y avait du casuel ; rien n'y manquait. Quelle rosée pour une terre longtemps aride ! Notre commissaire n'en trouva la révolution que plus à son gré ; il partit la joie au cœur et le sourire aux lèvres.

Il faut le dire, les souvenirs qu'il avait laissés dans sa ville natale n'étaient pas des plus flatteurs. Ce n'est point impunément que l'on dévore en province huit mille francs d'héritage paternel. Ce grief suffit pour y placer un homme bien bas dans l'estime de ses concitoyens. A ce motif de défaveur bientôt s'en joignirent d'autres. Des bruits vagues avaient appris à la localité que le dissipateur était devenu l'un des mille enfants perdus de l'armée des lettres. C'en fut assez pour le faire considérer comme un être à jamais déchu. Les plus sévères l'accablèrent de leurs dédains ; les plus indulgents se contentèrent de le plaindre. On le raya du livre d'or de la cité. S'il y eût reparu en des temps ordinaires, un triste accueil lui était réservé ; il en avait le sentiment. Mais une révolution est un prisme dans lequel tout se décompose, et, vu ainsi, notre commissaire prit sur-le-champ une autre physionomie, un autre aspect. Voici comment cette transfiguration s'opéra.

Au premier mot de République, seul, peut-être, je ne fus ni troublé ni surpris : je l'attendais. Pour le reste de la ville, c'était un événement imprévu. Chacun l'interprétait dans le sens de ses craintes ou de ses désirs ; mais le commentaire le plus général était un sentiment d'appréhension. Un mot explique

cette faiblesse, fille des préjugés. On ne voulait voir la République nouvelle qu'à travers les ombres du passé ; on la peuplait de spectres menaçants et de fantômes terribles. De là ce malaise vague et cette stupeur dans les esprits. La défiance s'y mêlait : même entre voisins on ne se parlait qu'à voix basse et sans abandon. La vie ordinaire semblait être suspendue; elle avait fait place à je ne sais quoi d'artificiel où dominait la panique des souvenirs. Quand le commissaire arriva, cette impression était à son comble. De tous côtés on allait aux enquêtes : on voulait savoir ce qu'il avait fait et dit, s'il avait l'air farouche et l'œil sournois. On en parlait comme d'un de ces héros qui donnent le frisson aux enfants et défraient les sombres récits de tous les contes de fées. — Comment va-t-il le prendre, s'écriaient les plus épouvantés, et que compte-t-il faire de nous?

Notre commissaire n'était pas d'humeur à dévorer les gens ; ses goûts étaient moins dépravés. Il avait à réparer quinze ans d'abstinence ; ce fut cette revanche qu'il prit d'abord. Depuis longtemps tout lui avait échappé : le luxe du couvert, les raffinements de la table, et il retrouvait tout cela en un jour, par un coup de baguette. Comment eût-

résisté? Il céda ; il approcha de ses lèvres la coupe où boivent les opulents; il entreprit de régler avec son estomac des comptes bien anciens et sur lesquels la prescription paraissait s'étendre. Ce n'était pas un soin léger, ni une mince occupation. Notre homme comprit qu'il ne pouvait pas s'en acquitter seul et s'entoura des mêmes parasites qui l'avaient aidé dans la liquidation de son patrimoine. Ainsi partagée, la besogne devint moins rude et fut conduite à bien. De temps en temps quelques diversions extérieures s'y mêlaient et tenaient l'émotion publique en haleine. Après boire, les amis du commissaire brisaient les vitres des bourgeois, et celui-ci, survenant comme un dieu d'Homère, lançait à point nommé une proclamation où il prodiguait toutes les paillettes de son style.

Cette conduite produisit un grand effet; rien ne dispose à l'enthousiasme comme la peur. Désormais il n'y eut personne dans le département qui ne jurât par le commissaire. On lui sut gré de n'avoir pas mis les villes à sac, porté la torche au sein des propriétés et emmené les populations en esclavage. Il devint l'objet d'un culte exclusif; pour un rien, on lui eût dressé des statues. Quoiqu'il n'eût guère, en fait d'avantages extérieurs, qu'un ventre

inclinant vers la quarantaine, les femmes se prirent à en raffoler. De leur côté, les hommes en firent un grand esprit, une intelligence à ressources. On exhuma ses œuvres des ténèbres qui les enveloppaient, on cita à l'envi ses bons mots, on porta aux nues ses allocutions d'après l'antique. Bref, ce fut un engouement universel. Cet être, naguère méconnu, s'était retrempé dans le baptême des événements, et s'en relevait couvert d'un nimbe lumineux, pour s'offrir aux adorations locales. Les révolutions seules opèrent des prodiges pareils.

En bon prince, notre commissaire jouit de ses triomphes sans les exagérer; cet encens ne lui causa point de vertiges. Seulement, il s'y amollit à son insu et manqua aux lois de son origine. Les choses marchaient toutes seules : il se crut dispensé d'y rien ajouter de son fait. La localité, d'ailleurs, s'y prêtait mal. Il avait affaire à une province calme, qui offrait peu de prise à l'agitation. Point de manufactures, point de centres industriels; partout des populations agricoles qu'isole la vie des champs, et qui puisent l'instinct de l'ordre dans le sentiment jaloux de la propriété. Où trouver en cela les éléments d'une effervescence soutenue? Où découvrir l'étincelle révolutionnaire? Vainement

l'eût-il essayé : il ne le fit même pas. Il laissa à ses amis le soin d'entretenir, à l'aide de tapages innocents, une petite terreur bourgeoise, et les paya de ce service par des banquets dignes d'un monarque assyrien. Rien n'était changé dans le département ; il n'y avait qu'un préfet de moins et un commissaire de plus.

Les choses se maintinrent sur ce pied jusqu'au jour d'une apparition inattendue. C'était un matin. Le magistrat de la République venait de se mettre à table avec quelques conviés. Il s'agissait d'un déjeûner de connaisseurs, accompagné de vins fins et de primeurs délicates. Les fourchettes jouaient déjà ; le sang de la grappe empourprait le cristal des verres. On allait faire, entre deux services, de la haute administration et de la politique d'avenir. En attendant, on s'en prenait à un pâté de venaison et à un Pomard du meilleur caractère. Les cœurs étaient à la joie, les estomacs à leurs fonctions. Nul mauvais signe dans les cieux ; point de lettres fatales sur les murs. Jamais repas ne promit plus de satisfaction et moins de regrets. On se proposait en secret de le prolonger jusqu'à la limite des facultés humaines. Hélas ! c'était compter sans le destin et retrancher du programme le chapitre de l'imprévu.

Le premier service allait finir, quand la porte céda sous une pression impérieuse et livra passage à un homme dont la physionomie exprimait le mécontentement et l'irritation. A ce bruit, à cette vue, le premier mouvement du commissaire fut de se retourner vers les gens de service.

—Qu'est-ce donc? s'écria-t-il ,et d'où vient que l'on ne fait aucun cas de mes ordres? N'ai-je pas signifié que je n'y étais pour personne?

Au lieu d'obéir à ce congé indirect, l'inconnu marcha froidement vers l'amphitryon, et promenant sur lui et sur ses convives un regard empreint de sévérité :

— Excepté pour moi, répondit-il, citoyen collègue.

C'était le commissaire maigre, changé en commissaire général; par conséquent, un supérieur. La révolte n'était pas permise. Aussi le magistrat du département s'inclina-t-il devant des pouvoirs plus étendus que les siens :

— Soyez le bienvenu, citoyen, dit-il en se levant et en faisant signe à ses convives de l'imiter; soyez le bienvenu dans nos domaines. Cela s'appelle arriver à point. Voici ma place; vous allez nous présider. Il y a là un hoche-pot, apprêté à ma-

nière du pays, qui justifiera certainement votre confiance. Et, pour l'arroser, nous avons un Bourgogne qui date de l'ancienne administration. Il faut en convenir, tout n'était pas mauvais chez elle.

Loin de s'associer à cette saillie et de céder à cette invitation, le commissaire général en prit motif pour rembrunir son visage et promener à la ronde un œil inquisiteur. Cette table, ce couvert le choquaient; tant de luxe lui semblait suspect. Il appartenait à la classe des républicains austères qui veulent mettre la société au régime du brouet noir. Lui-même prêchait d'exemple et vivait avec une frugalité de Spartiate. Les restaurants à vingt-deux sous étaient à ses yeux des temples élevés au superflu ; il payait un tribut bien moindre aux nécessités de la vie. Chez lui c'était système et non insuffisance de ressources. Il aimait à se priver comme d'autres aiment à jouir ; question de tempérament. Une fois entré dans cette voie, la pente l'avait entraîné : une mauvaise alimentation engendre les mauvais estomacs, et les mauvais estomacs font les mauvais caractères. Ainsi s'expliquait sa vocation politique. L'intolérance est fille des faux dieux et des digestions embarrassées. Dans cette situation d'esprit, on devine quel effet dut produire sur notre

commissaire général cette table chargée de mets succulents. Il y vit la honte des institutions nouvelles. Un plat d'asperges le scandalisait surtout : il le poursuivait de regards indignés. Des asperges dans les premiers jours de mars ! En toute primeur ! Quel exemple à donner aux populations ! Aussi contenait-il mal ses colères, et ce fut d'un ton rude qu'il répondit à son interlocuteur :

— Mille grâces, citoyen... le matin une tasse de lait me suffit... D'ailleurs mes instants sont comptés... On m'attend dans le département voisin... je ne puis vous donner qu'une heure.

Ces paroles étaient accompagnées de gestes brusques qui en formaient le commentaire expressif. L'amphitryon sentait son aplomb l'abandonner, et les conviés ne savaient plus quelle contenance prendre. Le commissaire général les inspectait un à un :

— Ces citoyens sont de vos amis ? dit-il en s'adressant à son inférieur.

Oui, mon collègue, et je m'en flatte, répliqua celui-ci avec un accent pénétré ! La fleur des patriotes du lieu ! la terreur du bourgeois ! Des purs ! Des choisis !

A la bonne heure ! Alors asseyons-nous, re-

prit le commissaire général. Aussi bien, j'aime mieux que les choses se passent devant témoins. A vos asperges, citoyens, ajouta-il en y mettant un air d'ironie souveraine ; moi, je vais être à d'autres soins.

Il prit un siége et de nouveau foudroya de l'œil les végétaux intempestifs. Les convives se groupèrent à l'écart, dans un respect mêlé de crainte, comme si une statue de marbre fût venue prendre place à leur banquet. C'était un juge et un maître, tout l'annonçait. Le commissaire simple s'anéantissait devant le commissaire à la deuxième puissance. La République stoïque demandait des comptes à la République épicurienne. Il se fit un long silence, et ce fut le nouveau venu qui le rompit :

—Citoyens, dit-il, j'irai droit au but ; je ne suis pas content de votre ville. Excusez ma franchise ; la vérité avant tout.

—Mon collègue, voilà un jugement bien sévère, répondit le magistrat du département piqué au vif. Peut-on savoir ce qui nous le vaut?

—Tout, citoyen ; car tout est à faire ici. Rien ne s'y ébranle, rien n'y marche. D'un coup d'œil j'ai vu cela.

— Expliquez-vous, collégue, expliquez-vous.

Quels sont vos griefs? où sont vos preuves? s'écria le prévenu de plus en plus blessé.

— Des preuves? Elles n'abondent que trop, citoyen. Voici un quart d'heure que je suis au chef-lieu; qu'y ai-je vu? Des rues tranquilles, des gens qui vont à leurs affaires.

— Mais il me semble, collègue...

— Citoyens, citoyens, je ne demande qu'à m'éclairer. Si j'ai porté un arrêt injuste, je serai le premier à le reconnaître. Voyons, que s'est-il passé ici? qu'avez-vous fait? Le procès sera bientôt instruit. Avez-vous des clubs, à l'instar de Paris?

— Ma foi, non, dirent les assistants; nous n'avous pas de clubs.

— Avez-vous eu vos promenades en corps d'état, à l'instar de Paris?

— Pas davantage, dit l'assemblée.

— Point de promenades, point de clubs; c'est bien grave. Je veux croire du moins que vous avez eu des lampions, à l'instar de Paris.

Les convives se regardaient avec un désappointement muet; le sentiment de leur faute les pénétrait de plus en plus. Ils semblaient reculer devant cet interrogatoire accablant. Enfin, un nouvel aveu s'exhala de leurs poitrines.

— Nous n'avons pas eu de lampions, dirent-ils?

— Et vous appelez cela une République ! s'écria le juge indigné; une République sans lampions, sans promenades, sans clubs! Alors je m'attends à tout. Parions qu'il n'y a point eu ici d'arbre de la liberté, avec accompagnement de pétards et de faveurs tricolores !

Les consciences étaient attérées, les bouches sans force : le silence répondit seul à l'accusateur.

— Je m'en doutais, poursuivit-il. N'insistons plus. C'est une mise en scène manquée. Rien à l'instar de Paris, rien, mais rien. Pas une grande idée, pas un noble spectacle. O République, est-ce ainsi que l'on t'inaugure? Où sont tes faisceaux d'armes? où est ta draperie antique?

En achevant ces mots, le commissaire général se leva ; son regret était profond, sa plainte sincère. Il était de ceux qui ne séparaient pas le régime nouveau d'un cortége d'analogies et de réminiscences, et ne lui épargnaient ni les fleurs de l'enthousiasme ni les perles du sentiment. Il est vrai que le côté positif des choses ne le touchait pas moins; car après avoir exhalé sa mauvaise humeur dans trois ou quatre tours de salle, il revint s'asseoir près de l'amphitryon et lui dit :

— A votre tour, citoyen collègue! Achevons l'enquête. Pourquoi n'avoir pas agité le pays?

— Agiter! dans quel but? Il se prêtait à tout.

— En apparence, oui, mais au fond, il est réfractaire, croyez-le bien. Et avez-vou fait main basse sur les fonctionnaires du régime déchu?

— A quoi bon? Ils se sont empressés de faire acte d'obéissance.

— Comédie pure! on vous a joué, collègue. Quoi! pas une révocation, pas une destitution?

— Trois ou quatre à peine! Si vous saviez combien le département est soumis.

—C'est cela! on dirait un mot d'ordre! Soumis! ils se prétendent tous soumis! Et en réalité ils conspirent! Décidément, mon collègue, vous manquez de nerf : vous vous amollissez au contact des honneurs et dans les charmes de la résidence! Vous perdez de vue les mâles exemples et les austères traditions, ajouta le commissaire général par une allusion évidente à la table chargée de primeurs.

— Mais vraiment...

—Mes ordres sont formels, citoyen collègue, formels, entendez-vous? il faut agiter le département.

Ces paroles étaient prononcées avec l'accent d'un supérieur qui ne souffre plus de débat.

— J'y ferai mes efforts, répondit humblement le magistrat subordonné.

— Vous avez à réparer le temps perdu ; mettez-vous vivement à l'œuvre ! Des proclamations, des bulletins ! Et surtout soignez le style ! Des mots grands comme des maisons !

— C'est entendu.

— Puis vous aurez un club, deux, si c'est possible.

— J'en aurai trois.

—Vous planterez un arbre de la liberté avec accompagnement de faveurs tricolores et de pétards.

— J'en planterai cinq.

— Vous organiserez des promenades en corps d'état.

— Dès demain.

— Quant aux cérémonies publiques, je ne puis rien vous imposer ; le programme en est libre. Qu'il soit grandiose, c'est le point essentiel. Au besoin, endettez la ville ; nul argent n'est mieux placé. Toujours à l'instar de Paris. Des jeunes filles vêtues de blanc, des bœufs aux cornes dorées. Élevez l'âme du peuple par de grands spectacles. Et de l'allégorie, de l'allégorie à pleines mains.

— De l'allégorie, puisque vous le désirez.

— A la bonne heure, mon collègue, je vois avec plaisir que vous revenez aux vrais principes. Deux mots les résument : agitez et destituez, destituez surtout. Point d'hésitation, point de faiblesse. Destituez, destituez, on ne fonde qu'à ce prix.

— Je destituerai.

— Et souvenez-vous que Curius Dentatus déjeûnait d'un plat de raves lorsque les Samnites lui envoyèrent des ambassadeurs. Un peuple est bien près d'être asservi quand il est trop sur sa bouche. A bon entendeur, salut. J'ai dit.

Après avoir donné à son collègue ce dernier avis et cette dernière leçon, le commissaire général se leva majestueusement. Il prit congé avec les airs d'un homme qui a la conscience de son rôle et le sentiment de sa supériorité. On lui fit une conduite d'honneur comme à un prince du sang ; l'amphitryon et ses convives l'accompagnèrent jusqu'au perron de l'hôtel et n'abandonnèrent la place que lorsque sa voiture se fut ébranlée. Seulement, au moment où elle allait disparaître, le commissaire humilié releva la tête et la saluant d'un geste ironique :

— Bon voyage, dit-il.

Puis se retournant vers ses compagnons en

homme qui éprouve le besoin de prendre une revanche :

— Mes amis, s'écria-t-il, savez-vous qui vous venez de voir ?

— Non, répliqua-t-on à la ronde.

Le président de la République du pain sec ; si elle prévaut, j'abdique.

Des rires unanimes accueillirent cette saillie, et l'amphitryon ajouta d'une voix de commandement:

— A table ! camarades, à table ! Ce n'est qu'un nuage dans un beau jour. Vite au déjeuner ! Nous sommes maintenant ce que nous étions tout à l'heure. Continuons.

Le repas se prolongea jusqu'au soir. C'est ainsi que notre commissaire remettait en honneur les traditions de Curius Dentatus.

CHAPITRE III.

Une tempête dans un verre d'eau.

Bon gré, mal gré, il fallut obéir aux instructions du commissaire général : sa voix n'était que l'écho d'une voix plus puissante. Agiter le département, agiter la ville, ce fut le mot d'ordre désormais. Les parasites de la préfecture n'y suffirent plus ; une effervescence sérieuse réclamait d'autres éléments. Dans les grands foyers de population, ces mouvements naissent d'eux-mêmes ; c'est leur théâtre naturel et on les crée plus facilement qu'on ne les calme. Mais la vie agricole a des vertus sédatives qui éloignent de tels accès. Avant que de s'émouvoir, l'homme des champs aime à se rendre compte

de l'objet de son émotion; il se demande ce qu'il y doit gagner ou perdre, et pour peu que le profit ne soit pas clair, il préfère s'abstenir.

Tel était l'obstacle dont notre commissaire avait à triompher. Il avait, en outre, à vaincre ses préférences secrètes. Échanger le calme contre le bruit, la paix contre la lutte, était une perspective qui lui souriait peu. Il eût si volontiers descendu le cours des révolutions, une coupe à la main et des roses sur la tête! Malheureusement, le choix ne lui était pas permis : l'hésitation même eût paru suspecte. Il se mit donc à l'œuvre, en dépit de tous et malgré lui-même. C'était une besogne ingrate, odieuse, digne de l'ange du mal. Il s'agissait de semer le trouble là où régnait la tranquillité, la désunion où régnait la concorde. Il s'agissait d'éveiller des passions qui n'avaient rien de noble ni de pur : l'esprit de turbulence, les haines de classe, l'envie qui s'attache aux supériorités, la cupidité qui s'acharne après les emplois comme la bête de proie après les cadavres. Non ! la grandeur même du but n'excuse pas de tels moyens. Autant l'âme s'exalte aux élans spontanés et aux colères soudaines de la foule, en face d'une insulte à venger ou d'un droit à conquérir; autant elle s'éloigne avec dégoût de ces

déchaînements artificiels, de ces haines à froid, qui trahissent la main d'aventuriers sans consistance ou d'ambitieux sans pudeur.

Il faut rendre cette justice à notre commissaire, qu'il n'avait ni le génie, ni le goût de son rôle. Forcé de s'exécuter, il fit mal les choses ou ne les fit qu'à demi : n'a pas qui veut les instincts révolutionnaires. Au nombre des moyens qui lui avaient été prescrits, se trouvait en première ligne celui des proclamations et des bulletins. Il s'y prodigua, il couvrit les murs de la préfecture d'énergiques exhortations et d'appels à l'enthousiasme. La forme en était vive, colorée ; on y reconnaissait le cachet de l'artiste. Cependant, la population ne s'en émut point ; ce style à facettes eut peu d'écho. Rien ne semblait changé dans la cité : les marchés restaient calmes, les rues tranquilles ; point d'attroupements ni de cris. Celui-ci allait à ses semailles ; celui-là à son moulin. Les choses suivaient leur cours ordinaire ; la ville ne s'agitait pas.

Il fallait pourtant l'agiter à tout prix ; les ordres étaient formels. L'enthousiasme n'ayant pas réussi, notre commissaire eut recours au sentiment. Des hymnes de Tyrtée il passa à la plainte de Jérémie. C'était le vrai thème, le thème social, humain, ce-

lui de mon esprit et de mon cœur. Le magistrat y fut beau. Il commença par faire au peuple le récit de ses propres misères. Il lui dépeignit, avec un grand luxe de couleurs, la faim frappant à sa porte et la privation assise à son foyer. Rien ne manquait à ces tableaux : ni les cris des enfants, ni l'agonie des vieillards, ni les angoisses des mères, ni le déshonneur des filles. De là, des conclusions formidables et un long cri d'anathème contre la société qui tolère des spectacles pareils. « Le régime
» actuel, ajoutait la voix des murs, est un réseau
» d'iniquités dont il faut briser les mailles. Son
» harmonie apparente renferme un désordre pro-
» fond. Dieu n'a pas entendu créer des situations
» inégales, des droits inégaux entre les enfants des
» hommes. Il est odieux de penser qu'ils sortent de
» ses mains, les uns pour jouir, les autres pour
» souffrir, et que, dans ce contraste permanent,
» ce qui s'ajoute aux plaisirs des uns est autant
» de retranché sur les besoins des autres ! »

Ainsi s'exprimait la préfecture avec mille ingénieuses variations. Décidément nous avions affaire à un coloriste ; c'était visible à une habileté de main qui le rattachait aux meilleures traditions de l'art chevelu. J'enviais son procédé ; j'admirais ses res-

sources. Il avait trouvé la veine heureuse, le bon terrain. Eh bien ! le croira-t-on ? ce cri parti du cœur, cet appel aux déshérités, trouvèrent nos populations impassibles. Il ne s'ensuivit ni une prise d'armes ni une émotion publique. L'état de la ville n'empirait pas. Des groupes de curieux se succédaient devant les affiches de l'administration sans paraître affectés en rien de ces peintures sombres. On échangeait quelques propos pour ou contre, après quoi le flot reprenait son courant. L'ouvrier s'éloignait en sifflant un air, et le bourgeois rentrait chez lui le front serein et l'esprit en repos.

Malgré ses efforts, notre magistrat avait donc échoué. Il avait beau faire ; la ville ne s'agitait pas. Le découragement avait gagné jusqu'à son entourage; le pavé était libre, les vitres restaient en repos. C'était une défaite absolue, flagrante, irrémédiable. L'union se maintenait, l'ordre aussi ; deux torts sans excuse. Heureusement le hasard s'en mêla et vint procurer au fonctionnaire désappointé l'honneur et les avantages d'une situation moins tranquille. Il attendait la tempête d'un point de l'horizon ; elle vint précisément du point opposé. Voici comment :

Des élections se préparaient, et pour la première fois, le vote universel allait recevoir une application

sans limites. Cette expérience avait de la grandeur et de l'éclat ; elle mettait en jeu beaucoup d'ambitions, légitimes ou non. Aussi la France fut-elle couverte en un clin d'œil de délégués des clubs et de commissaires voyageurs. Sur le même point, il en arrivait trois, quatre à la fois : c'était un véritable débordement. Ces personnages avaient tous un mandat, une mission. Les termes, il est vrai, n'en étaient guère précis et engendraient plus d'un embarras. On ne savait si les pouvoirs devaient se confondre ou s'exclure, ni quel était parmi eux l'ordre de primauté. De là, bien des conflits d'attributions, où l'amour-propre s'exaltait jusqu'à la violence. Plus d'un hôtel de préfecture devint le théâtre de luttes sourdes, de tournois mystérieux où les champions entraient en lice, le sabre au flanc et les pistolets à la ceinture. D'ordinaire les plus audacieux l'emportaient, et le lendemain la ville apprenait qu'elle avait changé de maître. Ou bien quand les forces en venaient à se balancer, les populations avaient deux despotes au lieu d'un, et se trouvaient placées entre des proclamations contradictoires.

Sur un seul point cette division cessait pour faire place à l'unité de vues. Tous les délégués, tous les commissaires spéciaux ou généraux, aspiraient à

l'honneur de représenter le peuple aux grandes assises qui allaient s'ouvrir. Cette force qu'ils tenaient de l'autorité publique, ils entendaient la mettre au service de leurs intérêts personnels. Pour beaucoup d'entre eux ce n'était qu'un instrument, un marchepied. La patrie serait toujours assez glorieuse et assez grande pourvu qu'ils fussent élus. Certes, la monarchie a poussé bien loin l'abus des influences; mais comme la République a vite su la dépasser ! Elle a imaginé la candidature entourée de pouvoirs sans limites. L'histoire lui en donnera le brevet, et Dieu veuille, pour son honneur, qu'elle le laisse prescrire. En attendant, les grandes et les petites ambitions pullulaient dans le pays ; les génies méconnus prenaient leur revanche. On eût dit l'essaim d'éphémères que réveillent les premiers beaux jours. Il n'était pas d'avocat sans clientèle, d'écrivain en disponibilité, de commerçant ayant eu des malheurs, qui ne parvînt à couvrir ses prétentions d'une écharpe tricolore et à s'imposer audacieusement à la province surprise et intimidée.

Comme les autres, notre ville fut visitée par ce fléau. Un jour le bruit s'y répandit que trois commissaires venaient d'arriver à la fois, et qu'ils tenaient dans l'hôtel de la préfecture un conseil ora-

geux. On ajoutait qu'au milieu d'une séance agitée, les nouveaux venus avaient poussé la politique jusqu'aux défis, et l'administration jusqu'au pugilat. On disait enfin que ce congrès présageait une disgrâce et que notre commissaire, ce favori de la ville, était menacé dans sa position. Ces rumeurs, vagues d'abord, prirent peu à peu de la consistance. On en parla dans les cafés, on s'en entretint dans les halles. La cité s'en émut, puis la campagne. Plus la version faisait du chemin, plus elle devenait sombre. Les commissaires inconnus étaient, pour la foule, autant d'épouvantails. On les disait pourvus de figures sinistres et armés jusqu'aux dents. L'un deux avait juré, c'était le cri public, qu'il ne quitterait pas la province sans avoir confisqué et partagé les propriétés. Un autre voulait mettre les femmes en commun. Le troisième ne se contentait ni des femmes ni des biens ; il demandait, en guise de distraction, quelques têtes de bourgeois.

Ces récits, en se propageant, créaient l'agitation longtemps poursuivie. Ils n'auraient pas suffi néanmoins comme éléments sérieux, si une circonstance singulière ne s'y fût venue joindre. L'un des nouveaux commissaires sortit de l'hôtel de la préfecture afin de s'assurer par ses yeux de l'état des esprits.

C'était un jeune homme qui voyait dans la révolution un côté théâtral et qui en avait fait une question de costume. Pour lui, la République se composait d'un chapeau à boucle d'acier, d'un gilet blanc à grands revers, d'un pantalon collant et de bottes molles. Aussi portait-il fièrement tout cela, en l'honneur des institutions nouvelles, et par sentiment historique. Il y plaçait sa chimère, son idéal; il remontait le cours des temps et des toilettes révolutionnaires. Jusqu'alors ce culte du passé n'avait point eu de fâcheux résultats, il excitait seulement la curiosité et la surprise. Notre ville ne le prit pas ainsi; il est vrai qu'elle était mal disposée. A peine eut-on aperçu dans les rues cet étrange accoutrement, qu'un murmure s'éleva du sein de la foule. Ces emblêmes n'étaient pas de son goût; elle y vit une insulte, un défi, et releva à l'instant même le gant qui lui était jeté. Le plagiaire de la Convention ne put rentrer chez lui qu'au milieu d'un concert de huées.

Le lendemain était jour de marché, et la ville s'emplit de campagnards. Il ne fut question que de l'événement de la veille. Sur divers points se formèrent des groupes où l'on parlait, en termes peu respectueux, des hommes qui s'imposaient à tour de rôle au département et lui donnaient le spectacle de

leurs travestissements et de leurs querelles. Le costume révolutionnaire révoltait surtout ; il semblait le présage d'une atteinte à la propriété. Là-dessus les villageois sont intraitables : les nôtres parlaient déjà de mettre en pièces celui qui se proposait de partager leurs biens. Pourtant beaucoup d'entre eux n'avaient, en fait de champ, qu'un espace égal à peine à l'ombre de leurs chaumières ; mais la passion de la propriété se mesure moins, chez l'homme, à l'importance de l'objet possédé qu'aux soins et aux efforts nécessaires pour l'acquérir. Ce champ, si étroit qu'il soit, représente les sueurs d'une vie entière et souvent l'épargne de plusieurs générations. C'est l'identification du cultivateur et de la terre : plutôt que d'en céder un pouce, il aimerait mieux donner un lambeau de sa chair. Préjugé ou non, c'est l'instinct dominant, et malheur à qui essayerait de le froisser ou de le méconnaître.

Sous l'empire de ces préventions et de ces bruits, l'animosité allait croissant. Les groupes devenaient plus nombreux, plus tumultueux. Des orateurs de café prenaient des tabourets pour trépieds, et de là haranguaient la multitude. Les parasites du commissaire dirigeaient le mouvement ; leur plan de campagne était simple et court. Ils voulaient déli-

vrer leur ami de cette nuée d'intrus et n'excepter que lui de ces vêpres administratives. Pour trois noms, la roche Tarpéienne; pour un nom, le Capitole, tel était le mot d'ordre, et les cris de la foule y correspondaient. On sait avec quelle promptitude les esprits s'enflamment quand ils sont en contact. « A la préfecture! à la préfecture! » disait-on de toutes parts. L'émeute était mûre ; il ne lui manquait qu'un tambour et un drapeau : ces deux accessoires furent vite trouvés. Le tambour battit aux champs, le drapeau s'ébranla, et un rassemblement à chaque pas grossi, se porta vers l'hôtel où les quatre commissaires abritaient leurs candidatures et leurs pouvoirs. Au premier bruit, l'un deux se présenta sur le balcon ; c'était le jeune homme aux bottes molles et au pantalon collant. Sa présence suffit pour porter l'effervescence au plus haut point. Il voulut parler; les clameurs étouffèrent sa voix. Son gilet blanc exaspérait la foule ; elle s'obstinait à y voir les insignes de la spolation.

Cependant, du sein de ce tumulte, un vœu s'élevait avec un formidable unisson ; c'était le renvoi des trois commissaires. Leurs noms, à l'envi répétés, se couronnaient d'épithètes empruntées à la chaleur des événements. Tout le vocabulaire cham-

pêtre y passa. Quelques villageois, plus démonstratifs, essayèrent même de joindre les faits aux paroles. Se servant de leurs têtes en guise de bélier, ils entreprirent de briser les portes de l'hôtel et de se frayer un passage vers les assiégés. Déjà les panneaux cédaient au choc et le flot des factieux allait faire irruption dans la place, quand un drapeau parlementaire fut arboré aux croisées du pignon. La garnison demandait à capituler. Les pourparlers furent courts ; l'arrangement catégorique. Sur l'heure, les commissaires devaient vider les lieux. Ils essayèrent de tenir bon, de sauver leur dignité ; mais l'ouragan populaire grondait au dehors et des excès étaient à craindre. Enfin, moitié de force, moitié degré, on les mit en voiture, et ils s'éloignèrent au milieu de témoignages plus sonores que flatteurs.

La cité venait de s'affranchir ; elle disposait d'elle-même. Un seul commissaire demeurait debout sur les débris de l'institution. Trois autres y avaient succombé, et à peine avait-on sauvé le principe. De telles tempêtes n'éclatent pas en vain sur un territoire ; elles y laissent des vestiges significatifs. Les populations avaient touché au fruit défendu ; elles connaissaient leur force. Ce pouvoir, objet de longs respects, elles venaient de lui infliger la honte

d'une exécution sommaire. Or, on ne croit plus à ce qu'on a pu avilir, et l'homme insulte volontiers l'idole dont il n'a rien à craindre ni à espérer. Désormais ce sentiment régna autour de nous et y pervertit les âmes. Ce peuple, naguère si calme, si discipliné, ne voulut plus reconnaître, désormais, d'autre puissance que la sienne. Le désordre des rues passa dans les mœurs; les émotions du carrefour engendrèrent le goût de la vie oisive. Aux habitudes laborieuses on vit succéder les promenades et les cérémonies en plein vent. Le tumulte et le bruit en étaient l'accompagnement obligé, et jetaient l'alarme dans la partie aisée et paisible de la population. Elle protesta d'abord en s'isolant, puis, comme l'agitation persistait, elle quitta la ville. De là, un vide et un malaise nouveau. La circulation s'arrêta, la richesse disparut, les sources du travail tarirent. Ainsi les choses empiraient d'elles-mêmes, au milieu de symptômes toujours plus fâcheux. Evidemment le peuple venait de jouer avec une arme nouvelle pour lui, et s'était blessé faute de savoir s'en servir.

Cependant, notre commissaire avait obtenu ce qu'il souhaitait; l'esprit révolutionnaire régnait dans nos murs et il n'était plus en son pouvoir de

l'amortir. Il avait invoqué l'agitation; l'agitation lui répondait. Elle trouva des chefs dans la ville et il en vint du dehors. Un club s'ouvrit; les désœuvrés, les turbulents y coururent, et l'ivresse de la parole eut bientôt gagné les opinions. L'élan, une fois donné, fut irrésistible; chacun y céda. Le département se trouva plus riche en républicains qu'il n'eût osé l'espérer: à l'envi, tous voulurent l'être. Il s'en présenta dont les titres se perdaient dans la nuit des temps; les plus modestes remontaient à plusieurs années. Ceux qui péchaient par la date prenaient leur revanche sur le bruit, et pour n'être pas suspects, se montraient intraitables. Aucun n'avouait et ne s'avouait même le mobile secret qui le poussait à son insu; celui-ci la crainte, celui-là une sourde ambition, un autre la honte d'une position équivoque. C'était à se voiler le front; notre République, si grande et si pure, commençait par une abdication de la conscience au profit de la cupidité ou de la peur. Ailleurs, peut-être, garda-t-on plus de dignité; mais notre province donna cet affligeant spectacle. Qu'on en juge par un fait! Mon employé était devenu le plus farouche républicain du lieu. Le club l'avait porté sur son pavois; il en était le président. Cette simonie me navra; je m'éloignai avec dégoût.

La situation s'aggravait, et il y eut un moment où notre commissaire se repentit de son œuvre. Il était trop tard; le club était plus fort que lui. Chaque soir, en manière de délassement, on y demandait sa tête. La préfecture était assaillie de menaces, d'injonctions qu'elle n'avait pas toujours la force de repousser. On réclamait l'abolition des impôts, l'éloignement de la gendarmerie, l'exécution générale de tous les employés des contributions indirectes. Cette révolte des volontés se retrouvait dans les faits; les perceptions étaient troublées et le revenu compromis. Mais sur aucun point, la puissance du club ne s'exerçait avec plus d'étendue que sur le chapitre des destitutions. Point d'exception, point de grâce; il fallait frapper. Du sein de conciliabules secrets sortaient des listes de suspects que le commissaire n'avait plus qu'à revêtir de sa signature. Une justice vehmique passait ainsi sur les administrations et les mettait en coupe réglée. On eût dit une croisade contre les emplois où les vainqueurs se partageaient les dépouilles des vaincus.

Un soir, après une promenade aux environs, je venais de rentrer chez moi; c'était l'heure de notre dîner de famille. L'air des champs m'avait mis en bonne disposition et j'examinais avec un certain

plaisir le repas modeste étalé sous mes yeux. Ma femme n'avait pas sa pareille pour faire les choses convenablement et à peu de frais. J'allais jouir du fruit de ses soins, quand un importun demanda à me parler. On l'introduit et il me remet une lettre. — De la part du commissaire, me dit-il, et il sort. J'ouvre le pli officiel sans défiance ; qu'avais-je à craindre de ce gouvernement? n'étais-je pas défendu par la pureté et la date de mes opinions? Malvina paraissait moins rassurée :

— Lis donc, me dit-elle avec impatience, lis donc.

— Tu verras, répliquai-je, que l'on m'aura donné de l'avancement sans que je l'aie demandé.

Fort de cette confiance, je commençais ma lecture à haute voix, lorsqu'aux premières lignes la surprise et l'effroi m'arrêtèrent. Un nuage passa devant mes yeux ; le son expira sur mes lèvres.

— Qu'est-ce, Jèrôme? me dit Malvina.

— Tiens, lui-répondis-je en lui remettant le fatal papier.

Elle eut plus que moi la force de se vaincre et lut ce qui suit :

« Citoyen,

» La République a pour mission d'épurer les

cadres administratifs et d'en écarter les noms compromis sous la monarchie déchue. Le vôtre est du nombre ; il appartient aux plus mauvais jours des chambres du privilége.

» J'ai donc prononcé votre révocation et disposé de votre emploi en faveur du citoyen M..., dont les sentiments républicains ne sauraient être suspects.

Salut et fraternité,

« Le Commissaire du département. »

— M... ! m'écriai-je en entendant le nom de mon successeur. Lui? mon employé?

— Lui-même, Jérôme! le voilà bien en toutes lettres. M...! il n'y en a pas trente-six.

— C'est à douter de la République, repris-je en levant au ciel des regards indignés.

— Le règne des intrigants, Jérôme ; que t'avais-je dit? Assassiner un homme par derrière, à la façon des bandits italiens ! Voilà de leurs coups.

— Un pareil outrage, à moi ! dis-je consterné.

— Et pourquoi pas, Jérôme? Qu'as-tu à te plaindre d'ailleurs? Tu as le droit de vivre ; la patrie te le reconnaît.

Je n'osais plus répondre ; cette ironie m'accablait. Comment me défendre? J'avais moi-même appelé sur ma tête la foudre dont j'étais frappé. Je m'étais prononcé pour la République contre la monarchie, quand celle-ci était debout et celle-là dans le domaine de l'avenir. Cependant la monarchie m'avait donné du pain, et la République me l'ôtait. Quel douloureux et poignant mécompte! J'en étais anéanti. Malvina ne frappait pas les gens à terre ; elle vint à mon secours.

— Jérôme, dit-elle, rien ne sert de s'abandonner ; du courage, mon ami, du courage. Pour un pays d'ardoises, la tuile est forte ; mais on peut s'en relever. D'ailleurs tu as deux enfants, et je ne suis pas disposée à en faire hommage à la patrie ; elle les nourrirait trop mal. Ainsi il faut agir.

— Je suis prêt, Malvina ; tu verras si je ne lui dis pas son fait à ce commissaire.

— Celui-là, je m'en charge ; j'irai le voir avec mon chapeau grenat. Il faudra bien qu'il marche. Mais c'est un petit saint. Adressons-nous plus haut. Veux-tu que je te donne un bon conseil, Jérôme ?

— Dis, Malvina.

— Pars demain pour Paris, tu iras frapper à la

porte de ces messieurs du gouvernement ; ça doit être des gens très-bien. J'ai dans l'idée que nous nous conviendrions, eux et moi. Va donc les trouver. Dis-leur ce qui t'arrive, ce que tu as sur le cœur, là, sans tortiller. Ils seront sensibles à ta démarche.

— Tu crois, ma femme ?

— Un républicain comme toi ! Un ancien ! un pur ! C'est l'oiseau rare, vois-tu ; ils n'en ont pas par douzaines. Je te répète qu'ils seront enchantés de te voir. On a besoin d'hommes capables là-haut. Tu partiras donc demain, Jérôme.

— Puisque tu le veux !

— Et quant à ce pansu de commissaire, n'en aie pas de souci. J'irai lui montrer mon chapeau grenat ; il en a maté de plus méchants.

Toute objection devenait inutile ; Malvina avait prononcé. Elle avait d'ailleurs raison ; c'était notre unique recours. Le dîner fut triste et la soirée se passa en préparatifs de départ. Ma femme voulut m'accompagner jusqu'à la voiture, afin de me donner ses dernières instructions, et en m'embrassant elle me dit :

— Ta place ou la guerre, ne sors pas de là. A moins pourtant qu'on ne t'offre un meilleur emploi.

— C'est entendu.

— Pas de faiblesse, surtout. Et signifie bien au gouvernement provisoire que je ne me rallie qu'à ce prix. C'est à prendre ou à laisser.



CHAPITRE IV.

Les vertus républicaines.

J'avais beau m'en défendre ; j'étais frappé au cœur. Il est des blessures qui saignent éternellement et celle-là en était une. Mettre toute son âme dans un principe et en tomber victime à l'heure de l'avénement, c'est périr comme l'Indien qu'écrasent les roues du char où triomphe sa divinité. Le Ciel m'est témoin qu'il y avait en moi assez de trésors de dévouement pour me rendre ce sacrifice facile. Je me serais toujours trouvé assez heureux pourvu que la patrie fût glorieuse. Mais était-ce le cas et n'avais-je rien à rabattre de l'idéal où planaient mes rêves? Avions-nous sous les yeux la véritable République,

celle qui serait à tous, comme tous seraient à elle, la grande et sainte République de l'avenir? J'en doutais, et ce doute pesait sur mon esprit bien plus lourdement que ma disgrâce.

Dans le cadre restreint où j'avais pu suivre les événements, qu'avais-je vu, sinon le déchaînement des plus mauvaises passions sous les plus mauvaises formes? Moi qui m'étais promis pour spectacle l'harmonie universelle, et l'union des volontés, des populations tranquilles dans un pays florissant, l'aisance et le bonheur par le concert des intelligences et des forces, les nations réunies dans un embrassement fraternel, l'oubli de l'individu au profit de la communauté, la gloire au plus humble, l'honneur au plus dévoué, la puissance au plus digne, il me fallait descendre de cet empyrée pour voir les choses comme elles étaient : le désordre dans les idées et dans les cœurs, le choc des partis, le règne de la déclamation et de la médiocrité, l'appauvrissement général, la chasse aux emplois, enfin un simple déplacement d'influence et d'usurpation. Non, ce n'était pas là ma chaste et radieuse déesse, cette fée attendue dont la baguette devait guérir tous les maux. La mienne n'aurait eu ni la menace dans les yeux, ni l'exclusion sur les

lèvres. Elle eût mis dans ses attributs moins d'armes et plus d'épis ; elle eût tout demandé à l'attrait, rien à la force. Cette pensée me tourmentait et je n'y échappais que par des illusions nouvelles : — Patience, me disais-je ; tout ici-bas se fonde lentement. Le temps est l'étoffe des œuvres achevées ; il n'en est aucune qui ne soit informe au début. L'enfant qui vient de naître est-il jamais beau ?

Ce fut sous cette philosophique impression que je poursuivis mon voyage. Rien ne dispose à la méditation comme la vie des grands chemins. On dirait que la gêne et l'immobilité du corps laissent à l'esprit plus de liberté, plus d'activité. Au milieu de ces bruits confus d'essieux et de roues, le recueillement devient un charme et un besoin. L'émotion s'y mêle, le regret aussi : l'âme est à la fois remplie et touchée. Je venais de quitter Malvina ; c'est-à-dire de me résigner à un sacrifice réel. Mon attachement pour elle ne s'était point affaibli avec les années. Elle était, d'ailleurs, dans tout l'éclat de sa beauté : à peine avait-elle dépassé la limite que les romanciers assignent à leurs héroïnes comme l'apogée de l'épanouissement. J'aimais ma femme ; pourquoi ne l'avouerais-je pas ? Aussi ne cessai-je d'y songer. Je la suivais par la pensée dans ses

occupations de ménage, je la voyais essayant sur notre infortuné commissaire la puissance de son chapeau grenat. Je vivais près d'elle et avec elle, tandis que chaque tour de roue m'en éloignait.

Cette préoccupation fut assez vive pour me rendre longtemps étranger à ce qui se passait auprès de moi. Enfin je rappelai mes sens et jetai un coup d'œil sur mes compagnons de voyage. La voiture était au complet et le personnel assez mêlé. Un vieillard et sa femme occupaient avec moi les places du fond ; sur le devant siégeaient trois hommes pourvus de barbes caractérisées. Une odeur de tabac poussée jusqu'à l'infection aurait trahi leurs habitudes, quand même ils n'eussent pas porté, en guise d'armes, leurs pipes en sautoir. Au demeurant, d'assez bons diables et moins noirs que leurs barbes. De son côté, le vieillard avait ces allures méthodiques où se reconnaît la vie des bureaux. Sa mise était simple et correcte, son ton poli et prévenant. Il avait le menton rasé de frais et une perruque rousse parfaitement ajustée sur les tempes. Je ne pouvais m'y tromper ; j'avais pour compagnons un employé et trois héros de tabagie.

Une diligence est un confessionnal : tout secret y transpire. Il s'y forme, bon gré, mal gré, une in-

timité courte, mais complète. Cette vie en commun prête au babil, et chacun se livre avec d'autant plus d'abandon que les relations seront plus fugitives. Il en fut ainsi autour de moi : des confidences s'échangèrent. Deux groupes s'étaient formés ; les trois barbes devisaient entre elles ; le vieillard ne causait que de loin en loin et avec sa femme exclusivement. Seul je n'avais pas d'interlocuteur et en étais reduit à écouter, faute de mieux. L'entretien le plus vif régnait parmi les places du devant.

— C'est comme je te l'assure ; le ministre ne peut pas me refuser, disait l'une des barbes, d'un noir un peu grisonnant. J'ai là dans mon portefeuille des pièces qui sont décisives. Oh ! je ne m'embarque pas sans biscuit, moi.

— Bon, me dis-je, voilà un solliciteur.

— Des pièces! reprit la deuxième barbe avec un accent légèrement gascon, qui n'en a pas, sangdieu ? C'est une monnaie bannale. Mieux vaut des aboutissants. Pour réussir chez un ministre, il faut avoir un pied dans la maison. Moi, j'ai mon affaire. Ma cousine est dans l'intimité de l'une des dames du gouvernement.

— Allons, me dis-je, c'est encore un solliciteur.

— Pour moi, ajouta la troisième barbe, du noir

le plus éclatant, je n'ai ni pièces ni recommandation. A quoi bon ? n'ai-je pas fait mes preuves? Je voudrais bien voir qu'on me refusât quelque chose! A moins de dix mille francs par an, je ne les tiens pas quittes. Un homme de la veille comme moi! Qu'ils barguignent seulement, et nous verrons!

— Et de trois, me dis-je; il ne manque plus que mon voisin comme assortiment.

J'avais à peine eu cette pensée, que le vieillard dit à l'oreille de sa femme :

— As-tu mis en lieu sûr la lettre du commissaire général ?

— Sois tranquille ; elle est dans la petite malle avec tes états de service.

— A la bonne heure! C'est notre ancre de salut! autrement je suis révoqué.

— Brelan carré de solliciteurs, m'écriai-je, et je fais le cinquième! Chargement complet!

En d'autres temps cette découverte m'eût paru plaisante ; elle me glaça d'effroi.

— Quoi! me dis-je, cinq solliciteurs dans le même compartiment! Et qui sait si le coupé n'en contient pas ; si le cabriolet, si la rotonde n'ont pas les leurs! Mettons cinq autres, en tout dix! Après-demain une seule diligence versera sur le pavé de

Paris dix solliciteurs. Or il arrive par jour cinq cents diligences. Que chacune ait un contingent pareil, voilà cinq mille solliciteurs, sans compter les chemins de fer. Cinq mille solliciteurs, c'est-à-dire cinq mille habits noirs poursuivant les ministres, placets en main! Et on appelle cela une République! La République des mendiants, alors!

Faute de pouvoir s'exhaler, cette plainte me déchirait le cœur et l'inondait d'amertume. J'étais complice de l'abaissement des mœurs publiques; je figurais au pilori de la sollicitation. Si la voiture ne m'eût pas emporté, j'aurais, sous l'influence de ce sentiment, pris une résolution extrême. Appartenir à cette légion d'affamés, quelle douleur! fournir un nom de plus à cette liste de vampires, quelle honte! Non! il n'était point d'épreuve qui ne fût moins cruelle que celle-là. Mieux valait demander du pain au travail des bras, tracer un pénible sillon dans un champ avare, que de s'attacher à la glèbe du paupérisme administratif. Si j'avais eu Malvina à mes côtés, je l'eusse prise pour arbitre et peut-être aurions-nous trouvé un moyen de tout concilier. Mais elle n'était pas là, et comment déchirer de mon chef le programme arrêté en commun? Chaque minute d'ailleurs me rapprochait de ma destination et

scellait mes engagements. La fatalité l'emportait ; je m'y abandonnai et fermai les yeux devant le péril, faute de pouvoir m'y soustraire.

J'arrivai ainsi à Paris, et descendis dans le plus modeste des hôtels. Seulement j'en choisis le quartier de manière à me placer au centre de mes opérations. De là je devais me porter plus vivement sur les points où ma présence serait nécessaire. L'art du solliciteur est surtout dans l'à-propos. Arriver à temps et ménager ses pas, voilà l'essentiel : j'y pourvus. A peine installé, je tirai de ma valise l'habit noir de rigueur, le pantalon et le gilet assortis, la cravate blanche et les gants de couleur, les seuls que connût notre province. Il s'agissait d'assurer l'effet du premier coup d'œil, plus décisif qu'on ne le suppose. Mon miroir me dit que je laissais peu à désirer sur ce détail. Un autre point non moins délicat, c'était de savoir à quelle porte je frapperais d'abord. Mon passage dans les lettres et dans le parlement m'avait valu de nombreuses relations parmi les hommes que la révolution venait de mettre en évidence. Les uns étaient arrivés au sommet, les autres en occupaient les abords. Avant que de s'adresser aux membres mêmes du gouvernement, peut-être était-il sage de sonder

ceux qui en avaient l'oreille et de se ménager leur concours. Je m'arrêtai à ce plan de conduite.

Au nombre des parvenus que l'ouragan avait poussés, à leur grande surprise, sur les marches même du pouvoir, il en était un avec lequel j'avais autrefois vécu dans une étroite intimité. Nous avions abordé ensemble la vie littéraire et bu à la même coupe, celle du malheur. Quand, plus tard, le commerce des bonnets m'eut vengé des torts de la Muse, il n'en resta pas moins mon ami et devint l'un de mes commensaux les plus assidus. Depuis lors, il est vrai, les événements nous avaient séparés ; mais je ne doutais pas qu'il ne fût demeuré fidèle aux souvenirs de notre liaison. Ce fut dans cette confiance que je me rendis chez lui : appui ou conseil, javais tout à en attendre. Il n'était d'ailleurs qu'un nom secondaire du calendrier nouveau. Ses titres consistaient en trois tomes indigestes où il avait déployé le talent de ceux qui n'en ont pas et fait de la compilation au profit du dogme républicain. Succès d'estime, tout au plus. On lui tenait compte de l'intention plus que du fait. Bref, je ne m'adressais ni trop haut ni trop bas, et prenais le meilleur biais pour connaître le terrain sur lequel j'allais descendre.

Mon ancien confrère logeait sur l'un des sommets de la ville studieuse, près des écoles et à portée d'une bibliothèque où il allait puiser chaque jour les éléments de ses livres et de son dîner. Son appartement de garçon était des plus simples et des plus nus ; mais il le remplissait désormais de sa majesté et le décorait de son importance. Vainement voudrais-je rendre ce qu'il y eut de solennel dans son accueil. Ce n'était plus le même homme ; les événements l'avaient transformé. Il portait sa tête comme un saint sacrement et se drapait dans sa robe de chambre avec une telle supériorité qu'il était impossible de ne pas distinguer dans ces airs et ces allures l'influence d'une révolution. Je m'en aperçus mieux encore à l'accueil qu'il me fit et aux discours merveilleux qu'il me tint. A l'entendre, les destins de l'Europe reposaient désormais sur lui ; il suppléait ici-bas la Providence.

— Ne m'en parlez pas, mon cher, disait-il ; voici quinze jours que je n'en dors plus. Le pays compte sur moi pour l'organiser. Ils sont dix au pouvoir et n'ont pas d'idées pour un. Une pétaudière, Paturot, une vraie pétaudière. Pas de plan, pas de vues d'ensemble ; rien de grand, rien de carré. Dieu sait ce que nous deviendrions si on

ne les aidait. Nous sommes là heureusement.

Pendant une heure que dura notre entretien, rien ne put altérer chez cet homme la bonne opinion qu'il avait de lui-même. Il revenait sans cesse, et sur ce qu'il lui restait à faire, et sur ce qu'il avait fait. Il avait pris les Tuileries, il avait envahi la Chambre des Députés. Point de barricade où il n'eût apporté son pavé; point de coup de fusil dont il n'eût au moins fourni l'amorce. Si la monarchie s'était dissoute comme la neige en avril, on le devait à ses travaux; si la République s'etablissait sans obstacles, c'est qu'il en avait prouvé didactiquement et philosophiquement la prééminence sur toutes les autres formes de civilisation. Jamais Atlas ne porta sur ses épaules un monde plus vaste et plus lourd. Qu'il manquât demain à la France, et tout lui eût manqué. Puis il fallait voir avec quel souverain détachement il traitait les hommes que les événements avaient investis de la puissance! Celui-ci n'était qu'une harpe éolienne résonnant au gré de toutes les brises; celui-là une tête de fantaisie, bonne pour décorer les devantures du gouvernement. Quant aux autres, à peine en parlait-il : cerveaux étroits, incapacités notoires, c'est tout ce qu'il y voyait. L'un avait trop médité sur les révolutions des cieux

pour rien savoir de ce qui se passait sur notre globe ; l'autre figurait dans la classe de ces vieillards qui se refusent aux sentences de l'âge, et que les peuples de Sumatra accommodent pieusement au sel, au poivre et au citron. Bref, il avait un mot sur tous et en quelques traits excellait à les peindre. Il prononçait même des incompatibilités contre plusieurs, soit pour insuffisance de taille, soit pour abus de disgrâce physique. C'était un railleur inexorable, qui n'exceptait aucun nom, aucune renommée de ces exécutions, et ne trouvait dans son parti personne à admirer, si ce n'est lui-même.

En d'autres circonstances, ces tableaux d'après nature auraient pu m'intéresser, et le spectacle de cette fatuité naïve y eût ajouté un nouveau prix. Mais j'étais venu à Paris sous l'empire de soins plus graves. J'essayai d'y ramener mon protecteur, et d'obtenir de lui qu'après avoir sauvé l'Europe, il daignât me sauver. A défaut de la mémoire du cœur, je comptais sur celle de l'estomac. J'avais tenu table ouverte libéralement, sans acception de partis ; c'était le cas de s'en souvenir. Mon commensal ne s'en souvint pas ; la fumée des grandeurs avait perverti ses organes. Il alliait la sottise à l'ingratitude, deux torts fréquents chez les républicains

invétérés. Il était, en outre, exclusif comme eux, et plus rempli de prétentions que de lumières. Sur un seul on pouvait tous les juger. — Ces hommes, me dis-je, passeront au pouvoir, mais n'y resteront pas. Ils sont au-dessous de leur rôle, et n'ont que les vanités du commandement.

J'eus beau insister, je n'obtins que des promesses vagues : mon homme m'échappait au moment où je croyais le tenir :

— Oui, mon cher, oui, me disait-il, nous songerons à cela. Mais, pour aujourd'hui, il faut que nous soyions aux affaires de Berlin. C'est un mouvement dont l'idée m'appartient, comme historiquement nécessaire.

La Prusse emportait l'orateur, et de dix minutes je ne pus l'en arracher. Il se croyait tenu à m'expliquer ce qu'il comptait faire de la confédération, des grands et des petits margraves, des états souverains et des princes médiats. A peine parvins-je à l'arrêter au moment où il franchissait l'Elbe et envahissait le Hânovre :

— Quelques mots de vous au ministre, lui dis-je en le ramenant sur mon terrain.

— Sans doute, sans doute, répliqua-t-il avec

des airs dignes d'un calife; c'est à y réfléchir. Mais, voyez-vous, Paturot, mon souci, là, mon vrai, mon grand souci, voulez-vous le connaître?

— Volontiers, lui dis-je.

— C'est la Pologne, poursuivit-il. Je ne sais pas encore ce que nous en ferons. Pour ma part, je me sens bien disposé. La Pologne peut compter sur moi. Entre elle et la France il y a des liens, il y a des affinités, il y a des titres. C'est une dette, je ne demande pas mieux que de l'acquitter : il serait beau de faire ce que n'a pas fait Napoléon. Mais je vous le dis avec douleur, mon cher, personne ne comprend rien à cette question, personne. Dégager l'élément slave de l'élément germanique, voilà le problème, et il est grand.

Je ne jugeai pas nécessaire d'en attendre la solution ; j'avais épuisé toute ma dose de résignation et de patience. Au moment où mon interlocuteur s'engageait dans une définition des races et s'apprêtait à me démontrer les beautés du panslavisme, je me levai de mon siége et pris mon chapeau. Il n'en démordit pas , et me poursuivit sur l'escalier pour me dire qu'il aurait égard à la position des Transylvains et des Bulgares. C'était accabler un homme : aussi quittai-je la place fort peu satisfait

et sachant à quoi m'en tenir sur le compte des talons rouges de la République.

Il fallait renoncer à cette médiation et en revenir au moyen le plus simple, la requête directe. A tout prendre, je pouvais aborder les souverains du moment sans avocat et sans introducteur. Mon nom ne leur était point inconnu, et ma cause n'exigeait pas de grands efforts d'éloquence. De quoi s'agissait-il ? D'une simple réparation en réponse à une souveraine iniquité. Quelques explications précises suffiraient ; n'étions-nous pas sous un régime de vérité et de justice? Ce sentiment m'enhardit, et du même pas je me dirigeai vers l'hôtel du ministre dont je dépendais. Mon dessein était de m'ouvrir franchement à lui et de le rendre l'arbitre de mes destinées.

Dans le cours de ce trajet, l'aspect de Paris me frappa. La grande cité n'était pas remise du dernier ébranlement; elle gardait son attitude révolutionnaire. A chaque angle des rues, le pied se posait sur des pavés vacillants et inégaux ; la ligne des boulevards ressemblait à un taillis qui vient d'être coupé à blanc. Toute croisée avait son drapeau, tout candélabre ses vitres brisées. La physionomie de la population répondait à cet état des

lieux. On ne pouvait faire vingt pas sans rencontrer des groupes peuplés d'orateurs, ou des processions d'ouvriers défilant avec tambour et bannières. Puis çà et là circulaient des hommes irrégulièrement armés, comme si la ville eût été livrée à des corps de partisans. Ce spectacle ne m'étonna point: les flots qu'un ouragan soulève ne s'apaisent pas avec lui; l'agitation ne cède qu'à la longue. Mais ce qui causait ma surprise, c'était l'air de sécurité qui régnait à côté de ce désordre. Aucune de ces scènes n'avait le don d'émouvoir; elles n'excitaient ni enthousiasme ni crainte; elles n'éveillaient même par la curiosité. Le sentiment le plus général et le plus réel était celui d'une indifférence profonde. Cette découverte me remplit de découragement. — O ma République, m'écriai-je, ne serais-tu donc que sur les lèvres et point dans les cœurs?

J'arrivai devant l'hôtel du ministre avec l'espoir, je l'avoue, d'y trouver quelques dédommagements. A mon sens, les hommes que le peuple avait investis de l'autorité devaient résumer en eux toutes les vertus, toutes les grandeurs de l'ère nouvelle. Les critiques dont ils étaient l'objet glissaient sur mon esprit; c'est la sanction obligée du mérite.

On ne m'en imposait pas d'ailleurs ; je savais à quoi m'en tenir sur le personnel du gouvernement. La science et la poésie s'y donnaient la main ; le dévouement et l'intelligence n'y manquaient pas. Mon unique souci était de savoir comment ces souverains improvisés comprenaient leur rôle. Je l'imaginais simple et digne à la fois, modeste dans les formes et grand dans les actes, nouveau surtout et séparé du passé par un abîme. Assez longtemps la politique avait souffert ce spectacle de la même pièce jouée par d'autres acteurs. Puisque le souffle révolutionnaire avait passé là-dessus, c'était bien le moins qu'on mît au rebut de vieux décors et qu'on fît les frais d'une mise en scène.

J'y songeais en m'engageant sur l'escalier de l'hôtel, lorsqu'un carrosse entra avec impétuosité et s'arrêta devant le perron. Rien n'y manquait, ni les chevaux de prix, ni l'éclat des harnais, ni le choix de la livrée. Pour trouver quelque chose d'aussi parfaitement assorti, il fallait remonter aux traditions de la cour, et pas de la dernière. — Quel est cet ambassadeur étranger, me dis-je en m'effaçant avec respect. Un homme vêtu de noir descendit du carrosse; c'était mon ministre, je le reconnus. Son secrétaire reçut de ses mains un

portefeuille en maroquin rouge, et le suivit comme l'eût fait un massier. Les laquais formèrent la haie et le poste prit les armes. C'était une rentrée conforme aux plus strictes lois du cérémonial. O puissance des traditions, voilà de tes prodiges ! Les pavés s'ébranlent, les trônes se brisent ; tu survis aux trônes et aux pavés !

Je franchis l'escalier à la suite d'un ministre si glorieux, et j'admirais à quel point il avait, en si peu de temps, su prendre les manières et les airs de l'emploi. Des flots de solliciteurs encombraient le salon d'attente ; il les fendit avec une majesté rare et un sang-froid merveilleux. Son regard exprimait l'impatience et le dédain ; il semblait confus de voir autour de lui un tel cortége. C'était pourtant un accessoire obligé. Qui a le carrosse a les courtisans ; toute grandeur s'expie Le ministre, d'ailleurs, n'y mit pas tant de façons ; il fit congédier brutalement cette foule désappointée. L'audience était remise, il ne restait plus qu'à vider les lieux. Sous les régimes déchus, ces accidents n'étaient pas rares ; mais on y apportait, du moins, quelques procédés. Depuis la République, les huissiers avaient cru devoir élever leur organe à la hauteur des événements, et cacher sous une ru-

desse d'emprunt les torts de leur origine. Ils donnaient ainsi des gages à la révolution.

Pendant trois jours consécutifs, je me présentai à l'audience du ministre sans être plus heureux. J'avais beau me piquer d'exactitude, arriver sous le péristyle au chant du coq, prendre dans l'antichambre des poses désespérées, rien ne touchait les gardiens qui défendaient les abords du cabinet. Sous un prétexte ou l'autre, je me voyais invariablement éconduit. Devant moi, pourtant, se succédaient des solliciteurs plus favorisés. Ils entraient le chapeau sur la tête, et forçaient les consignes avec un aplomb sans égal. Au besoin, des jurons triomphants couronnaient la manœuvre et en assuraient le succès. Nulle tenue, d'ailleurs, et pas le moindre respect. Ils ne parlaient du ministre qu'en termes familiers, et s'il se refusait à les recevoir, ils s'emportaient jusqu'à la menace. C'était à rougir de honte de se voir négligé pour de tels malotrus. Leur mise même avait quelque chose d'inconvenant. Les uns portaient le sabre sur un habit bourgeois, d'autres une écharpe rouge; il en est qui changèrent la salle d'attente en tabagie et se résignèrent, tout au plus, à quitter le cigare sur le seuil du cabinet. Cependant on nous délaissait pour eux.

Au nombre des infortunés voués à la même corvée que moi, j'avais remarqué un vieillard, vert et vif encore, dont la persévérance me frappa. Il était là dès le matin et ne quittait la place qu'au dernier moment: Le malheur rapproche; nous nous fûmes bientôt abouchés. Quelques entretiens à demi-voix nous aidèrent à tromper les heures, et mon interlocuteur les animait par ses saillies.

— La suite au prochain numéro, avait-il coutume de me dire quand l'huissier venait nous signifier notre congé.

Nous prenions ainsi notre temps en patience, et cherchions une revanche dans des épigrammes sans fiel :

— Mon voisin, lui dis-je un jour, la mesure est comblée. Trois échecs de suite, c'est trop.

— Il est certain que d'autres renonceraient, me répondit-il avec un calme inaltérable.

— Un siége en règle coûterait moins de temps, repris-je. C'est encore la République qui nous vaut cela. Des ministères à l'état de places fortes. N'y a-t-il pas moyen de brusquer l'assaut?

J'en sais un, répliqua gravement mon interlocuteur.

— Bah ! Et que ne parliez-vous ? nous serions hors d'embarras, vous et moi.

— C'est que le moyen est extrême.

— Extrême ou non, nous n'avons plus le choix. Mes forces sont à bout ; et les vôtres ?

— Les miennes aussi ; alors, écoutez. En sortant d'ici, vous allez vous arranger de manière à vous procurer un tambour.

— Un tambour ?

— Oui ; de mon côté, j'obtiendrai quelque part (l'article n'est pas rare) un étendard, une oriflamme, au besoin un guidon.

— Et puis ?

— Vous arrivez ici avec votre tambour, moi avec ma bannière. Vous exécutez un roulement ; je crie : Vive la République ! et nous entrons. C'est ce qu'on appelle une démonstration. Un ministre révolutionnaire n'y résiste pas.

Le trait était juste et vif : nous avions été témoins de plus d'une audience au tambour. Un peu de tapage, et l'on était sûr d'être admis. L'héroïsme du moment se résumait en peu de mots : céder aux forts, écraser les faibles. En apparence, le pays n'avait que dix maîtres ; en réalité, il en avait des milliers. Régnait qui voulait ; la re-

cette était simple : un tambour et un drapeau.

Un bruit qui se fit vers le cabinet du ministre suspendit notre entretien. Je crus que mon tour allait venir ; je me levai. Pendant cinq minutes, il s'échangea entre l'homme d'état et ses appariteurs quelques mots à voix basse qui sans doute nous concernaient. Un silence significatif régnait dans la salle ; chacun attendait avec anxiété l'arrêt solennel. O déception ! c'était encore un ajournement.

— A vendredi, messieurs, nous dit l'huissier.

— A vendredi pour les autres, et pour moi tout de suite, s'écria un personnage qui venait d'arriver et traversait la salle en conquérant.

— Pour vous comme pour les autres à vendredi, monsieur Oscar, répondit l'impassible employé, Le ministre vient de partir pour l'Hôtel-de-Ville.

A ce nom d'Oscar, je me retournai vivement : il résonnait comme un écho dans mon existence antérieure. C'était lui ; c'était mon peintre : l'âge l'avait à peine effleuré ; quelques poils blancs se mêlaient seuls à sa barbe orange. Par un mouvement simultané et presque sympathique, il venait de jeter les yeux sur moi.

— Eh ! s'écria-t-il, c'est ce cher Paturot ! Toi

ici, et je l'ignorais! Viens donc, ajouta-t-il en m'entraînant, que je sache au moins quel zéphir t'amène!

Je voulus en vain me dégager de ses bras : bon gré, mal gré, il me fallut le suivre.



CHAPITRE V.

La Médaille et le Revers.

Toi ici, toi ici! répétait Oscar. Qui l'eût deviné? Et le hasard seul me l'apprend! C'est mal, Paturot, c'est mal. Pour un rien je te chercherais querelle.

Au lieu de répondre à ces effusions, je gardais une contenance embarrassée. Nous nous étions mal quittés avec l'artiste, et les souvenirs qui me restaient de cette liaison n'étaient pas sans mélange. Oscar s'en aperçut, et alla au-devant de mes préventions pour les combattre et les désarmer. Il fut le premier à me parler de Malvina, en des termes tels qu'il était difficile de n'en pas être ému. On

pouvait y reconnaître l'expression d'un profond respect uni à une affection sincère. Faut-il l'avouer? ce langage me fit du bien ; il chassa de mon esprit des visions que le temps avait affaiblies sans les détruire. Plus de doute possible ; c'était l'accent de la franchise et de la vérité. Puis, Oscar était demeuré notre ami plus que je ne le croyais ; il avait suivi mon Alfred dans ses succès du pensionnat, et s'était montré, à son égard, plein d'intérêt et de sollicitude. L'absence et le malheur, ces torts impardonnables, ne nous avaient donc pas fait déchoir à ses yeux, et il était juste de lui savoir gré d'une fidélité aussi rare.

A mesure qu'il s'ouvrait à moi et me racontait ces détails, je sentais la glace se fondre entre nous et la confiance se rétablir :

— Allons, me dis-je, j'aurai fait un mauvais rêve ! Ce pauvre garçon n'est pas si noir que je l'avais imaginé.

Ce premier pas franchi, le reste alla de soi. Oscar était toujours le même : gai, plein de verve et d'un intarissable babil. Il prit la parole et ne la quitta plus. Jamais il n'avait déployé tant d'entrain et fait plus de frais. Il voulait achever sa conquête ; il y réussit. En moins de vingt minutes, nous rede-

devînmes ce que nous avions été. Mille sujets étaient pris et repris, sans suite, au hasard, au gré des caprices de la pensée :

— A propos, Jérôme, me dit-il entre deux quolibets, le bruit de nos exploits est-il arrivé en province?

— Lesquels, Oscar?

— Mais il n'y a pas à s'y tromper, ce me semble! L'affaire a eu assez d'éclat! Avoue que nous avons fait là une belle et bonne révolution?

— Vraiment, tu en es aussi?

— Et pourquoi pas, mon cher? Ce qui n'est à personne est à tout le monde. Voilà mon droit; il est clair comme le jour.

— A la bonne heure! Mais cela n'empêche que cette révolution ne te mette à pied.

— Comment cela?

— N'étais-tu pas le peintre ordinaire de Sa Majesté?

— Eh bien! après?

— Tu m'étonnes! là où il n'y a plus de Majesté, il n'y a plus de peintre ordinaire; c'est de toute évidence.

— Enfant! Que tu connais peu l'histoire de l'humanité! Feuillette donc les annales des peuples.

Qu'y vois-tu? Des rois qui tombent; des peintres, jamais. Je cesse d'être le peintre ordinaire de Sa Majesté, soit; mais je deviens le peintre ordinaire de la République. Les couleurs n'ont point d'opinion.

— Surtout le vert, qui est si changeant.

— Paturot, Paturot, ceci est une épigramme; eh bien! j'y réponds! Si j'ai des torts, je les expierai. Quelqu'un a changé, dis-tu; cherchons le coupable. Est-ce moi? Non. Alors, c'est le gouvernement. Voilà sa condamnation.

— Tu m'en diras tant!

Oscar était donc l'un des vainqueurs de février; à aucun prix, il n'en voulait démordre. Je lui fis cette concession, et il en abusa. A l'instant même, il éleva une prétention nouvelle, celle d'avoir été républicain de temps immémorial. L'hyperbole était trop forte; je résistai : il ne faut pas jouer avec les croyances. L'artiste ne se tint pas pour battu, il revint à la charge, le prit de haut, et remonta jusqu'à ses aïeux pour mettre hors d'atteinte l'origine de ses sentiments. A mesure qu'il s'engageait dans ce plaidoyer, sa barbe s'élevait au plus haut degré de l'exaltation et devenait le siége d'un jeu de lumière à ravir les coloristes:

— Oui, j'étais républicain, s'écriait-il, avant, pendant, après, toujours; républicain de tempérament, républicain de naissance, tout ce qu'il y a de plus républicain.

— Tu te cachais donc bien, alors!

— C'est le propre des convictions profondes, mon cher; elles échappent à l'œil nu. Consulte l'histoire.

— Toi si gai, si insouciant, avais-tu seulement une opinion? Les fous en ont-ils?

— Folie de Brutus, Paturot! Stratagème des grandes passions de l'âme! On voit que tu n'as jamais conspiré!

— Tu conspirais donc?

— Si je conspirais! dit le peintre avec l'accent et la pose d'un tragique. Il me demande si je conspirais! Mais, Jérôme, c'était là mon élément, ma fonction, mon honneur et mon titre! Est-ce vivre que de ne pas conspirer un peu? On conspire comme on respire, mon cher. Autrement, on rentre dans la classe des mollusques et des organisations rudimentaires.

Mon homme s'échauffait et se trompait lui-même en s'échauffant. L'imagination en travail s'exerce au profit de la bonne foi: l'esprit finit par croire à

ce qu'il crée. Qu'y faire? Qu'opposer à cela? Combattre l'illusion, s'en prendre à des nuées? A quoi bon? Toute controverse eût empiré les choses. Je le compris et me réfugiai dans le silence comme dernière protestation. Mais Oscar ne se résignait pas ainsi : l'impulsion était donnée, elle l'entraînait:

— Ah! tu doutais de moi, tu en doutais! s'écria-t-il ; voilà qui est grave, Jérôme.

— Mais non, lui dis-je pour brusquer l'entretien.

— Vrai! je ne suis pas républicain? je n'ai pas du sang républicain dans les artères? voilà ton sentiment.

— Assez, Oscar, je renonce.

— Paturot, je n'accuse pas ton cœur; c'est ton érudition que j'accuse. Je t'ai renvoyé deux fois à l'histoire, je t'y renvoie une troisième fois.

— Mon Dieu, finissons-en.

— Consulte l'histoire, te dis-je, et tu verras si tous les grands peintres n'ont pas été républicains. Nos maîtres, où sont-ils éclos? En Grèce! République. A Rome! République. A Florence! République. A Venise! République. En Hollande! République. C'est concluant, j'espère. En tout temps, à toute époque, la République a été la mère

rayonnante de l'Art. Et tu voudrais que j'eusse renié ma filiation naturelle ! Et tu voudrais que je ne fusse pas, que je n'eusse par été éternellement, invariablement républicain! Jérôme, le mal du siècle te gagne! tu es infecté de scepticisme, mon cher.

— Allons, Oscar, calme-toi, je me rends : plus de grands gestes, surtout ; tu nous donnes en spectacle.

— A la bonne heure, j'aime à voir que tu reconnais ton erreur ; c'est prudent à toi, c'est sage. Autrement, vois-tu, j'allais te foudroyer d'un mot.

— Bah! et lequel ?

— Je t'appelais dynastique ! C'est une épithète dont un homme ne se relève pas.

— Soit, je me tiens pour mort; mais du silence, on nous observe.

En effet, les mouvements désordonnés du peintre avaient attiré autour de nous quelques curieux, et nous allions devenir le centre d'un rassemblement. J'étais peu soucieux d'un tel honneur et pressai le pas pour m'y dérober. Oscar se calma enfin ; une sérénité rassurante descendit sur ses traits. Un nouveau spectacle l'absorbait d'ailleurs. Nous tombions en pleine fête. Des corporations

d'ouvriers couvraient les boulevards et s'avançaient vers nous, enseignes déployées. Le clairon résonnait, les chants remplissaient l'espace. Aussi loin que pouvait s'étendre le regard, on n'apercevait qu'une masse ondoyante au-dessus de laquelle flottaient mille drapeaux. Des cris s'en élevaient et ajoutaient à cette scène un commentaire significatif.

— C'est mon peuple, s'écria Oscar, mon grand et noble peuple ; je le reconnais.

L'artiste était rendu à son exaltation ; son œil lançait des éclairs, sa barbe s'animait des plus chauds reflets. Le répit n'avait pas été long :

— Tu vois mon peuple, Paturot, tu le vois.

— Ton peuple ?

— Oui, le mien, Jérôme. Et à qui serait-il ? Ne l'ai-je pas porté dans mes entrailles d'artiste ? N'est-ce pas le peuple du génie et de la passion ? le peuple de la couleur et de la ligne ? le peuple de l'ocre et du cobalt ? Nous ne sommes que deux sur terre à le comprendre, et tu veux qu'il ne soit pas à moi ? Et à qui serait-il alors, parle ?

— Je ne conteste rien, Oscar.

— Oui, Jérôme, il est à moi, bien à moi, et la preuve c'est qu'à tout propos je m'en empare, je

m'en décore et qu'il ne proteste pas. Vois comme il se comporte sur le pavé ! Quel air glorieux ! Quelle fière attitude ! O mon peuple ! Mon grand et beau peuple ! Tu es fort parce que tu es bon ; tu es bon parce que tu es fort ! Tu es fort et bon parce que tu es bon et fort. Tu as la vigueur de l'athlète, mais tu as les grâces de l'enfant. Jérôme, Jérôme, il est des moments où les larmes me viennent aux yeux lorsque je songe que ce peuple m'appartient, qu'il est à moi, vraiment à moi, à son ami, à son coloriste. Tant de dévouement pour quelques palettes de terre de Sienne ! C'est me combler, peuple généreux !

— Ainsi il est bien à toi ? dis-je à l'artiste en m'efforçant d'abonder dans ses idées.

— Entendons-nous, Jérôme : d'autres y prétendent ; tout le monde se prévaut du peuple, parle au nom du peuple. Il n'est pas de grimaud qui ne prétende l'avoir derrière lui. Celui-ci le convoque à la Bastille, celui-là au Champ de Mars. On le met à tous les ingrédients, en promenades, en affiches, en bulletins. Il est si bon, le peuple ! Mais, pour être à tous, comme on le pense, merci. Il n'est qu'à deux êtres au monde, à moi et à une muse de ma connaissance.

— Ah !

— Oui, Jérôme, et plus à elle qu'à moi. Je l'avoue, dût ma vanité en souffrir. Il faut dire qu'elle n'y a rien épargné. Comme elle lui a prodigué le cinabre et le vermillon ! Une glorieuse brosse, sur mon âme ! Bref, elle a le pas sur nous. Entre elle et lui, c'est à la vie et à la mort. Si, par impossible, Dieu résumait dans un type humain la carrure, la grâce et la virilité du peuple, Dieu ! les belles noces que nous verrions !

Le flot populaire s'écoulait, et quand l'artiste eut achevé sa période, le boulevard était libre. Il adressa à la foule une dernière invocation et m'accompagna jusqu'à mon hôtel.

Désormais il ne me quitta plus ; nous devînmes presque inséparables. Vainement aurais-je voulu m'en délivrer, il s'imposait. Je dois ajouter que son concours m'était utile. Il m'avait promis de voir le ministre, de préparer le terrain et de m'ouvrir l'accès du cabinet. Où trouver d'ailleurs un compagnon aussi dévoué ? Mes anciennes relations étaient rompues, et je n'avais pu encore en former de nouvelles. Oscar seul me restait ; il fallait l'accepter avec ses qualités et ses défauts. Puis, comme je l'ai dit, il s'imposait.

Il ne se passait pas de jour où nous n'assistions à quelques émotions extérieures. Tantôt c'était le peuple qui venait de surprendre le gouvernement par un programme inattendu; tantôt c'était le gouvernement qui invitait le peuple à jouir, dans une fête publique, du spectacle de sa propre ivresse et de son propre bonheur. Ces cérémonies se renouvelaient à tout instant sans que la patience des ordonnateurs fût jamais lasse ni leur enthousiasme en défaut. Rien ne leur coûtait, ni les statues en plein vent, ni les feux de Bengale, ni les pompes renouvelées de l'antiquité. Ils s'admiraient dans leur œuvre et s'y complaisaient. Quelle satisfaction quand, par un beau jour, ils pouvaient embrasser d'un regard cent mille baïonnettes et admirer les reflets du soleil qui se brisait au loin sur ces masses d'acier? C'était leur spectacle favori, et ils se le donnaient souvent; puis le lendemain ils versaient dans des manifestes publics leurs impressions pittoresques. Impossible de ne pas reconnaître là-dedans des hommes heureux, contents d'eux-mêmes, enthousiastes de l'effet qu'ils avaient produit.

— Ce sont des artistes ceux-là, me disait Oscar avec un sentiment d'orgueil; ils nous comprennent du moins. N'aie pas peur, Jérôme, qu'ils laissent

dévier la République de son bût ; ils sont trop du métier pour cela. Dieu sait ce que nous aurons avec eux : je m'épanouis rien que d'y penser. Nous aurons les fêtes d'Éleusis et les Panathénées, les combats du cirque et les jeux olympiques, toute la Grèce, toute Rome et l'Égypte par-dessus le marché. C'est ainsi qu'on dresse les grands peuples, Paturot ; c'est en amusant le public qu'on le mène irrésistiblement. Oh ! ils s'y connaissent, les profonds ! Je les ai appelés des artistes ! ce sont des politiques aussi, et quels politiques !

Calcul ou non, Paris était toujours en fête. Il avait changé son existence affairée pour une vie oisive. Des ateliers déserts sortait une foule avide de distractions. Elle en trouvait à choisir : tirs à l'arc, jeux de bague, loteries en plein air. C'était une foire perpétuelle. On eût dit un pays de Cocagne et une population affranchie des soucis du lendemain. Heureux pasteurs ! Heureuses brebis ! Aux uns les divertissements mythologiques ; aux autres le champ libre et une pâture assurée. Ainsi se distribuaient les rôles dans cette églogue digne de Gessner. Il y avait bien, par-ci, par-là, quelques pétards de trop et des illuminations d'un caractère peu spontané, mais ce n'était qu'une om-

bre imperceptible dans un radieux tableau. Moi qui poursuivais un idéal, j'étais tenté de croire que je l'avais trouvé sur mon chemin, sans peine, sans efforts et comme un don de la circonstance.

J'eus des doutes pourtant, je craignis que cette joie apparente ne cachât de mystérieuses douleurs. Dans ces cris, dans ces élans dominait je ne sais quoi d'âpre et d'artificiel qui éveillait mes soupçons. Au fond de cette activité fiévreuse, je cherchais le travail, un travail sérieux, la santé de l'âme et le pain du corps ; je ne le trouvai pas. Ces hommes, si ardents à se réjouir, empruntaient chaque jour à la communauté une partie de sa substance, et en échange ne lui donnaient rien. Cela pouvait-il durer ? Et n'en avaient-ils pas eux-mêmes la conscience? C'était une enquête à faire; je m'y appliquai. Dans les salons, dans les groupes, je trouvai des gens de toutes les conditions, de tous les rangs. Je les pris à part et les interrogeai Le problème se posait de lui-même. Si la République faisait en bloc la joie et l'orgueil de la France, que d'heureux elle devait faire en détail !

La première personne à qui je m'adressai était un financier, homme honnête et sincèrement républicain :

— Ah ! monsieur, me répondit-il, que me demandez-vous là ? Mais vous ne voyez donc pas ce qui se passe? Vingt maisons de banque de premier ordre se refusent à leurs engagements ; d'autres succomberont encore. Ceux qui s'exécutent entrent en liquidation. Avant deux mois il n'y aura plus à Paris une caisse pour le papier du commerce. Peut-être n'y aura t-il plus de papier. Que voulez-vous? Les millions se fondent dans nos portefeuilles; c'est à faire pitié. Pas une valeur qui ne soit écrasée, pas un gage qui ne devienne suspect. On doute de tout le monde, de vous, de moi, de la Banque et du Trésor. Le crédit est perdu, la confiance éteinte. Voilà les faits ; ils frappent assez les yeux. Ah ! monsieur, le gouvernement déchu est un bien grand coupable.

Cette plainte du financier me frappa ; elle était si amère que je m'en défiai. Un instant je crus cet homme vendu à la réaction. Pour l'absoudre, il me fallut le concours d'autres témoignages. Mais ce me fut une leçon. Désormais, je ne m'adressai qu'aux républicains purs, éprouvés, à doubles chevrons. Tel était, par exemple, le manufacturier à qui j'exposai mes doutes :

— L'industrie, citoyen ! Vous me demandez des

nouvelles de l'industrie ! Autant s'enquérir de la santé d'un mort. J'employais deux mille ouvriers; je n'en ai plus que cent, et encore est-ce par humanité que je les garde. Rien ne va, rien ne s'écoule. La patrie a demandé que nous lui fissions hommage de deux heures de travail par jour. C'est fait ; je les ai déposées sur son autel et ne les regrette pas. Il faut savoir effacer son intérêt devant un principe. Mais deux heures de travail de moins, c'est dix pour cent sur la main-d'œuvre, et comme, en moyenne, je n'en gagnais que cinq, vous comprenez que j'ai dû désarmer mes métiers. Si le public se résigne à payer l'étoffe plus cher, nous verrons. Alors comme alors. Mais il ne semble pas qu'il s'y décide. Piteuse clientèle, citoyen, qu'une clientèle de ruinés. Pour un rien je passerais en Amérique avec mes contre-maîtres et mes brevets, Jugez donc, moi la fleur des patriotes ! C'est pourtant le gourvernement déchu qui est cause de tout cela. Infâme gouvernement !

Cela ressemblait à un écho ; financier et manufacturier se confondaient dans le même anathème. Vint le tour d'un rentier :

— Voulez-vous mes coupons? me dit-il ; je vous en ferai bon marché. J'ai pris du cinq à cent

vingt-deux et du trois à quatre-vingt-quatre: j'avais confiance, monsieur, ce mot explique tout. Voici le trois à trente-quatre et le cinq à cinquante. Comptez sur vos doigts. J'avais de tous les chemins : de l'Orléans, du Nord, du Rouen, du Marseille, du Nantes, du Strasbourg. Dieu sait le bel argent que cela m'a coûté ! Autant de chiffons de papier aujourd'hui ; les voici, des bleus, des verts, des roses. J'aimerais autant des actions du Mississipi. J'avais des bons du Trésor ; écus prêtés, dette exigible, j'y comptais. Guichet fermé , porte close. Repassez, mon bonhomme, on verra plus tard. Si vous êtes pressé, allez à la Bourse ; vous aurez cinq cents francs de mille. Très-bien. Il ne faut pas regarder de près avec ses amis. Maintenant, monsieur, récapitulez. Fonds publics un million ; chemins de fer trois millions ; bon du Trésor deux millions, sans compter les centimes additionnels sur les immeubles, et l'impôt sur les emprunts hypothécaires. Voilà mon bilan.

—Le pauvre homme ! m'écriai-je.

— Je suis juste d'ailleurs ; je mets la République hors de page. Dieu me garde de l'accuser? Toute la faute en est au gouvernement déchu.

— C'est fort heureux, pensai-je.

Jusque-là mon enquête ne m'avait guère donné de résultats satisfaisants. Partout la souffrance, partout la plainte. Les procureurs ne voyaient plus arriver les dossiers; les officiers publics tremblaient pour leurs titres. Il n'était pas jusqu'aux gardes de commerce qui ne jetassent de hauts cris : un décret supprimait la contrainte. Quant aux employés, ceux qu'on ne révoquait pas, on les mettait à la portion congrue. L'armée était frappée, la flotte aussi : la mise en disponibilité passait comme un fléau sur les cadres. La nature elle-même s'en mêlait et destituait les médecins. Plus de maladies ; elles avaient disparu dans la piscine de la révolution.

Cependant je n'avais touché qu'aux classes libérales : peut-être existait-il ailleurs des compensations.

— Allons jusqu'au bout, me dis-je ; il est impossible qu'une si glorieuse métamorphose n'ait pas laissé quelque part des germes féconds et des avantages visibles. Je viens de consulter ceux qui avaient abusé de la fortune; ils sont punis. Ils expient en un jour les torts de vingt années. Ils s'étaient endormis dans le faste et la corruption ; ils se réveillent au milieu des ruines. C'est justice, le doigt de Dieu est là. Tout ce qu'il y avait de faux, d'arti-

ficiel dans leur existence s'écroule en un jour : quoi de plus naturel? Ils avaient cru à une puissance et à une opulence éternelles; elles leur échappent, et qui oserait dire que ce n'est pas un châtiment mérité? La roue de la fortune a subi un mouvement; elle en porte d'autres au sommet. Oublions les anciens favoris; voyons les nouveaux. Pour ceux-là, du moins, la République aura été bonne mère.

J'allai donc vers les classes que le nouveau régime avait conviées à l'empire : le petit commerce, le contre-maître de fabrique, l'ouvrier. Dans la boutique et dans l'atelier, je cherchai les heureux de la révolution.

— Ah ! citoyen, ne m'en parlez pas, me dit le commerçant en détail; le Ciel m'est témoin que j'ai tout sacrifié pour la République. J'ai conspiré et je me suis battu pour elle. En juillet et en février, on m'a vu derrière les pavés, le fusil en main. J'ai pris le Louvre une fois; une autre fois, les Tuileries. C'est donner des gages à son opinion, n'est-ce pas? Eh bien! savez-vous ce que cela m'a rapporté? Des étagères pleines et une caisse vide. Il y a un sort sur notre magasin depuis deux mois : personne n'y entre plus. Puis, ceux qui vous doivent ne vous payent pas, et il faut payer ceux

à qui vous devez. De pauvres gens comme nous, citoyen, ça n'a que l'honneur. Un billet à acquitter est une chose sacrée. Et quand l'argent ne rentre pas, et que le terme s'approche, il y a des moments terribles pour le cœur. C'est une angoisse dont vous ne pouvez vous faire une idée. On se prive, on met écu sur écu afin d'arriver au compte rond, et quand il est fait, on respire deux jours en attendant une autre échéance. Est-ce une vie que celle-là? Tenez, si ce n'était pas l'idée de laisser des enfants dans le besoin et d'imposer à ce qu'on aime des habits de veuve avant le temps, bien des fois j'aurais quitté ce commerce pour aller voir celui qu'on fait dans un monde meilleur. Non pas que j'accuse la République; Dieu m'en garde! Il lui faut du temps pour s'asseoir, et je lui en donne. Les torts ne sont pas de son côté, entendez-vous? elle fait ce qu'elle peut. Il y a là des gens de mérite et purs comme l'or. Si les choses sont ce qu'elles sont, c'est au gouvernement déchu qu'il faut s'en prendre.

Ainsi me parla le détaillant; voici maintenant comment s'exprima un ouvrier :

— Vous désirez connaître mon sentiment, citoyen! Je vous le dirai clair et net. La besogne est

manquée ; c'est à refaire. On nous a dit : Mettez la main à la révolution, et cette fois on comptera avec vous. C'est bien ; parole donnée, marché tenu. En deux coups de balai, l'opération est faite. Voilà votre marchandise, où est la monnaie? Là ont commencé les difficultés. Organisons le travail, se sont-ils écriés au Luxembourg. Très-bien ; organisez, citoyens ; prenez vos aises. L'ouvrier a quelques avances, il attendra. Trois, quatre jours se passent. On fait des discours, on s'embrasse, on se félicite mutuellement. Rien de mieux. L'ouvrier a délégué des camarades qui font joujou avec les banquettes des pairs ; c'est toujours de l'honneur, si ça ne remplit pas le ventre. Il prend donc patience ; il s'oublie pour les autres ; d'ailleurs, s'il est sur le pavé, il en a le haut, ce qui est consolant. Cependant une voix s'élève du Luxembourg. — Nous allons tâcher d'organiser le travail. Diable, se dit l'ouvrier ; le premier jour ils organisent, maintenant ils tâchent d'organiser ; cela n'avance guère. Nous en serons, j'en ai peur, pour les exercices récréatifs qu'on aura procurés aux collègues. En attendant, l'ouvrier demeure sur le pavé, plus sanglé que jamais. Peu à peu les avances s'épuisent, la huche se dégarnit, le crédit même s'en va. Il veut

retourner à son atelier, porte de bois ; il frappe à une autre, même accueil. Tout se ferme devant lui. Pendant qu'on tâchait de l'organiser, le travail avait disparu. Je me trompe, il en restait encore ; mais celui-là n'avait qu'un nom usurpé ; ce n'était pas du travail, c'était de l'aumône. Plutôt me briser les bras que d'y recourir.

— C'est triste, en effet, pensai-je.

— Il s'agissait de vivre pourtant et de tirer du fond du sac. — En avant les épargnes, me dis-je. Et j'allai demander au gouvernement les écus que je lui avais confiés. Le croiriez-vous ? on me les refusa. Ah ça, m'écriai-je, c'est une mauvaise plaisanterie. Le denier du pauvre ! l'obole du malheureux ! ne pas les rendre tout de suite, et cela le lendemain d'une révolution ! Je vous le disais bien, citoyen, que c'était à refaire. On nous convie à un coup de main ; nous y allons. On nous dit : C'est pour vous, cette fois. Et nous d'y croire. Et puis, quand ils sont en haut, quand ils y sont arrivés sur nos épaules, leur premier mot c'est de nous faire banqueroute. Merci ! Plus que ça de chance ! Faites donc des révolutions ! Ce n'est pas que je leur en veuille, citoyen ; l'ouvrier n'est pas injuste, et il sait souffrir. Nos hommes font ce qu'ils

peuvent, je le sais; mais l'ancien gouvernement nous avait indignement pillés; il a emporté les caisses d'épargnes à l'étranger. Ils étaient là, voyez-vous, trois mille aristocrates qui se gorgeaient depuis vingt ans des sueurs et de l'or du peuple. Voilà tout le mal. Quand j'y songe, cela m'exalte. Allez, citoyen, c'était une fameuse pourriture que le gouvernement déchu.

J'étais au bout de mon enquête; elle me jeta dans un abattement profond : du haut en bas de l'échelle, tout le monde souffrait, tout le monde se lamentait. Les variations ne manquaient pas; mais l'air était le même.

— Oui, me dis-je en répétant le refrain, le gouvernement déchu est un grand criminel; mais où sont donc les heureux que la République a faits?

Oscar était là; je lui exposai les doutes qui venaient m'assaillir et les scrupules dont j'étais la proie :

— Est-ce bien là notre rêve, lui dis-je? chacun se plaint, chacun se lamente.

— Un genre! mon cher! voilà tout! Les rapins et les gens de lettres ne s'avisent-ils pas d'en faire autant? Les uns parlent de se désaltérer avec leur encre; les autres d'avaler leurs couleurs! c'est une

manière de se rendre intéressants, rien de plus. Nous sommes en plein paradis terrestre, Jérôme, crois-en un homme qui s'y connaît.

J'avais enfin trouvé l'homme heureux de la République. C'était Oscar.





CHAPITRE VI.

Les Enfants Terribles.

J'avais retrouvé, dans les salons du ministre, le petit vieillard dont la rencontre m'avait été si précieuse, et des relations suivies s'étaient formées entre nous. Il appartenait à une ancienne famille de Bretagne, les Saint-G***, qui, revenus en 1814, et ruinés par un long exil, durent accepter, comme dédommagement, de hautes positions administratives. Vaincus avec la branche aînée, ils résignèrent leurs emplois et se retirèrent en province avec de petits revenus et un fief de quelques arpents. La famille s'y éteignit, et d'une lignée nombreuse, il ne resta bientôt que mon nouvel ami, le baron, ré-

duit à une médiocrité voisine de la gêne. Il portait cela gaiement, en homme plus fort que le destin. Au bruit des événements, il vint à Paris ; c'était son jour de revanche. Il avait tout refusé d'un roi qui n'était pas le sien ; il ne rougit pas de se faire le solliciteur de la République. Elle lui enlevait son titre ; il lui demanda du pain.

— Je suis fils d'ouvrier, disait-il en riant ; un de mes aïeux battit le fer aux Croisades. Depuis ce temps, nous sommes tous forgerons comme lui ; vingt des nôtres sont morts à la peine. De vrais, de bons compagnons, ma foi ! compagnons du devoir, surtout !

Le baron avait assez vécu pour assister, bien jeune encore, aux scènes de notre première révolution. Aussi se montrait-il d'une force rare sur le chapitre des analogies et des réminiscences. Tout plagiat d'une autre époque était à l'instant relevé, dénoncé par lui. — C'est cela, c'est cela, disait-il ; des clubs, des motions, des feuilles vertes au bout des fusils. Je vous reconnais, Messieurs ; vous vous nommez Pétion et Camille Desmoulins. Voici Bailli qui veut enrayer le char et le couronner des attributs de la paix ; plus tard viendra Danton, qui le poussera vers la conquête, avec du sang jusqu'au

moyeu. C'est bien, chacun son rôle. Je vous retrouve tous, Feuillants et Girondins. La Montagne est proche, puisque vous voici. Allons, du courage! à l'œuvre, et vivement! Faites votre besogne, Dieu fera la sienne.

Si la mémoire du baron ne l'eût pas si nettement servi pour ces détails, il y avait près de lui quelqu'un de bien capable de le suppléer. C'était une vieille servante bretonne dont l'âge échappait désormais au calcul après avoir fatigué la patience de trois générations. On la nommait Marthe; elle avait voulu suivre son maître à Paris, bon gré, mal gré. Il y a un moment, dans la domesticité, où les rôles s'intervertissent; le baron appartenait à Marthe plus que celle-ci au baron. Dans le petit logement qu'il occupait, rien ne se passait qu'au gré de la Bretonne. Toute chose était réglée par elle, et il fallait s'y conformer. Monsieur devait se coucher à telle heure, se lever à telle autre, manger ceci ou cela; c'était un programme arrêté, il n'y avait rien à en rabattre. Une moitié de la journée du baron se passait à discuter avec Marthe et l'autre moitié à lui céder. Ces deux existences s'identifiaient ainsi, et ne pouvaient plus être séparées que par la tombe.

Depuis l'arrivée de Marthe, un sentiment régnait

exclusivement sur son âme; c'était l'effroi. D'une longue carrière, il ne lui restait qu'un souvenir, celui des scènes de la révolution. Tout s'était effacé, si ce n'est cette profonde empreinte. L'aspect de Paris la ramena vers ce temps; elle crut le revoir, y assister; ce fut désormais son idée fixe. La terreur régnait au dehors, on ne lui eût pas arraché cette conviction. Elle avait vu le bonnet rouge sur un faisceau d'armes, cela suffisait. Dès lors elle se crut autorisée à prendre des mesures décisives : la sûreté de son maître l'exigeait. Elle arrangea un réduit où il devait se dérober aux visites domiciliaires : à son corps défendant il fallut que le baron en fît l'essai. Marthe alla plus loin : en tout temps, elle eut au logis pour trois jours de pain et deux jours de viande. A la moindre alerte, elle doublait l'approvisionnement. Le baron avait apporté un peu d'argent et quelques valeurs; elle s'en empara, les mit dans un sac et les cacha sous les cendres du foyer. Comme surcroît de précaution, elle y répandit une couche de suie. C'était une imagination fertile qui avait traversé les guerres de la Vendée et le régime des suspects.

Le baron avait beau résister à ces excès de zèle, Marthe était intraitable. A tout prix elle voulait le

sauver et dérober sa tête à l'échafaud. Pour cela, elle le faisait mourir à petit feu et avec d'ingénieux raffinements. C'étaient des persécutions sans fin et sur le moindre prétexte. Si l'on tirait un pétard dans la rue, le baron ne pouvait plus sortir. Pour un rien elle l'aurait revêtu d'une cuirasse. Comme elle était constamment aux écoutes, il était rare qu'elle ne rentrât pas au logis avec quelque nouvelle alarmante et quelque sombre récit. Or tout ce qu'elle recueillait de la sorte, il fallait le subir ; elle n'en épargnait aucun détail à son maître, et y ajoutait de son chef des commentaires effrayants. Avec elle pas un moment de trêve ; on s'égorgeait toujours sur un point ou l'autre de Paris. On avait dressé des listes de proscription, et le baron y figurait. Coûte que coûte, il fallait passer à l'étranger ; la place n'était plus tenable. Un jour elle avait vu un prêtre traîné de force vers un arbre de la liberté et obligé de le bénir. Le lendemain c'était une déesse de la Raison qu'elle avait aperçue, pique en main, bonnet phrygien en tête. Chaque course dans le quartier amenait une découverte et quand, par hasard, elle n'avait rien appris, rien recueilli, elle était la plus malheureuse des femmes.

Un matin qu'elle était allée se pourvoir au dehors

de petites provisions, le baron la vit rentrer dans un état de trouble et d'égarement qui dépassait la mesure de ses épouvantes habituelles. Son visage était d'un blanc mat ; un tremblement agitait tous ses membres. Elle portait sa main vers le mur comme pour y prendre un point d'appui, et se laissa tomber sur une chaise en poussant un profond soupir :

— Ah ! monsieur ! dit-elle d'une voix oppressée ; je viens de le voir, je l'ai vu.

— Qui donc cela, Marthe ? répondit le baron saisi d'une inquiétude involontaire.

— Je l'ai vu, vous dis-je, monsieur !

— J'entends ; mais qui encore ?

— Avec son gilet blanc et sa ceinture tricolore. Allez, c'est bien lui, le scélérat ! je l'aurais reconnu entre mille.

— Mon Dieu, Marthe, mais qui ? qui ? Expliquez-vous donc !

— Il n'y en a pas deux au monde qui portent un chapeau comme lui. Des plumes dessus ; et puis un air !

— Mais Marthe, Marthe, on vous demande qui ! Devenez-vous folle ?

— Folle, oh ! que non ! Je l'ai vu, monsieur, tout

aussi net que je vous vois. Une paire d'épaulettes comme les siennes ! on ne m'y trompe pas, allez !

— Décidément je n'en obtiendrai rien, s'écria le baron. Pour la dixième fois, Marthe, me direz-vous qui c'est ?

— Qui ? belle demande ! Et qui voulez-vous que ce soit ? Est-ce que ça en peut être un autre ?

— Mais encore !

— Rossignol, monsieur : il n'y en a pas deux.

— Rossignol ?

— Lui-même, oui, Rossignol. Il a passé dans la rue avec deux aides de camp. M'est avis qu'on vous aura dénoncé. Vous êtes Vendéen, monsieur, c'est son affaire. Il va monter ici, pour sûr.

Enfin le baron devina ; il s'agissait du général Rossignol, que la Convention envoya dans l'Ouest, lors des premières guerres de la Vendée. La Bretonne avait, sans doute, rencontré sur son chemin un de ces bateleurs qui ne voyaient dans la révolution qu'un sujet de parodie et de travestissement. Elle avait aperçu deux épaulettes et un plumet, et en fait de plumet et d'épaulettes, elle ne connaissait que le général Rossignol. Son maître eut beau faire, il ne put la dissuader. Jamais elle ne voulut croire que, dans le cours de soixante ans,

bien des généraux se succèdent sur cette terre, et que, proscrit par le consulat, son Rossignol était mort sous les bosquets de l'archipel indien. A ses yeux, ce n'était là qu'un conte, une défaite, et elle ne s'en crut que plus astreinte à défendre le baron contre les entreprises du Tamerlan de la Vendée.

Comme on le pense, le vieux gentilhomme se raillait des hallucinations de sa servante, et quand elle s'y livrait devant moi, il me demandait, par un geste suppliant, d'avoir pitié d'un cerveau affaibli. Cependant, à un moindre degré, la manie de Marthe était la sienne. Dans la révolution nouvelle, il ne voulait voir qu'un décalque de la première révolution ; rien de plus, et, surtout, rien de moins. Il traçait aux événements un cercle fatal, hors duquel ils ne devaient plus se mouvoir. C'était l'idée fixe de la Bretonne, avec d'autres personnages et d'autres noms. Il prévoyait les mêmes folies, les mêmes excès, et se piquait d'en assigner le retour avec la précision du joueur qui lit dans son échiquier. J'ignore jusqu'où le conduisait ce travail de prévision, et s'il ne s'y mêlait pas une espérance mystérieuse, un vœu favori. De tels secrets appartiennent aux derniers replis de la conscience ; je n'y pénétrai pas. Mais, intéressée ou non, sa perspective me parais-

sait fausse, et je la combattais de mon mieux. Il s'en suivit maints débats entre nous, qui tous aboutirent à des résultats négatifs : il ne parvint pas à me ramener, et je ne pus le convaincre.

Ce qui affermissait le gentilhomme dans ses convictions, c'était de voir que, jusque-là, les choses marchaient comme il l'avait prévu, point par point, détail par détail, dans leur succession historique. Au sein des clubs, il retrouvait le langage et les souvenirs des Jacobins ; dans les rues et les carrefours, les émotions populaires d'autrefois. Des journaux reprenaient les titres et les couleurs de feuilles jadis célèbres. Évidemment, le passé revivait; il revivait jusque dans ces fêtes, mêlées d'allégories, que se donnait le gouvernement au préjudice du trésor, et en vue d'une satisfaction puérile. Ces analogies si réelles, si frappantes, étaient pour le baron un sujet de triomphe, et lui fournissaient des armes contre moi :

— Mais vous n'apercevez donc rien de ce qui se passe, monsieur Paturot? me disait-il avec vivacité. Ce n'est qu'une seconde édition, peu revue et point corrigée. Je ne m'y trompais pas.

— Attendez, baron, lui répondais-je.

— A quoi bon? N'est-ce pas assez clair? A part

l'échafaud, tout y est déjà, et vous l'aurez aussi.

— J'ignore ce qu'il nous est donné de voir, baron; je ne suis pas prophète. Les hasards de ce monde trompent les plus prévoyants. Mais, ce que je sais fort bien, c'est qu'au fond des choses dont nous sommes témoins, il y a beaucoup de factice et peu de sérieux. Ce que vous prenez pour des symptômes profonds, ne sont que des accidents sans gravité. Nos ancêtres ont figuré dans un drame terrible où les acteurs s'inspiraient des événements; nos contemporains s'efforcent de jouer une méchante comédie avec des livres. Ils copient leurs pères et n'en copient que les travers. C'est comme l'ancienne révolution, dites-vous; le même aspect, la même perspective? oui, mais en retournant la lunette, baron!

— Qu'importe, si les résultats sont les mêmes!

— Non, ils ne le seront pas. Les grandes choses sont spontanées; on ne les fait pas par imitation. Puis, où voyez-vous dans tout cela des passions élevées, des passions généreuses? Quelques vanités, de petites ambitions, des cupidités de bas étage. Par-dessus tout l'impuissance et à sa suite le plagiat. On copie faute de pouvoir créer. C'est là votre argument, baron; eh bien! je le retourne contre vous.

— Peste! je serais curieux de voir cela, dit le gentilhomme piqué au vif.

—Où trouvez-vous, dans les annales des peuples, une période historique se calquant sur une autre? En aucun temps les plagiaires n'ont manqué; mais la Providence a dû tromper leurs desseins. Elle se plaît dans la variété; elle n'aime pas les redites. Puis, que d'éléments absents, impossibles, évanouis! Où est la Bastille et son pont-levis? Où est Versailles et son roi? Et près des choses que le temps a emportées, combien d'autres sont survenues! Cette immense population en armes, pourquoi n'en tenez-vous pas compte, baron? Cette sagesse du peuple qui résiste à tout, aux flatteries, aux conseils, même aux mauvais exemples, pourquoi n'en faites-vous pas plus de cas? N'y a-t-il pas à en tirer des pronostics plus vrais et plus sûrs que de toutes ces parodies révolutionnaires, de la coupe d'un habit, d'une motion de club et d'un titre de journal?

— Vous me malmenez, monsieur Paturot, vrai, vous me malmenez. Pour un rien je demanderais grâce.

— Baron, soyez-en convaincu, le danger n'est pas là. L'histoire ne se répète jamais. Plût au ciel que nous n'eussions pas à vider d'autres problèmes!

— D'autres problèmes? et lesquels?

— Ceux là sont nouveaux, du moins ; ils rappellent la fable d'Atlas : un monde à porter sur les épaules, rien que cela. Avant peu, j'espère en venir à bout !

— Vous, monsieur Paturot !

— Moi, baron ; mais n'insistez pas ; je ne pourrais vous livrer qu'une ébauche. Il me manque encore sept à huit combinaisons.

— Vraiment !

— Ce que je veux bien établir, c'est que le pays n'a rien à craindre de ces parades et de ces violences renouvelées du passé. Ce n'est qu'un jeu d'enfants terribles.

— Pourquoi le souffrir alors, monsieur Paturot? Pourquoi laisser le désordre s'installer dans les rues et l'effroi pénétrer dans les maisons à la suite de ces imitations si inoffensives et si puériles ? Elles sont sans danger réel, dites-vous ; mais le danger imaginaire qu'elles créent, le comptez-vous pour rien ?

Le baron prenait sa revanche ; à son tour il se plaçait sur le bon terrain, et je ne savais comment me défendre dans la discussion où il m'enfermait. Je gardais le silence ; il continua.

— Comptez-vous pour rien les souffrances de

l'industrie qui a tant besoin de sécurité? Comptez-vous pour rien cette émigration constante que la peur autorise, et qui prive le commerce de ses débouchés les plus fructueux? Comptez-vous pour rien les angoisses du pays, qui demande à se rasseoir le plus promptement possible sur ses bases ébranlées?

— Qui vous dit cela, baron?

— Et s'il est vrai qu'il n'y ait rien de profond dans ce désordre extérieur, s'il est vrai que le gouvernement n'a devant lui, comme obstacle réel, que quelques cerveaux malades, d'où vient qu'il n'a pas agi plus vivement, avec plus d'ensemble et d'à-propos? Se plairait-il, par hasard, à voir cette agitation jeter le trouble dans les esprits, frapper le crédit de mort et anéantir la richesse?

— Vous êtes sévère, baron; le gouvernement n'a pu avoir que de bons desseins; il se fiait aux bénéfices du temps.

— Et tout empirait, monsieur Paturot, et les ruines s'ajoutaient aux ruines. Voilà ce dont je l'accuse. A faire une République qui ne fût pas l'ancienne, il fallait s'y prendre dès le début; dire ce qu'on voulait et ce qu'on ne voulait pas, puis réprimer hardiment le reste. En France on ne reconnaît le pouvoir qu'à l'action. Il doit disposer du pavé, et

ne pas souffrir qu'il devienne, au gré de quelques factieux, le siége de violences ou de jongleries. Au premier empiétement le rôle était tracé, il fallait agir; pourquoi le gouvernement ne l'a-t-il pas fait?

— Il a défendu notre drapeau, du moins ?

—Je l'en honore, il fut grand ce jour-là ; c'était un beau début, que n'y restait-il fidèle ? Mais à la même heure il donnait un gage au désordre, il se laissait appeler citoyen.

—Voyez donc quel crime ! m'écriai-je en riant.

—Je ne plaisante pas, monsieur Paturot, reprit gravement le baron; il y a eu plus de calamités dans ce mot que vous ne pouvez le croire. C'était l'enseigne du nouveau régime; et en l'acceptant, il donnait l'exemple de toutes les parodies dont nous avons été témoins. Il y a tant de moutons ici-bas! Du citoyen on est allé au club, du club aux arbres de la liberté, des arbres de la liberté aux panaches révolutionnaires, et pour peu que cela dure, vous verrez, en l'an 56 de la République, revenir les sans-culottides et les fêtes de la Raison.

— Tout cela dans le mot de citoyen?

— Oui, monsieur, oui, dit le gentilhomme en s'animant; il a blessé bien des âmes, croyez-le. Il a enhardi les uns, effrayé les autres. Il a dû arracher

des larmes secrètes à ceux qui les premiers eurent la triste tâche de le prononcer en public. Je n'en démords pas ; ç'a été un fâcheux début et le germe de bien des folies.

— Comme vous y tenez !

— C'est que je n'aime pas qu'on blesse la conscience publique. Violenter la langue, monsieur ! Oh ! de plus forts qu'eux l'ont essayé, et ils n'y ont pas réussi. Avec quelle majesté cette noble langue se révolte contre ce qui lui déplaît ! comme elle se refuse à l'arbitraire ! C'est ce qui l'a sauvée en tout temps ; elle n'a jamais admis d'autre joug que le sien. Aussi n'est-ce pas pour elle que je crains, mais pour nous. C'est ainsi qu'on corrompt les mœurs et qu'on abaisse les caractères.

— Vraiment ! et en quoi ?

— En quoi, monsieur Paturot ! Qu'ils se confessent ceux qui en public se traitent avec affectation de citoyens, et sur vingt il s'en trouvera quinze qui ne le font que par lâcheté ou par calcul.

Décidément le gentilhomme prenait la chose au vif ; rien n'eût servi d'insister. J'avais affaire à un Breton. Marthe d'ailleurs venait d'entrer dans la chambre, et allant droit au baron, elle essayait de

l'entraîner d'autorité. On entendait un tambour résonner dans la rue.

— Vite, monsieur, disait la servante, vite dans votre cache ! Rossignol est là ; il vous cherche, c'est certain.

Curieux de savoir qui pouvait porter un tel trouble dans l'esprit de la pauvre femme, je m'approchai de la croisée.

— Où est votre Rossignol ? lui dis-je.

— Vous ne le voyez pas avec sa canne et ses plumes ; il frappe assez l'œil pourtant.

C'était un tambour-major de la garde nationale. Voilà l'homme que Marthe transformait en général et qu'elle traitait de sans-culotte et de dévastateur.

CHAPITRE VII.

Le Malade et les Médecins.

Je n'habitais Paris que depuis quelques jours, et j'avais pu déjà me faire une idée des souffrances qu'il endurait. Sa vie essentielle, celle qui fait son profit et son orgueil, était supprimée. Le luxe avait abdiqué, et avec lui les industries qu'il alimente. L'essaim des oisifs et des opulents s'enfuyait à tire d'aile pour aller chercher au loin un ciel moins sombre et des pavés plus réguliers. La grande ville perdait ses bons clients et voyait s'accroître le nombre des mauvais. Ce qui se perdait du côté de la fortune se retrouvait du côté de la turbulence, et cette loi d'équilibre n'était pas de

nature à remettre dans leur assiette le travail et le crédit effarouchés.

Paris ne souffrait pas seul ; la richesse du pays était profondément atteinte. Sur presque tous les points, l'activité manufacturière s'arrêtait, comme si un souffle mortel eût passé sur elle. Les seules industries à l'abri du fléau étaient celles qui défrayent les besoins les plus stricts ; encore y avait-il là ralentissement et décadence. Mais les industries de luxe, et celles, surtout, qui portent au loin la réputation de nos arts, semblaient avoir disparu de la surface du sol. Cela s'explique. Les raffinements de l'existence ne s'allient guère qu'avec la vie oisive et la tranquillité d'esprit. Les heureux trompent ainsi leurs ennuis, et jettent leur or sans y regarder, jusqu'à l'imprévoyance. Plusieurs s'y ruinent, tous y cèdent à l'envi. En des temps orageux, ces coutumes et ces devoirs du monde se modifient à l'instant même. Au lieu de paraître, on cherche à s'effacer. Hier, c'était à qui ferait le plus ; aujourd'hui, c'est à qui fera le moins. Ceux-ci boudent; ceux-là thésaurisent; tous s'abstiennent. La manie s'en mêle; il est de bon goût d'être ruiné.

Cette fois, la ruine n'était pas une fiction ; elle atteignait tout le monde. Depuis le millionnaire

jusqu'au simple ouvrier, il n'était pas un homme en France qui n'eût à essuyer quelque perte, à supporter quelque charge. C'était un bilan terrible, devant lequel l'âme la plus ferme se sentait prise d'effroi. Une longue paix, l'aisance des classes moyennes, l'abus du crédit, le règne des gens d'affaires, avaient inondé le pays d'une masse de valeurs de convention, qui ne pouvaient se liquider sans dommage, qu'à l'aide du calme général des esprits et d'une paix perpétuelle. Or, cette liquidation allait se faire au milieu d'un ouragan; on devine ce qu'elle dut être. Les titres de la rente, les actions des chemins de fer, les bons du trésor, les coupons de caisses d'épargne, toutes les émissions des entreprises publiques ou privées, les banques, les canaux, les commandites de l'industrie, les obligations des compagnies et des villes, tout cela était du même coup frappé, meurtri, presque terrassé. La proportion du dommage variait; elle allait, parfois, jusqu'à la valeur intégrale; en aucun cas, elle n'était moindre de la moitié. Pour en obtenir la somme entière, il eût fallu se livrer à de minutieux calculs; mais, en la portant à six ou sept milliards, on se maintient dans les termes d'une évaluation discrète. En un mois, sept milliards

d'anéantis ! sept milliards de moins dans la circulation ! sept milliards de retranchés de la fortune de la France !

Quel vide, juste ciel ! et qu'il fallait avoir, pour l'envisager sans faiblir, une vive et profonde confiance dans les institutions nouvelles ! Ce n'est pas que je me payasse, comme le gouvernement, de stratagèmes et d'illusions. Non, j'étais équitable pour tout le monde et de bonne foi. Je ne faisais pas peser en entier sur le régime déchu la responsabilité de cette débâcle financière. J'en restituais une part et la plus forte aux événements, à l'état des esprits, au désordre des rues, même à quelques décrets récents, d'une opportunité douteuse. Mais, cette justice faite, je prenais la chose de plus haut et comme il convient à un penseur. Au delà de cette catastrophe, je voyais une leçon. L'Europe avait abusé du crédit; elle expiait ce tort. Le crédit, en tant qu'il s'appuie sur des travaux sérieux, sur des gages réels, peut prendre impunément un essor sans limites. Il acquiert des forces en marchant et défie l'œil le plus prévenu. Les revers l'éprouvent sans l'ébranler, et en y résistant il constate mieux sa puissance. Appliqué à des gages suspects ou à des travaux imaginaires, le crédit change, pour ainsi dire, de caractère

et d'effet. Au degré le plus abject, il n'est guère qu'une arme entre les mains des fripons. Sur une échelle moins équivoque, il signifie une confiance de passage que personne ne songe à vérifier. On accepte d'une main ce qu'on rendra presqu'à l'instant de l'autre. Ce jeu se prolonge sans trop de périls jusqu'à l'heure où le monde s'ébranle sous la main de Dieu. Alors disparaissent ces gages fictifs comme une vision s'évanouit au réveil. On croyait tenir un objet réel ; ce n'est qu'une ombre.

Tel est le crédit suspect, dangereux, sujet aux abus; et, dans cette catégorie, je range le crédit que l'on accorde aux États. Nul argent n'est mieux placé, assure-t-on, que celui dont ils sont dépositaires. Sur quoi s'appuie ce sentiment? Est-ce sur l'emploi des fonds qui leur sont confiés? Non. Est-ce sur une grande habileté financière? Pas davantage. Il y a gaspillage, on le dit; il y a dilapidation, on le sait, et pourtant, au premier appel, toutes les bourses s'ouvrent. Peut-être a-t-on une foi entière et légitime dans la fidélité aux engagements? Vingt fois ces engagements ont été violés; l'histoire est pleine de ces sinistres. Alors d'où vient cette confiance souvent trompée et toujours prête? De mauvaises habitudes, rien de plus. On ne discute pas le crédit, on le subit.

On le traverse plus qu'on ne le suit ; on s'en sert plus qu'on ne s'y intéresse. C'est un titre dont on se défera le mieux et le plus tôt possible. Rien au delà. Les fous se jettent en avant et les plus sages suivent. On fait ce que l'on voit faire, sans s'arrêter à d'autres pensées, à d'autres motifs.

Il était temps qu'un exemple se fît, et il venait de se faire. L'instrument dont l'Europe avait abusé se brisait entre ses mains. Voilà l'expiation ; et si elle était rude, j'en envisageais d'avance les bons effets. Plus de valeurs véreuses, on savait à quel point elles brûlent les doigts. Quant à l'État, le châtiment était sévère; la faculté de l'emprunt se desséchait entre ses mains. N'importe, c'était une autre ère qui s'ouvrait au crédit. Moins facile à contracter, la dette publique deviendrait plus sérieuse et aboutirait à un remboursement réel et non à des fictions de remboursement. L'emprunt serait un acte réfléchi et non une aventure. On y traiterait l'État comme un débiteur ordinaire, et il relèverait du contrôle public. Il exposerait ses besoins et ses ressources, déroulerait ses plans et donnerait des gages de sa gestion. C'est la marche simple, et, comme telle, la meilleure. Il n'y a pas ici-bas deux conduites, l'une pour les particuliers, et l'autre

pour les gouvernements. C'est pour tous la même règle et le même devoir , de n'engager l'avenir qu'avec prudence et de régler les dépenses sur les revenus. Système de bonnetier, dira-t-on; soit, mais il a cet avantage, au moins, de ne pas conduire à la banqueroute.

Qu'on me pardonne cette excursion dans un domaine qui n'est pas le mien : c'est un tribut payé aux faiblesses du temps. Le vent y pousse; la circonstance aussi. Qui n'est un peu financier aujourd'hui? Qui ne sauve le trésor à ses heures perdues, et n'a pas, dans ses poches, une vingtaine de recettes à l'usage des gouvernements obérés?

Toujours est-il que le mal était grand si les docteurs ne manquaient pas. Les gardiens des coffres publics poussaient eux-mêmes des cris d'alarme. Ils ne quittaient pas le chevet du patient, et imploraient sur tous les tons , dans tous les modes , le concours des praticiens. Que de grands moyens! Quelle médication héroïque! Rien ne fut épargné, ni les moxas, ni les synapismes, ni aucun des révulsifs connus. Le malade n'en allait pas mieux. Le pouls baissait, les extrémités se refroidissaient; c'était le commencement de l'agonie.

— Si je lui administrais un décret? se dit alors

le docteur, plus particulièrement responsable de l'événement.

Et sur-le-champ on imagina en conseil un électuaire, qui devait ramener le Trésor des portes du tombeau. Rien de mieux imaginé. Les éléments en étaient tous spécifiques et d'une vertu certaine. Un seul détail faisait ombre, c'est que le public devait les fournir. En effet, il s'agissait d'un emprunt national à souscrire au pair. On trouva la cure trop chère à ce prix, et, faute de fonds, l'électuaire resta à l'état de projet. Comme on pense, le malade ne s'en porta pas mieux, et la crise devenait plus intense.

— Je ne le tirerai pas de là sans un second décret, se dit à nouveau le docteur responsable ; il faut que je le lui administre sans retard et vigoureusement.

Sur ces mots, le conseil se réunit, et cette fois il composa une formule avec des éléments qu'il avait sous la main, et dont l'efficacité était notoire. Le patient devait s'y retremper et renaître à la vie. Il n'y avait plus qu'une chose à craindre, c'est qu'il ne souffrît de trop d'embonpoint. Comment n'eût-il pas repris à vue d'œil ? on allait appliquer sur ses organes malades une portion des forêts de la couronne, des milliards de frênes et de bouleaux, des

ormes séculaires et des tilleuls historiques, toutes les richesses végétales du pays. Quel trésor n'eût été sauvé à ce prix? Le docteur responsable n'en doutait pas; il se félicitait d'avoir songé à un moyen pareil. Eh bien! le ciel jaloux trahit sa combinaison. Le malheur voulut que les forêts ne pussent être employées en nature au soulagement du patient. Les frênes se refusaient à entrer dans les coffres à l'état d'essence; les bouleaux aussi, les tilleuls également. Il fallait les convertir en métal, et c'était la difficulté. Avec le temps peut-être, cette transmutation eût été possible; mais qu'importe à un agonisant un secours lointain? C'était sur l'heure qu'il fallait agir, car de fâcheux accidents se déclaraient. Il y avait épuisement de forces et syncopes continuelles.

— Décidément, se dit le docteur responsable, je suis trop avare de décrets. C'est le seul moyen de dompter le mal. Il faut que j'en administre un encore. Quelque chose de léger, mais de décisif.

Pour la troisième fois le conseil se rassembla et rendit une ordonnance. Rien de compliqué, rien d'héroïque; un moyen bien simple, bien innocent. Il s'agissait d'appliquer au patient le produit des diamants de la couronne, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus portatif en fait de remède. Impossible

de réunir plus d'énergie en moins de volume et d'imaginer une substance qui concentrât plus de vertu. Ce n'était qu'un palliatif; mais il devait relever les forces du malade et le mettre en état d'attendre les bénéfices naturels de l'organisation. Hélas! comme tout trompe ici-bas ! Ce moyen si simple échoua comme les autres. Les diamants ne furent pas plus heureux que les chênes ; le traitement minéral trahit l'espoir de la science comme l'avait fait le traitement végétal. L'état du Trésor ne s'amendait pas :

— Voilà un grave malade, se dit le docteur ordinaire. Trois décrets, administrés coup sur coup, n'ont pu le sauver. Passons à un quatrième, puis à un cinquième, et ainsi de suite indéfiniment. S'il périt, ce ne sera pas faute de décrets.

Ce régime devint l'état normal du Trésor. Un décret le matin, un décret le soir; des décrets sur tous les horizons de la finance. Beaucoup s'égarèrent comme des foudres impuissants; quelques-uns atteignirent leur but aux dépens des capitalistes et des contribuables. Le Trésor en tira des ressources précaires, mais la fortune du pays s'y épuisait. L'argent semblait fuir devant ces décrets destinés à l'atteindre; il y eut un moment où il ne figura plus qu'à l'état de souvenir ou d'échantillon d'une race

perdue. On le cachait, on l'enfouissait; encore quelques semaines de panique, et il fallait en revenir à la planche des assignats. Mon ami le baron s'y attendait; il avait pris ses dispositions. De son côté, Marthe ne demeurait pas inactive; elle se trouvait à la tête de huit jours de vivres, et gardait trois sacs de pommes de terre cachés dans son grenier.

C'était au plus fort de la crise. Les maisons de banque s'écroulaient avec des portefeuilles chargés de valeurs; des rues entières fermaient leurs magasins et leurs caisses. On citait des industries qui déclinaient en masse leurs engagements, d'autres qui expiraient en détail, faute de pouvoir réaliser leurs ressources. Des noms qui s'étaient transmis de génération en génération intacts et honorés furent obligés d'avouer leur défaite dans cette lutte contre les événements. Il en est qui soutinrent noblement le choc, d'autres qui poussèrent la douleur jusqu'au suicide. Jamais on n'avait vu tant de ruines s'amasser en si peu de temps; et si l'ange du mal y eût présidé en personne, il n'aurait pu niveler les fortunes ni si vite ni si complètement. C'était une débâcle générale, une mêlée affreuse, à laquelle rien ne préparait, et qui surprenait le

monde financier au milieu des abus du crédit et de la fièvre des entreprises.

Comment conjurer le fléau ? Quelle digue opposer à cette dévastation toujours croissante ? Fallait-il attendre que les fortunes vinssent toutes s'abîmer dans ce gouffre, ou fallait-il essayer de sauver quelques épaves de ce naufrage universel ? Les hommes importaient peu ; comptent-ils en temps de révolution ? Mais c'était l'activité même du pays qui se trouvait en péril, sa richesse, ses ressources, les biens présents et les biens à venir. Préserver tout cela était un devoir, un devoir étroit, impérieux. Or par quels moyens ? par quelles voies ? A qui s'adresser ? Au gouvernement ? il suffisait à peine à sa propre tâche et à sa propre responsabilité. A l'esprit public ? il semblait éteint sous le poids de tant de troubles et de tant de misères.

Ce n'est pas qu'on manquât de sauveurs ; ils pullulaient ; de plans miraculeux, les murs de la ville en étaient couverts. Chaque jour cent individus se portaient forts pour le salut public, et offraient de prendre le bonheur de la société à l'entreprise. A leurs yeux tant de souffrances n'étaient qu'un malentendu ; ils avaient, pour les guérir, un baume sûr et des mots magiques. C'était une nou-

velle profession qui se créait, celle de sauveur de la patrie, avec ou sans garantie du gouvernement.

La révolution accomplissait toutes ses phases : l'émeute des rues gagnait les cerveaux ; nous en étions à l'empirisme.





CHAPITRE VIII.

Les Empiriques.

Il est des gens prédestinés; la nature en les créant les voua à l'invention, et vainement essayeraient-ils de se dérober aux lois de leur origine. Si c'est vers les objets matériels que se porte cette faculté, vous les verrez employer leur vie entière à la recherche d'une machine impossible, d'une combinaison de corps réfractaires, d'un appareil de navigation aérienne ou d'une analyse de gaz qui n'existent pas. Ce sont les hommes de cette trempe qui, au moyen âge, poursuivirent dans le mystère de leurs alambics des procédés infaillibles pour changer le plomb en or, et qui de nos jours soumettent le

charbon à des traitements ingénieux pour en faire sortir des pierreries. Natures tout d'une pièce, inflexibles, indomptables, que n'arrête aucun obstacle, que ne décourage aucun échec, et qui savent faire à leur vocation le sacrifice de leur bien-être et de leur fortune. Ils vivent avec leur chimère; elle leur suffit; ils ne voient rien en dehors ni au delà.

L'esprit et l'intelligence ont aussi de ces martyrs qui ne montrent ni un moindre dévouement à une idée, ni un moindre dédain pour tout ce qui ne s'y rattache pas. Ces poursuivants de l'impossible et de l'inconnu ne se ressemblent pas tous; on en compte plusieurs variétés. Il en est dont le cerveau est toujours en ébullition; les idées s'en échappent comme les laves sortent du cratère. Point de trêve, point de repos; le travail souterrain ne s'interrompt pas. A peine les premières couches sont-elles refroidies qu'une autre éruption commence, ardente, impétueuse, dans tout l'éclat de la fusion et du mouvement. Des idées, encore des idées! Il en coule à flots au milieu de la fumée et du bruit. En vain voudrait-on s'y soustraire; c'est un spectacle plein d'éblouissement; il lasse, mais il attire. Tel est le rôle des inventeurs à jet continu; ils se plaisent aux exercices fatigants; la pierre et le tonneau de la

fable semblent imaginés pour eux. Créer est leur joie, leur orgueil ; il créent pour créer; ils se détruiraient volontiers eux-mêmes pour avoir l'agrément de se reconstruire. C'est une fécondité qui s'élève aux proportions du génie et une faculté de pullulation bien propre à confondre et à humilier notre impuissance générale.

A côté de ces protées et sur un piédestal plus ambitieux, se rangent d'autres inventeurs qui n'ont qu'une idée, mais une idée immense, universelle, à les embrasser toutes. Il ne s'agit de rien moins que d'une révélation. Le monde est à reconstruire; ils en ont un tout confectionné, et ils ne cessent de proposer aux humains de profiter de l'occasion et d'en faire l'emplette. C'est d'ailleurs, en tout désintéressement; ils ne vendent pas le procédé, ils le donnent. Plus tard, si l'on est satisfait, on les payera en gloire, en réputation, même en statues. Ils n'imposent point de limites à la reconnaissance des générations. Ce sera de leur vivant ou après leur mort, au choix. On les soldera en argent ou en nature, n'importe. Ce qu'ils en font, c'est pour l'honneur de l'espèce et pour leur satisfaction d'artistes. Ils ont vu, par exemple, que l'axe du globe n'avait pas toute la régularité désirable, et que Dieu, en négligeant

ce détail, avait manqué à tous ses devoirs. Comment auraient-ils pu se taire en présence d'une combinaison si défectueuse, et de cette atteinte aux loix du mouvement? De là une mission et un apostolat auxquels ils sont fidèles jusqu'au tombeau. C'est ce qui constitue les inventeurs à idée fixe, ceux qui reproduisent le plus fidèlement l'obstination et la patience des alchimistes des âges écoulés. La croyance, chez eux, est entière, profonde; elle ne transige pas avec le succès, elle ne recule pas devant la persécution. Au besoin, ils seraient les martyrs de leur idée; nos mœurs leur refusent seules cet honneur. Et non-seulement ils résistent, mais ils attaquent. Ils ont l'esprit exclusif, intolérant. En dehors de leur conception, ils n'admettent, ne reconnaissent rien : tout ce qui y déroge est condamné sans retour. Même entre eux ils se traitent sans pitié, ils ne se font aucune grâce. Il faut voir comment ils jugent l'idée fixe du voisin, et avec quel souverain mépris ils en parlent. On dirait ces pensionnaires des hospices publics qui traitent volontiers de fous les hôtes de la loge voisine.

En des temps réguliers, ces existences singulières s'écoulent loin de la notoriété et du bruit. A peine, autour des inventeurs, se groupe-t-il quelques

adeptes, quelques enthousiastes, qui aspirent à une importance de reflet, et se chargent de leur créer une gloire mystérieuse. On s'admire en famille, et les choses en restent là. S'il en transpire quelque aperçu dans le public, ce n'est guère pris autrement qu'en mauvaise part. Une société tranquille se prête mal à ces écarts de l'orgueil; elle dédaigne ces prétentions solitaires. Il règne alors, sur les points essentiels, des opinions faites et des sentiments arrêtés. Le courant est établi, on y cède. Si la controverse s'exerce, c'est sur des sujets limités, définis. On conteste quelques détails, et non l'ensemble. Dès lors aucune place n'est laissée aux coureurs d'aventures, si ce n'est celle que s'attribue leur imagination. Les uns restent seuls à s'admirer; les autres ont une petite église et s'y enivrent de l'encens que brûlent en leur honneur des lévites choisis. Tous demeurent étrangers au gros du public qui résiste aux expériences téméraires, et ne s'engage pas volontiers dans ces régions du vide et de l'inconnu.

Ainsi se passent les choses en des temps réguliers; il n'en est pas de même dans une période agitée. Les consciences s'y troublent, les intelligences y dévient. L'individu reçoit alors le même ébranlement que le corps social. Il cherche en vain

un point d'appui sur le sol qui vacille ; il se heurte à tout ce qu'il rencontre et se prend à tout ce qu'il voit. Le vide s'est fait dans son esprit ; il doute de tout le monde et de lui-même. Hier encore, il avait des dieux auxquels l'enchaînaient des habitudes de respect ; aujourd'hui ces dieux ont disparu, et il ne sait où rattacher ses croyances. Hier il existait un pacte qui assurait son repos ; ce pacte n'est plus, et il se demande où il trouvera des garanties nouvelles. Le voilà chargé d'un double souci : souci privé, souci public. Il faut qu'il songe à ses affaires et à celles de tout le monde. C'est pour lui un état d'exception où plus d'une embûche l'attend. L'un exploitera ses terreurs, l'autre ses colères : il sera à la merci du moindre aventurier. Pour peu que la crise dure, elle aura pour accompagnement l'oisiveté et la misère, deux conseillers dangereux. Comment s'en préserverait-il ? La souffrance est crédule et défend mal l'oreille contre les surprises de l'erreur.

Ébranlée à ce point, une société est ouverte à l'empirisme ; c'est son heure, son moment. Le règne sera court, mais absolu. Ceux qui s'en défendent le mieux lui abandonnent encore quelque chose. Toutes les idées monstrueuses ou folles qui s'agitaient

dans les catacombes du dédain et de l'oubli se produisent à la fois sur la place publique. Le pavé leur appartient; elles en disposent. Quoi de plus naturel? Ne s'agit-il pas de théories propres à guérir toutes les infirmités? Il y a donc foule: peu de clients, beaucoup de curieux ; si on ne se livre pas , on écoute. C'est un pas de fait. Ce succès serait plus grand encore sans la lutte qui s'établit d'orchestre à orchestre, de tréteau à tréteau. Le bruit de l'un couvre la voix de l'autre : il y a conflit d'élixirs, c'est-à-dire de systèmes. Le public n'échappe au tribut qu'à la faveur de cette rivalité.

Je connaissais tous ces masques, et aucun d'eux ne m'en imposait. Dans l'âge des illusions, je m'étais mêlé à leurs exercices. Je savais à quoi m'en tenir sur l'efficacité de leurs recettes et la vertu de leurs onguents. On ne tombe pas deux fois dans un piége pareil. J'avais, d'ailleurs, un préservatif. Des profondeurs de ma pensée, je m'étais élevé, par des degrés lents et sûrs, vers une conception qui, pour être incomplète, n'en renfermait pas moins un idéal très-satisfaisant. J'avais pu y résumer, en des formules simples et courtes, la somme de bonheur et d'épanouissement que Dieu a réservée à la terre. Encore un effort, et j'arrivais à un

ensemble achevé. Quand l'esprit en est là, il offre peu de prise à l'invasion d'idées étrangères. Il ne s'inspire que de lui-même et se refuse à l'imitation. C'est un vase plein : la moindre goutte y serait de trop. Ainsi, nul danger sur ce point, nul entraînement à craindre ; je pouvais défier, en toute assurance, ces débits publics du vulnéraire social.

Cependant la curiosité me poussait vers eux ; tout Paris s'en occupait. Cinq ou six noms remplissaient les bouches. On en parlait dans les salons et les ateliers pour les maudire ou les exalter. Les uns en faisaient des anges, d'autres des suppôts de l'enfer. C'était trop d'honneur des deux parts. Bref, ils régnaient par le bruit et maîtrisaient l'attention. Berlin et Vienne en révolte, Venise libre, Milan affranchi, leur avaient à peine enlevé quelques heures de vogue. Chaque matin, les populations, en s'éveillant, se demandaient ce qu'ils allaient faire de la France et à quel régime ils la mettraient. Un détail préoccupait surtout, c'est de savoir s'ils videraient les poches des uns pour remplir celles des autres. L'instinct public va droit au dernier mot des systèmes.

Un tel éclat et une si grande notoriété agissaient donc comme un aiguillon; on suit volontiers la foule:

— Si nous allions voir ces gens-là ? dis-je à Oscar ; on assure que c'est un spectacle curieux.

— Et gratuit ! mais pas amusant tous les jours, mon cher.

— Au petit bonheur ! Que risquons-nous ?

— Une poussée ou deux ! On n'est pas tenu d'y porter des dentelles. D'ailleurs on peut choisir.

Le même soir, nous nous acheminions, le peintre et moi, vers l'un des clubs les plus accrédités de Paris, un club original, un club à caractère. Il n'y était question ni des formes de la constitution ni des erreurs du gouvernement. La politique n'y figurait que sur un plan fort accessoire. Rien de plus simple et de plus clair que le problème dont on s'y préoccupait. Il s'agissait de couper la société par tronçons et de la rajeunir dans une chaudière magique. Tête, bras, buste, pieds, tout y passait et fournissait des éléments à l'amalgame. Point de distinction entre les organes, point de variété dans les fonctions, mais l'égalité la plus absolue devant le feu civilisateur, et un monde à l'état de bouillie.

Cette aimable doctrine s'appelait la doctrine de la communauté, et si elle n'était pas neuve, elle était encore moins consolante. Le club où nous nous rendions avait pour but d'en démontrer les

bienfaits. Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que le débat y fût permis ; le club ne souffrait pas de tels écarts. Il avait un pontife et des fidèles; l'institution n'admettait rien de plus. Le pontife parlait ; les fidèles écoutaient ; tout se passait en famille. Autour de l'estrade d'où tombaient ces épanchements se groupaient des athlètes sourcilleux et immobiles comme des prétoriens. Le pontife avait le soin de les choisir parmi les hommes accoutumés à de rudes travaux et dont les muscles offraient quelques garanties. C'était un moyen sûr de commander le respect. A la vue de cette légion martiale, les curieux se sentaient contenus, et à peine laissaient-ils échapper à la dérobée quelques sourires railleurs.

Je viens de parler du pontife de la communauté : son nom a fait quelque bruit. Avant de le voir, je m'en formais une idée terrible; j'imaginais un héros sombre, un orateur véhément, l'œil farouche d'un Muncer, la pose emphatique d'un Babœuf. De mes lectures et de mes souvenirs je composais un personnage en harmonie avec le rôle, une figure vengeresse dans un principe violent. Le premier coup d'œil jeté dans la salle suffit pour me détromper. Le pontife était à la tribune, versant les flots de sa parole sur un auditoire ému et attentif. Je crus voir

un bénédictin et entendre une homélie. Rien de dur dans ses traits, rien d'acerbe dans son discours. Il en était à décrire son âge d'or. Plus de séparations factices, plus de distinctions arbitraires ; la fraternité gouverne le monde. On ne reconnaît plus qu'un titre, la vertu ; on n'a qu'un souci, le bonheur commun. C'est à qui s'oubliera pour mieux songer aux autres. On ne tue plus, on ne punit plus ; le crime ayant cessé, la loi n'a plus besoin de glaive. Les armées se dissolvent, faute d'emploi ; on ne lutte que contre la nature. La science la désarme et l'assujettit. Les poisons disparaissent, le bêtes malfaisantes sont retranchées de la création, les animaux les plus farouches réclament les honneurs de la domesticité. Les fils d'Adam jouissent enfin d'un héritage laborieusement conquis ; ils sont les souverains de la terre, et élèvent jusqu'à Dieu leur concert de victoire.

Cet hymne communiste dura assez longtemps pour troubler l'économie d'Oscar, et apporter dans ses nerfs une perturbation profonde. Nous étions debout et entourés de coudes qui nous labouraient les flancs. Aux élans de l'orateur s'associaient, du côté de la foule, des gestes d'adhésion qui compromettaient l'intégrité de nos personnes. Se plaindre

eût offert des dangers ; l'enthousiasme est peu endurant. D'ailleurs, les prétoriens étaient là, et à leur œil humide on pouvait reconnaître une émotion voisine de l'intolérance. Je le compris, et en vrai Spartiate je dévorai mes douleurs. Le peintre eut moins de résignation :

— C'est ennuyeux comme les mouches, me dit-il avec un bâillement accentué.

A l'instant une rumeur s'éleva, et un cercle d'yeux indignés nous étreignit de toutes parts.

— Silence ! s'écria un organe imposant situé près de l'estrade.

— Tais-toi, dis-je à Oscar de manière à n'être entendu que de lui ; ils vont nous faire un mauvais parti.

— Silence donc ! reprit l'organe.

— A la porte ? ajoutèrent d'autres voix.

Il fallait se taire ; mais ce ne fut pas sans une dernière protestation de la part de l'artiste :

— Des crampes dans les jambes ! dit-il ; une courbature dans les reins ! Des spasmes affreux ! Une migraine atroce ! Et ils appellent cela un régime favorable à l'humanité ! Si nous sortions, Jérôme ?

J'allais prendre ce parti quand la séance s'anima.

Le pontife suivait le fil de son sermon, et du dithyrambe il passait à la dialectique :

— Que voit-on ici-bas? dit-il. Des riches et des pauvres? Des hommes qui regorgent de tout, auprès d'hommes qui manquent du nécessaire? Moi qui n'ai qu'un estomac, que deux bras, qu'une tête, j'aurai de quoi en nourrir mille? Pourquoi plus de ressources qu'on n'a de besoins? Est-ce juste?

— Oui, dit une voix dans l'auditoire.

C'était décidément le jour des révoltes et des incidents. L'assemblée n'etait pas accoutumée à les souffrir; aussi fit-elle entendre un long murmure. Déjà la cohorte des prétoriens s'ébranlait, et manœuvrait de manière à supprimer du même coup l'interruption et l'interrupteur, lorsqu'un regard compatissant, descendu de l'estrade, s'arrêta sur lui:

— C'est un ouvrier, dit le pontife; qu'on me l'amène ; j'accepte le débat.

Sur ces mots, la foule s'écarta comme la mer Rouge devant les Hébreux, et le dissident put arriver devant le prétoire. Une garde de sûreté se forma près de lui, et sur ses épaules se posèrent deux mains, rouges et grosses comme des éclanches. L'honneur du principe devait rester sauf: peut-être y avait-il quelque sagesse à ne point négliger les

moyens d'influence. Cependant l'ouvrier ne paraissait pas intimidé; quoiqu'il fût d'une apparence grêle, on reconnaissait, à l'éclat du regard, qu'il y avait chez lui de l'énergie et du ressort. L'attention de l'assemblée était éveillée, la mienne aussi; Oscar consentait à oublier l'état de ses nerfs.

— C'est vous, frère, qui m'avez intêrrompu? dit le pontife avec les airs d'un supérieur qui s'admire dans sa propre générosité.

— Moi-même, citoyen, répliqua résolument l'ouvrier.

— Vous ne voulez donc pas de l'égalité?

— J'en veux partout où elle est possible.

— L'égalité dans les conditions, dans les fortunes, vous ne l'admettez pas?

— Pas plus que dans les tailles, citoyen! La nature est là pour l'indiquer; l'homme ne peut pas s'y prendre autrement qu'elle. Il y a des pauvres et des riches, comme il y a des grands et des petits.

Un langage si peu orthodoxe blessait les convictions et les habitudes de l'assemblée; il y souleva quelques murmures. Oscar seul osa exprimer un sentiment d'approbation :

—Voilà un gaillard qui a bec et ongles, me dit-il.

Le bonnet carré n'a qu'à bien se tenir. Nous allons rire.

En effet, l'assurance de l'ouvrier avait enlevé à son interlocuteur une partie de sa majesté et de son aplomb. Il ne posait plus aussi bien. Il avait peur que le schisme ne se glissât dans les rangs des fidèles : c'était un essai dangereux ; il se promit de l'abréger :

— Quoi, frère ! s'écria-t-il avec onction, vous vous refusez à comprendre tout le charme que renferme notre régime de la communauté? Un si beau, un si glorieux régime ! Un ordre plein d'harmonie, au lieu de cet ordre defectueux que l'intérêt et l'ambition vouent à des déchirements éternels. C'est pourtant un bien touchant spectacle ! Voyez-vous ce peuple de frères, revêtu de même, n'ayant qu'un cœur et qu'une table, buvant à la même coupe et puisant au même grenier ? Plus de haies, plus de murailles, signe de défiance. Les moutons se confondent dans les prairies, les gerbes dans les champs. L'égalité, l'égalité sainte, voilà le code de l'humanité et l'évangile nouveau promis à la terre.

Le pontife reprenait ses avantages ; les notes du sentiment étaient plus persuasives chez lui que celles de la discussion. Un électrique frisson parcourut l'assemblée ; les prétoriens se sentaient remués jus-

qu'aux larmes. Ils n'attendaient qu'un ordre pour dépecer le contradicteur. Celui-ci ne s'en émut pas, et insensible à la pression qui pesait sur ses épaules :

—C'est joli, citoyen, dit-il avec une ironie évidente ; c'est joli, mais voilà tout.

Les gardes firent un mouvement significatif ; le pontife les contint de l'œil :

— Expliquez-vous, frère, reprit-il avec une douceur où se mêlait un peu de calcul.

— M'expliquer, citoyen ? comment le pourrais-je ? Vous me faites un monde en l'air et vous voulez que je vous y suive. Je suis un ouvrier, rien de plus ; je vois les choses en ouvrier, et point en docteur. Avez-vous des ouvriers dans votre machine ?

— Si nous avons des ouvriers ! Oui, certes, nous en avons.

— Et du travail ?

— Belle demande !

— Et y a-t-il une paye, au moins ?

— Ah ! pour cet article-là, il est entièrement supprimé,

— Supprimé ! La paye supprimée ! Et vous voulez avoir des ouvriers ?

— Un instant, frère, un instant; vous touchez là au fond du système. Le travail est gratuit chez

nous; mais tout est gratuit. Vous donnez le vôtre, vos camarades donnent le leur; c'est un échange. Ne comprenez-vous pas que les biens de la terre sont désormais en commun ? qu'il n'y a plus ni de *tien* ni de *mien*, que tout est confondu mêlé ?.....

— La même gamelle, je le sais, répondit l'ouvrier. Ça n'est guère propre et encore moins rassurant. Aujourd'hui, quand je travaille, je sais ce que je fais. Si je gagne six francs, bon; c'est tant pour les vivres, tant pour le reste, je cherche à tomber juste. Si le travail donne, je me permets quelques douceurs; s'il se ralentit, je me prive un peu. J'arrive ainsi au bout de l'an, souvent sans épargnes, mais sans dettes. Supposez-moi fainéant comme je suis laborieux : il faut que je travaille pourtant, le besoin est là. Sans travail point de pain; c'est la loi qui mène le monde. Dès que vous aurez assuré le pain à l'ouvrier, adieu le travail. C'est un genre de succès que je vous garantis, l'ancien.

— Cependant, frère, le dévouement.....

— Bon pour les chaires et les livres, citoyen. Il faut voir le monde comme il est. Est-ce que vous pensez qu'il soit agréable de se rôtir le visage tout le long du jour devant un feu de forge, et de se déhancher en frappant sur une enclume ? Non, il n'y

a pas là d'agrément bien vif; on s'en priverait volontiers. Que la communauté pourvoie aux besoins des forgerons, et elle n'en aura plus. Elle n'aura plus de mineurs, elle n'aura plus de verriers, elle n'aura plus de couvreurs, elle n'aura plus de fabricants de céruse. Nous serons tous égaux, tous bourgeois, et nous nous promènerons en masse, la canne à la main. Voilà l'histoire de votre mécanique, citoyen.

— Comme vous le prenez, frère! dit le pontife, qui se sentait désarçonné.

— Ça me part, voyez-vous; excusez le babil. Vous voulez l'égalité? L'aurez-vous jamais? Le travail pourra-t-il être égal? l'intelligence égale? Celui-ci piochera, celui-là flânera, et ils seront traités sur le même pied! Ce serait à révolter un agneau. Il n'y aura d'égalité que dans la paresse, et tous s'y livreront à l'envi. Et l'égalité dans les conditions, comment l'établirez-vous?

— Par la liberté du choix.

— Merci! Tout le monde voudra être empereur alors! S'il n'y a plus d'empereur, on s'inscrira pour être roi, ou général, ou juge, ou représentant du peuple. Qui consentira à porter la hotte et à travailler pour M. Domange, dites?

— Détails, purs détails!

— Et dans les distributions où sera l'égalité ? La ration sera-t-elle la même pour tous les estomacs? Pour les uns ce serait l'inanition, et l'indigestion pour les autres. Celui-ci en aura de trop, celui-là pas assez. Pour les vêtements même embarras ; l'usure varie, la dimension aussi. Et les petites jouissances, comment les mettre de niveau ? La pipe, le café, le petit verre, le pot de bière le soir, les décréterez-vous pour tous ou pour quelques-uns? Quant aux logements, il est évident qu'il faut tout rebâtir. Si je monte cent marches pour gagner ma chambre, et que vous n'en montiez que douze, il n'y a pas d'égalité; si votre plafond a quinze pieds de hauteur et que le mien n'en ait que six, il n'y a pas d'égalité; si votre lit est en acajou et que le mien ne soit qu'en noyer, il n'y a pas d'égalité. Vous avez beau dire, l'ancien, ce n'est pas un écheveau facile à devider que le vôtre.

— La foi vous manque, frère, s'écria le pontife, cherchant à se rejeter de nouveau vers le sentiment. Avec la foi, tous ces obstacles disparaissent; la foi soulève des montagnes.

— Je le croirai quand je l'aurai vu, ajouta l'ouvrier. En attendant, parlons de votre cuisine. Comment l'établirez-vous? Cuirez-vous du bœuf pour

tout le monde le même jour? Et si je n'aime pas le bœuf? Les chefs de fourneaux seront les maîtres de la France? On fera des bassesses pour avoir leur protection; on intriguera pour la culotte, pour le filet, pour le gîte à la noix. M'est d'avis qu'il s'en suivra une fameuse ratatouille, citoyen. J'aime mieux y croire que d'y goûter.

— Décidément cet homme devient embarrassant, me dit Oscar.

Ce fut la pensée du pontife; il fit un signe à ses prétoriens. L'ouvrier raisonneur leur était abandonné; deux étaux de fer pesaient sur ses épaules. Cependant, sur un nouveau geste, on ajourna l'exécution : il fallait couvrir au moins la défaite :

— Croyez-vous en Jésus-Christ, frère? dit le maître de son ton le plus solennel.

— Certes, oui, et de longue date, citoyen.

— A la bonne heure, je n'attendais pas moins de vous. Maintenant estimez-vous qu'Agis et Cléomène aient été des hommes de quelque valeur?

— Je n'ai aucune raison pour en douter.

— Contestez-vous l'importance de Socrate, de Plutarque et de Pythagore?

— Non.

— Accordez-vous quelque autorité aux opinions

de Puffendorff, de Grotius, de Montesquieu, de Bossuet et de Napoléon ?

— La plus grande.

— Eh bien ! frère, vous nous appartenez, vous êtes des nôtres.

— Comment cela, citoyen ?

— Jésus-Christ était communiste, Agis et Cléomène étaient communistes, Socrate était communiste, Pythagore communiste, Montesquieu communiste, Bossuet communiste, tous communistes, jusqu'à Napoléon. Ce sont vos modèles, dites-vous? Eh bien, vous êtes communiste, je ne sors pas de là!

— Il est communiste, répéta l'assistance.

— Enlevé! ajoutèrent les prétoriens. Un de plus pour l'Icarie!

Et avant qu'il eût pu protester, le dissident sombrait au milieu de cette foule et y causait une sorte de remous. Qu'était-il devenu? On n'aurait pu le dire; seulement il avait disparu.

— Peste! comme ils expédient les gens ! s'écria Oscar ; c'est du travail proprement fait.

Il paraît que le pontife avait l'âme aguerrie à ces exécutions, car il n'y perdit rien de sa sérénité, et, plus libre désormais, il put donner carrière aux élans de son âme.

— L'Icarie, s'écria-t-il; on vient de parler de l'Icarie; c'est là, frères, notre Chanaan! O Icarie! ô terre promise, que de trésors tu réserves à tes fils! Bords fortunés du Taïr, que l'avenir vous garde de merveilles! Oui, frères, jurons d'y aller tous! la France est une ingrate, elle fait peu d'efforts pour nous retenir. Punissons-la par l'abandon. Notre avant-garde est là-bas; elle nous prépare des logements, et quels logements? Hier encore j'en ai reçu des nouvelles! C'est plein d'intérêt et de charme; vous allez voir.

Devant l'assemblée émue et attentive, le pontife tira de sa poche un paquet volumineux :

— Daté des bords du Taïr, dit-il en ajustant ses lunettes. Fleuve sacré! Que tes ondes soient bénies! Puis il lut, en entrecoupant le texte de réflexions :

« Père,

» Tout va bien; la fraternité nous enivre. On ne » peut dormir la nuit à cause des maringouins; » mais il en est de ces insectes comme de tout le » reste, ils sont en commun; cette pensée nous » soulage. »

— Pauvres chers enfants!

« De fortes sécheresses ont régné; elles nous

» étaient communes. L'herbe a manqué aux trou-
» peaux et le bétail aux hommes. Avec la fraternité
» tout est léger, même la nourriture. Hier matin
» nous sommes allés chercher de l'eau dans le
« Taïr. Il était à sec ; nous n'y avons puisé que
» des sauterelles. »

— Divin! pastoral! on dirait une page de la Bible.

« Aujourd'hui une tribu de Sioux est venue
» nous rendre une visite de voisins. Nous les avons
» invités à partager notre vie commune. Ils ont
» scalpé deux de nos frères. Père, c'est pour nous
» un souci. Deux de scalpés, et les autres ne le sont
» pas. Où est l'égalité? Ils auraient dû nous scalper
» tous. »

— Touchant scrupule!

« Vous êtes attendus ici avec une vive impatience,
» et vous y serez reçus les bras ouverts. Nous som-
» mes sur le point de manquer de chemises; hâtez-
» vous d'en envoyer ; autrement nous passerions à
» l'état de peuple primitif. Père, bénissez vos en-
» fants.

» La colonie du Taïr. »

—Mortels heureux! s'écria le pontife après cette

lecture. Oui, l'on songera à vous, qui êtes nos frères et nos pionniers. Mes amis, une quête ! vite, une quête pour les Icariens ! J'ai là, ajouta-t-il en compulsant son dossier, de nombreux témoignages de sympathie. Le riche porte ses trésors, le pauvre son obole. La communauté est fondée, mes frères ; elle vit, elle règne. Un effort encore, et l'univers la proclamera. Tenez, écoutez.

Il reprit sa lecture :

« La sœur Malachard fait don à la commu-
» nauté icarienne d'un sommier en paille ; elle dé-
» sire qu'il soit mis au service de ses frères sur le
» sol ingrat de l'étranger. »

— Noble femme ! oui, ton vœu sera entendu ; ton offrande recevra la destination demandée.

« Le frère Roubiot fait hommage d'un briquet
» phosphorique à la communauté icarienne. Il en-
» tend que l'instrument serve à faire jaillir la lu-
» mière qui doit éclairer l'humanité. »

— Souhait d'une belle âme ! On s'y conformera.

« La sœur Bentabole se dessaisit en faveur de la
» communauté icarienne de ses huit enfants, quatre
» filles et quatre garçons ; elle demande en revanche
» qu'on la débarrasse de son mari. »

— Voilà des trésors, j'espère ! Ne soyez pas en reste, mes amis; vite une souscription pour le Taïr! Et ne vous montrez pas regardants.

J'avais pu remarquer qu'au premier appel fait à la générosité du public, un vide considérable s'était opéré dans l'assemblée. Les rangs se dégarnissaient; les curieux s'en allaient d'abord, puis les fidèles ; les prétoriens eux-mêmes en étaient ébranlés, et il arriva un moment où le pontife se trouva presque seul en face d'un bassin vide. Que d'enthousiasmes meurent ainsi en chemin et ne vont pas jusqu'au gousset !

—Tout cela est bien mèdiocre, me dit Oscar en sortant. Nous n'avons pas fait nos frais, Jérôme.

— A qui le dis-tu ?

— Pas le moindre art ! Pas même le modèle vivant ! Un mannequin, voilà tout.

— Et quand on pense, Oscar, que ce pauvre peuple en est réduit à de tels pasteurs ! Décidément il est temps que je m'en mêle.

— Toi, Paturot?

— Moi, Oscar ; il me suffit d'un jour de veine. Tu sais bien qu'il ne me manque plus que sept ou huit petites combinaisons.



CHAPITRE IX.

Les queues promises à l'humanité.

Je venais de voir l'un des échantillons de la grande famille des empiriques ; il me restait à en connaître les autres variétés. Les étudier toutes eût été impossible; beaucoup se refusaient à l'examen; il fallait choisir celles qui avaient un peu de vogue et une certaine originalité.

Dans le nombre était la secte qui prétendait doter l'humanité d'une queue et d'un œil supplémentaires. Voici l'origine de cet événement. Vers la fin du siècle dernier, naquit à Lyon un de ses illustres prédestinés qui meurent de faim de leur vivant, et reçoivent après leur mort les honneurs de l'apo-

théose. On ne dit pas quels signes écrits dans les cieux précédèrent son apparition, ni quels miracles entourèrent son berceau. Tout ce que l'on a pu recueillir de ses débuts, c'est que, bien jeune encore, il put se faire une idée de la scélératesse des hommes. Des accapareurs de grains en jetèrent dans la mer un chargement entier, tandis qu'il avait le dos tourné. De là une révélation subite :

—Si j'avais eu une queue et un œil au bout, s'écria-t-il, j'aurais pu en cette occasion m'en servir avec avantage. C'est un sens qui manque à l'homme. L'homme est incomplet.

Ce n'était là qu'un éclair, une lueur ; mais une lueur et un éclair de génie. A travers l'homme incomplet, le grand Lyonnais découvrit une création à refaire. Il commença par un trait hardi. Les amants et les poëtes avaient su ménager à la lune une certaine réputation ; rien de plus délicat que d'y toucher. Il l'osa pourtant, dénonça cet astre comme plein d'imperfections, et en institua cinq autres qui lui sont infiniment supérieurs. Ce n'est pas tout : Saturne possède un anneau, et il était humiliant de penser que la terre ne présente rien de semblable. Notre cosmographe y pourvut ; il sut venger ce nouvel affront. Grâce à lui, notre globe a repris ses

droits et son rang dans la hiérarchie sphérique ; il aura son éclairage complet ; il aura ses lunes, il aura son anneau.

Ce service était rendu sans que l'auteur en fût plus illustre : le génie est si facilement dédaigné ! Il siégeait humblement dans un comptoir, lui qui eût mérité des couronnes. Ses doigts alignaient des chiffres pendant que son cerveau enfantait des mondes. Il se nommait Charles, nom modeste et naïf ; plus tard on le nomma Fourier, nom destiné au bruit. Entre une facture et un compte courant, il examinait l'état des pôles et en dégageait un acide qui changeait l'eau des mers en une boisson rafraîchissante. Chaque jour amenait un bienfait nouveau. Il organisait pour la remorque des bâtiments des légions de baleines, dressait des phoques à la pêche du poisson, et métamorphosait les léopards en estafettes. Aucun détail ne le prenait au dépourvu ; il ne souffrait pas d'oubli dans le matériel nouveau dont il décorait la planète. Il passait du grave au doux, du sévère au plaisant, et dans cet ensemble plein d'harmonie, étendait jusqu'aux moutons les bienfaits de l'éducation musicale.

Tout cela avait eu pour point de départ un œil et une queue. Les découvertes s'enchaînent. Le

globe était refait, restauré ; il fallait songer à l'homme. A quoi bon renouveler le logement si le locataire restait le même ? Ce fut une grave étude et un problème épineux. Le philosophe y employa bien des soins et des lettres moulées. Il envisagea l'homme dans ses divers états, dans ses fonctions multipliées ; il le suivit aux champs, dans son négoce, dans son atelier ; il interrogea la vie publique et s'assit au foyer de la famille. Sa conclusion fut qu'il était difficile d'imaginer un monstre plus achevé dans un cadre plus abominable. L'arrêt était sévère; il fallait le justifier. Notre illustre n'y manqua pas, et traita de haut une civilisation qui avait pu se contenter d'une lune. Il se railla de nos misères et de nos tribulations, flétrit notre hypocrisie et dénonça nos bassesses. Jusque-là c'était bien ; mais rien ne sert de détruire si l'on ne rebâtit pas. Il rebâtit, et au lieu d'un monde de proxénètes et de banqueroutiers, il composa un monde de gloutons et de prostituées. Où était le profit ?

La destinée de l'homme est impérieuse, disait-il, il ne peut s'y dérober. Il importe donc qu'il y prépare ses organes. Six repas par jour et vingt-cinq livres de nourriture, tel est le but évident du Créateur. Approprions à cet avenir les estomacs et les

cultures: Que les uns soient solides et les autres plantureuses ; consommons et récoltons ! Le pot-au-feu ne suffit plus ; une autre civilisation entraîne une autre batterie de cuisine. L'unité sociale est changée ; c'était l'alvéole autrefois, c'est la ruche aujourd'hui. La commune (1) a remplacé le ménage. Une commune à nourrir, c'est une œuvre d'artiste, une tâche aux grandes proportions, et dont on ne retrouve l'analogue que dans les âges antiques. Festins de héros ou de géants ! Homère est plein de tels récits. Des bœufs entiers suspendus aux broches fumantes ; des chapelets de volailles et de pièces de venaison ; le sanglier aux robustes défenses près du lièvre aux mœurs timides ; le mouton engraissé à point ; les faisans aux ailes dorées ; le chevreuil de la montagne non loin du veau, fils des vallons ; puis ces hôtes que nourrissent les mers dans leurs réservoirs inépuisables : le saumon, la bonite, la sole, la dorade, le turbot, voilà le menu offert aux générations, la carte promise désormais à l'appareil digestif des enfants des hommes. La nature leur paye ce tribut, l'industrie y ajoute ses raffinements, et la vapeur s'empare du tout pour le

(1) En langage moins français : *phalanstère*.

soumettre, avec une précision mécanique, aux caresses ardentes du foyer.

Ainsi est résolu le problème de la nourriture ; aux yeux de notre illustre, c'est le plus essentiel, le plus redoutable de tous. Il y revient avec un soin qui trahit ses sollicitudes. Conçoit-il des doutes sur un détail, sur le moindre, les petits pâtés, par exemple? Il ne craint pas d'engager une guerre entre soixante empires, et fait arriver sur l'Euphrate une armée de six cent mille combattants. Il veut en avoir le cœur net, dût-il joncher le sol de victimes. Où est la meilleure recette pour les petits pâtés? tel est le nœud de l'affaire, et puisque la diplomatie n'a pu en venir à bout, la guerre le tranchera. Aux armes, donc! L'aile gauche, composée de vols-au-vent, est la première à s'ébranler ; elle fond à l'improviste sur les mirlitons du centre. Ceux-ci cèdent au choc, puis se reforment. Les fournées se suivent, les sauces aussi. Mille duels s'engagent sur le front de bataille. La muse de l'épopée n'aurait pas assez de trompettes pour les célébrer tous. Enfin il sort de tout cela un héros et une recette victorieuse. On couronne l'homme et les petits pâtés. Il y a concours public et banquet à Babylone. Trois cent mille bouchons y sautent en l'air à la

fois, et les armées se remettent, la coupe en main, des fatigues de la pâtisserie.

Le but est donc atteint; voilà un régime qui donne aux estomacs des garanties sans limites. Pour en assurer le service, il ira jusqu'à la guerre, s'il le faut. Maintenant que fera-t-il pour le travail? C'est l'autre terme du problème! Le travail! Que de préjugés régnent sur ce point! Que d'erreurs nées d'un malentendu et maintenues par l'habitude! Écoutez les pédants. Les uns vous diront que le travail est un frein; les autres qu'il est une peine. Beaucoup y voient un châtiment que Dieu infligea à l'homme en le chassant de son paradis. Tous pensent qu'il a le caractère et le poids d'un devoir pour les membres de la communauté. Notre illustre n'eut pour ces définitions, vieilles comme le monde, qu'un sourire de pitié. Le travail, un devoir? une peine? Fi donc! Il admettait qu'on en fît tout, excepté cela; un rigodon ou une chaconne, une cavalcade ou un dîner sur l'herbe, à volonté, Mais une peine, un frein, surtout un devoir! il n'avait contre de tels propos ni assez de dédains ni assez de colères. L'alternative, à ses yeux, était celle-ci: Ou il y avait là-dedans un mensonge ou un sacrilége. Dieu aurait-il fait de la terre un bagne, et de chaque homme un condamné?

Sans doute il existe sur ce globe un travail ingrat, objet de légitimes répugnances ; notre illustre le savait bien et le disait plus haut que qui que ce soit. Le laboureur qui ouvre un sillon laborieux n'exécute pas un rigodon ; il ne l'ignorait pas. La tâche de l'artisan au sein de l'atelier n'a rien de commun avec une chaconne, il en convenait. Comme un autre, mieux qu'un autre, il connaissait les misères qui accompagnent le travail des bras et le désordre qui règne dans les œuvres de l'esprit. Il en avait dressé le tableau et y avait prodigué la couleur. Personne ne pouvait se flatter d'avoir poussé plus loin cet inventaire lamentable. Mais était-ce là le véritable travail, celui que Dieu a dû bénir avant de l'imposer à l'homme? Etait-ce le travail vraiment saint, vraiment fécond? N'y avait-il en germe, dans le jeu des muscles, que ces souffrances et ces tourments? Etait-ce le dernier mot des articulations humaines? A ces questions, il répondait par une négative énergique. Non, ce n'était pas ce travail ingrat, décousu, odieux, que la Providence avait promis à la terre? L'homme, en s'y résignant, avait dérogé à sa grandeur; il était temps qu'il se remît dans la voie de ses destinées.

L'attrait dans le travail, le charme dans le travail,

ce fut le second chapitre d'un monde nouveau. Heureux du côté des vivres, l'homme devait l'être aussi du côté des fonctions. Ce qu'il consomme avec plaisir, il faut qu'il le produise avec joie et avec enthousiasme. Ce sillon, naguères arrosé de sueurs, va s'ouvrir sans efforts au son du cistre et des tambourins. On ira au travail, comme on va à une fête, avec une ardeur contenue et une secrète volupté, les bras ornés de rubans et le front paré de guirlandes. Du sein de la ruche s'échappe chaque matin un essaim d'agriculteurs. Voyez! c'est à la fois une armée moderne et une théorie à l'instar de celles de l'antiquité. Il y a des grades et des insignes; chaque culture, chaque détail de culture a ses prêtres et ses officiers. Les asperges ont des lieutenants, les bigarreaux des capitaines. On a un major pour les épinards et un général pour les carottes. Les cadres sont complets, et les clairons ne manquent pas. On conduit un troupeau en *la* mineur, on bine la vigne en *fa* dièse. Ajoutez-y des ambigus pour les gourmands et des coupes pour les buveurs. C'est une kermesse flamande qui ne finit le soir que pour recommencer le lendemain. Quand le soleil éteint ses feux, l'essaim folâtre rentre dans un palais bâti par la main des fées. Les enfants y repo-

sent déjà, répandus sur des claies comme des vers à soie. Il n'y a de devoirs de mère que pour celles qui en ont le goût. Peu de cloisons et encore moins de préjugés. L'ombre arrive et enveloppe ces gens heureux d'un manteau discret qui les dérobe aux regards profanes. La loi est trouvée, c'est l'attraction ; il convient de glisser sur les commentaires.

Telle est l'idylle ; quelques mots la résument. Forte alimentation et fête perpétuelle ; amours libres et travail enchanteur. C'est court mais complet. On aura beau y résister, s'en défendre, l'idée de Dieu prévaudra. Elle est inscrite dans le mouvement des astres, dans les instincts du cœur. L'humanité n'a pas, ne saurait avoir d'autre programme ; tôt ou tard il se réalisera. Nous n'échapperons ni au cinq lunes, pourvues d'un cristallin radieux, ni à l'appendice que réclame le corps humain, avec un œil au bout. Tout cela fait partie de nos destinées, et qui sait y lire n'en doute plus. Nous aurons de petites ménageries agricoles, où le râtelier sera toujours plein et la litière toujours fraîche. Nous aurons des ménageries moyennes ouvertes aux hommes fatigués de la vie des champs, de grandes ménageries pour remplacer nos douloureuses capitales, enfin, la ménagerie universelle, assise sur le Bosphore,

à la limite de deux continents et de deux mers, site prédestiné, dont la Providence n'eût pas enrichi le monde si elle n'avait prévu cet avénement de moutons musicaux, d'océans potables, de léopards d'attelage et de cultures au galoubet.

Quel luxe de découvertes! et elles sortaient toutes du même cerveau ! Quelle profusion d'idées ! et un seul homme en enrichissait le monde ! Cet homme était un fou ou un dieu; il fallait choisir. On en fit un Dieu, quoique un peu tard. Pendant soixante ans il en avait attendu le brevet ; il en jouissait à peine quand la mort l'enleva. Il disparut, mais comme Élie, dans un char lumineux, et en laissant tomber son manteau sur les épaules de son lieutenant. Peut-être y eut-il dans cette éclipse profit pour sa mémoire. Sous un jour vaporeux, ses idées acquirent plus de crédit, prirent plus d'empire. L'éloignement efface la rudesse des contours et adoucit les aspérités. Il se survivait dans des apôtres zélés, mais prudents; plus d'un renia le maître au premier chant du coq. C'est l'histoire de toutes les révélations ; elles s'atténuent dans les gloses.

Cependant le nom du dieu restait; il passa à l'état de symbole. Il importait de s'en faire une arme, un instrument ; les fidèles se chargèrent de ce soin.

Ils avaient la foi; elle rend tout facile. On prit ce nom longtemps dédaigné, longtemps obscur, et on le plaça si haut qu'il parvint aux honneurs de la notoriété. C'était beaucoup; le pas difficile était franchi. Il ne restait plus qu'à en accroître la valeur par l'enflure des parallèles. Avec du temps et de l'aplomb, on en vint à bout. Les plus grands noms servirent de litière au nom favori. Napoléon et César en furent les premières victimes; plus tard ce fut le tour de Moïse et de Jésus-Christ. Ce rapprochement froissa d'abord; à force d'être reproduit, il fit son chemin. Les opinions ne sont guère que des habitudes. Volontiers on les prend toutes faites et sans les vérifier. Ainsi le public ne se doutait guère que le nouveau Messie avait apporté au monde, en fait de morale, un relâchement voisin de la promiscuité, et que cet autre Napoléon ne comptait, comme titres militaires, qu'un plan de campagne contre les petits pâtés.

N'importe, l'élan était donné, la célébrité acquise; une doctrine pouvait vivre sur ce fond et s'y développer. Elle avait un nom, elle avait un drapeau. Le premier essai eut lieu sur une échelle modeste, puis avec le temps l'ambition s'accrut. En revanche, la foi diminuait. Plus d'une transaction

eut lieu aux dépens du mort; ce qu'on ne répudiait pas de lui, on consentait à l'oublier. Ce travail de départ atteignit d'abord les extravagances notoires; il s'étendit ensuite à des points moins suspects. C'était une liquidation sous bénéfice d'inventaire. Le maître avait bâti des châteaux en Espagne; les disciples en eurent en Beauce et en Bourgogne de tout aussi espagnols. Ces échecs conduisirent à un nouvel abandon d'accessoires embarrassants. On conservait encore le fétiche; on n'y croyait plus. Enfin, dans un jour de gêne on le mit en commandite; tout finit ainsi de notre temps.

Sous cette forme, régie par le code de commerce, le dieu déchu prit un rang distingué dans le monde de la spéculation. Il eut des actions, des coupons; peu s'en fallut qu'on ne le cotât à la Bourse. L'argent vint, puis la vogue, puis les honneurs. L'église prospérait; mais, hélas! au détriment du dieu. On le reléguait sur un plan toujours plus éloigné, dans les sphères nuageuses de l'hypothèse. On le frappait surtout par l'oubli, par le délaissement. Glorieux mort, ombre transmondaine, si, comme tu l'as dit, le plaisir des âmes disparues consiste dans un balancement au sein de l'éternité, la tienne a dû être détournée de cet exercice par le spectacle d'un tel

abandon, et peut-être as-tu regretté d'avoir, en un jour de largesse, prodigué tant de lunes à des disciples ingrats !

Voilà où en était, au moment de la révolution, l'une des écoles qui avaient le plus vivement agité les problèmes, objet des préoccupations du moment. Cette école en avait fait son étude, son titre spécial. Aucune n'avait parlé avec plus de confiance d'un procédé infaillible et universel contre les difformités sociales. Elle avait beaucoup annoncé, beaucoup promis ; c'était le moment de s'exécuter. Des expériences qu'en d'autres temps on n'eût pas souffertes, aujourd'hui on y était résigné. La société jetait un cri de détresse ; elle appelait des sauveurs. De quelque part qu'ils vinssent, ils eussent été bien accueillis ; personne n'eût discuté ni sur les termes du concours, ni sur le prix des services. L'abîme était là ; on le mesurait de l'œil; pour y échapper, tout appui était bon, toute main secourable.

J'avais, en d'autres temps, suivi les travaux de cette école et connu plusieurs de ses chefs. Il m'en était resté un souvenir favorable. Volontiers je me serais rapproché d'eux, si je n'avais eu dans l'aliment habituel de ma pensée de quoi me défendre contre l'imitation. Cependant je voulais savoir où

elle en était de ses études et de ses travaux. L'école avait ouvert un club dans le quartier du Temple, et chaque soir elle y envoyait quelques-uns de ses orateurs. Je m'y rendis à l'insu d'Oscar. L'artiste leur gardait une sorte de rancune ; dans la feuille qui leur servait d'organe, on avait traité ses toiles avec un peu de légèreté.

— Ces gens-là, disait-il, fendent en quatre qui leur déplaît ; je ne vais pas dans leurs eaux.

J'y allai donc seul. Lorsque j'entrai dans la salle, un orateur en habit noir occupait la tribune. Il s'y exaltait sur le principe de l'association, citait les fruitières du Jura, et prouvait que le régime en commun, bon pour les fromages, pouvait avec succès s'appliquer à toute chose. Quoique ancien, l'exemple avait du prix.

— Associons les hommes en capital, travail et talent, ajoutait-il avec emphase. C'est le salut des intérêts, c'est leur réconciliation.

Je n'ai en aucun temps aimé ces aphorismes sententieux qui ressemblent à de pompeuses enseignes devant des magasins vides. Je les aimais moins encore en raison de l'abus prodigieux que l'on en faisait. Chaque école sociale, chaque parti politique, créait ainsi, à son usage, une sorte de formulaire

dont il était impossible de l'arracher. Cette fois je n'y tins plus ; une interruption m'échappa.

— Qu'entendez-vous par ces mots? dis-je à l'orateur.

— Ce que j'entends, répliqua celui-ci avec un sang-froid inaltérable? C'est assez clair. Je dis qu'il faut associer les hommes en capital, travail et talent. La société est sur le point de sombrer; j'apporte le rameau d'olivier qui annonce l'approche de la terre.

Voilà qui était concluant ; j'allais insister, quand l'orateur poursuivit :

— Rendre le travail attrayant, c'était le problème, et nous l'avons résolu. Nous possédons un mécanisme qui atteint ce résultat. Or, l'attrait dans le travail, c'est la vie heureuse, c'est l'atelier assaini, c'est l'humanité régénérée, c'est le monde ramené dans ses voies.

— Et ce mécanisme? dis-je en revenant à la charge.

— Il est simple et puissant comme tout ce qui est marqué au sceau du génie. Rendre le travail attrayant, tel est son but, et il le réalise.

J'eus beau faire, je ne pus le tirer de ces lieux communs et de ces pompes du discours. Une controverse s'engagea, et je cherchai à l'amener sur le

terrain de la couronne boréale et des aromes cardinaux. Il se refusa de m'y suivre, et se voyant serré de trop près, il me fit l'ouverture d'un ministère du progrès. C'était à se sauver par la fenêtre à défaut de la porte.

L'expérience était courte, mais décisive. De déviation en déviation, cette école avait perdu son plus curieux caractère, l'originalité. Privée de ses attributs propres, elle était destinée à s'éteindre dans l'impuissance et l'imitation. J'y songeais en rentrant au logis et faisais aussi un retour sur moi-même.

— Ce que c'est que de nous! me disais-je ; comme l'âge et l'ambition changent les hommes! Comme on s'y émousse ! comme on s'y calme ! Où sont les illusions d'autrefois ? Où sont les impétueuses croyances de la jeunesse? Hélas ! les aventureux se sont rangés ; ils ont pris du ventre, ils sont devenus possibles : ce sont des gens finis.

CHAPITRE X.

La désorganisation du travail.

La sagesse antique nous dit : Méfiez-vous d'un homme accoutumé à ne lire que dans un livre. Le conseil est sensé et opportun : seulement il réclame un corollaire. Oui, il convient de se méfier de ceux qui ne jurent que par un livre, surtout si ce livre est l'enfant de leur esprit. A l'obstination de la croyance se joignent alors les faiblesses de la paternité, et il n'est point d'égarement où ces deux passions ne puissent conduire.

A peine achevée, la révolution eut ce malheur, de tomber entre les mains d'hommes qui avaient fait leur livre. Personne ne songeait à eux ; mais ils vin-

rent, volume en main, et dirent : — Voici la vraie loi ; c'est celle que veut le peuple. Place à ses amis ! En des moments plus calmes, on aurait pu discuter et vérifier leurs pouvoirs ; au fort de l'ouragan, on n'en avait ni la volonté ni la force. Tout fut accepté, œuvres et auteurs. Ils entrèrent dans le gouvernement l'un portant l'autre. Puis un arrangement eut lieu. L'un d'eux réclama les noirs et leur accorda par avance les droits les plu sétendus ; il en fit des électeurs et des gardes nationaux. Joies innocentes d'une belle âme ! Il avait écrit deux tomes là-dessus. Mais un autre fut plus ambitieux : il étendit ses prétentions jusqu'aux blancs, et voulut qu'on les lui livrât, afin qu'il pût les soumettre aux servitudes de son livre. A l'entendre, c'était sa propriété, sa tribu, sa famille ; il avait écrit trois cents pages là-dessus. Le gouvernement essaya de résister ; mais l'auteur fut intraitable. On lui livra de guerre lasse les blancs qu'il exigeait, en se demandant avec épouvante ce qu'il prétendait en faire. Son premier acte fut d'emmener la victime sur les hauteurs du Luxembourg, afin qu'isolée du monde, elle fût moins rebelle au traitement qu'il allait lui infliger.

C'était l'organisation du travail, en d'autres termes l'organisation de l'insouciance et de la paresse. Cela

ne manquait pas de vernis, encore moins de couleur: on y reconnaissait une touche exercée. L'imagination, cette flamme du ciel, y répandait quelques reflets. Un seul défaut déparait ce bel ensemble : l'auteur avait inventé un homme qui n'existe pas et oublié celui qui existe. Appliqué à un monde tout autre, à une planète d'un ordre perfectionné, son système n'aurait eu que de bons effets; il eût régné sur des populations heureuses. Mars ou Saturne s'en seraient peut-être accommodés. Mais, en l'état de son éducation, notre globe n'en pouvait goûter ni les mérites ni les vertus. Les plantes les plus riches ont besoin d'un sol qui se les assimile ; autrement elles se dénaturent et se changent en ivraie.

L'homme du livre, celui sur lequel l'auteur fondait ses calculs, est un de ces êtres à part qui défrayent de temps immémorial les créations des poëtes. Comme les héros obscurs de nos champs de bataille, il sait souffrir et se taire, et cela sans murmurer. Le sacrifice est son élément; hors de là il ne saurait vivre. Penser à soi, lui semble une indigne faiblesse ; penser aux autres, est le seul souci digne du cœur. S'il est riche, il se mettra à la merci du pauvre; savant, à la merci de l'ignorant; laborieux à la merci du paresseux. Donner beaucoup

et peu recevoir, c'est sa devise; il place sa haute paye dans les joies du dévouement; il n'en veut pas d'autre. Il a écrit sur son drapeau : Le devoir en raison des aptitudes, et le droit en raison du besoin. Il n'y dérogera pas, dût-il succomber à la peine. Que l'égoïsme et la mollesse spéculent sur ses vertus, peu importe; il se prêtera à cette exploitation. Sa ligne est tracée, il la suivra sans se rebuter ni s'émouvoir; il est amplement dédommagé par un assentiment secret et les joies intérieures de la conscience. Tel est l'homme du livre, si Saturne en a beaucoup de pareils, je lui en adresse mes félicitations; quant à la terre, elle en est avare, et il est à craindre qu'elle ne le soit encore longtemps.

L'homme, tel qu'il nous est donné de le connaître, est loin de cette perfection. Les nécessités de la vie l'enchaînent à des préoccupations personnelles. Il ne s'abandonne pas, il ne s'oublie pas. Il ne délaisse pas son ménage pour aller faire celui du voisin. Du détachement, du dévouement, il en aura, mais point au delà d'une certaine mesure. Jamais il ne les poussera jusqu'à l'imbécillité. Le voudrait-il d'ailleurs, qu'il ne le pourrait pas. L'instinct est là; l'instinct est le plus fort. La nature a déposé au sein des cœurs un germe d'égoïsme qui

n'est autre chose que la garantie de notre conservation et l'aiguillon de notre activité. Poussé jusqu'à l'abus, cet égoïsme conduit à de tristes déviations; mais réglé, contenu, il est la force virtuelle de l'homme, son initiative, sont ressort. A ce sentiment se lie la recherche du bonheur, c'est-à-dire l'un des aliments et l'une des flammes de la vie. Que cette flamme s'éteigne, et les ténèbres se feront, et les populations s'énerveront dans la nuit d'une existence végétative.

Voilà quel était l'homme du livre et l'homme de la réalité: entre eux point de rapprochement, point de conciliation possibles. L'un ne pouvait vivre; l'autre vivait. Pour animer le premier, l'auteur essaya d'étouffer le second. Une organisation moins robuste eût succombé et le patient ne s'en tira pas sans dommage. Quand j'arrivai à Paris, l'essai était en voie d'exécution: il s'y attachait un certain bruit, un certain éclat. A tout prix, l'auteur voulait mettre en action l'homme de son livre, l'inspirer, le faire mouvoir. Pour cela, il s'était retiré au Luxembourg, résidence favorable au recueillement, et chaque jour il s'y livrait à l'étude des phénomènes sociaux, entouré d'ouvriers choisis et de collaborateurs d'une science accommodante. C'était son mont Aventin.

Il y passa deux mois, les mois des belles fleurs et des premiers sourires du printemps. En entrant dans ce palais des Médicis, rempli d'ombres historiques, il eut un scrupule, court, mais décisif. Son livre ne prévoyait rien là-dessus.

— N'importe, dit-il, passons outre ; ce n'est qu'un chapitre à ajouter.

L'ancien référendaire n'avait eu, dans le cours d'un long exercice, qu'un souci vraiment sérieux, celui de tenir le Luxembourg au niveau des plus grands souvenirs. Il y avait créé des salons de réception dignes de la Reine-Mère, et ménagé des boudoirs que n'eussent point désavoués Barras ni les filles du régent. Le lampas, le brocart y déployaient leurs splendeurs moirées; les tentures des Gobelins y couvraient les murs. Partout des tapis, beaux à l'œil comme un tableau, et doux au pied comme la mousse. Les accessoires étaient du même luxe et du même goût; rien n'y jurait. A moins d'être né sous les courtines d'une princesse, il était impossible de ne pas éprouver devant ce faste un peu de trouble mêlé d'orgueil. Quelques scrupules pouvaient même s'y mêler. Ces lambris, legs de la monarchie, n'étaient-ils pas trop fastueux pour des républicains? D'autres auraient reculé devant ce

sentiment: il auraient craint la contagion de l'exemple; l'hôte du Luxembourg ne s'arrêta point à de si petites considérations. Il envisagea la question par les contrastes. Il n'était pas glorieux pour lui-même, mais pour le travail, dont il devenait l'expression. Or ce travail n'avait jusque-là connu que des ateliers obscurs et infects: n'était-il pas juste qu'au jour de la revanche, il habitât un palais? Ainsi pensa-t-il, et se tournant du côté de la livrée :

— Qu'on fasse avancer mon carrosse, dit-il.

Pour l'honneur et la dignité du travail, il fit plus encore ; il garda le personnel du Luxembourg, celui de l'office et celui de la bouche. Du moins le disait-on dans le public. Le travail avait vécu pauvrement; désormais il vivra fastueusement. A quoi bon vaincre si la victoire n'amène pas quelques petits profits? Quand même la carte à payer de la révolution porterait quelques bouteilles de champagne de plus, du gibier en temps interdit, des primeurs en toute nouveauté, et un peu de casse pour les jours orageux, voyez le grand dommage, et la patrie serait-elle bienvenue à se montrer regardante à ce point, vis-à-vis de gens qui ne s'épargnent pas pour elle? Non! rien n'était assez beau pour les représentants du travail, pour les

hommes chargés de l'organiser. Cette tâche demandait des bras de fer, des épaules robustes. Or, cette force, où la puiser, si ce n'est dans l'alimentation? Où s'inspirer mieux que dans ces vins délicats qui chassent les langueurs du cerveau? Point d'excès, point d'écarts; mais une vie décente, convenable, somptueuse même, digne enfin du peuple et de son favori. Telle fut la consigne du palais et le programme du couvert.

Ce point réglé, le grand problème reparut, plus sombre, plus redoutable que jamais. Le peuple écoutait aux portes, il fallait agir. On l'avait convié aux plus vastes espérances, il était temps de s'exécuter. Organiser le travail! organiser le travail! Il est facile de répéter ces mots sur mille tons, et d'y ajouter, en guise d'accompagnement, des périodes sonores! Il est facile d'irriter le peuple par le récit de ses propres douleurs et d'amasser dans les cœurs des trésors de colère et de fiel! Il est facile de trouver dans les inégalités des conditions humaines un texte à d'incessantes déclamations, et les éléments d'une révolte formidable contre les privilégiés de la richesse et de la grandeur. Tout cela est facile, surtout aux plumes vigoureuses et passionnées; mais ce qui ne l'est pas, et aujourd'hui on le voit, c'est

d'apaiser les flots après les avoir soulevés, de guérir les plaies après en avoir mesuré la profondeur, de soulager les infortunes après en avoir fait peser la responsabilité et le châtiment sur les hommes et les institutions disparus dans un jour d'orage. La place est libre, censeurs austères ; à votre tour maintenant. Les événements vous mettent au défi; il serait temps de répondre.

Sans doute le livre sacramentel était là ; il pourvoyait à tout ; mais les commentaires variaient au gré des interprétations. Enfin, on s'en tira comme autrefois les prêtres de Delphes dans des cas embarrassants. Sur un oracle obscur on ajouta un autre oracle plus obscur encore. De l'organisation du travail on fit dériver le droit au travail, c'est-à-dire jeu de mots qui n'était neuf pour personne. Un décret plein de pompe consacra ce quolibet puéril. Vu de sang-froid, ce droit au travail ne soutenait pas l'examen. C'était ou une folie ou un mensonge. Si le travail que le gouvernement prétendait garantir n'était pas sérieux, il ne portait qu'un nom usurpé; mieux eût valu lui restituer le sien ; c'était une aumône. Les ateliers nationaux en furent l'expression. Si, au contraire, dans la pensée des auteurs du décret, ce travail devait être réel, suivi, proportionné

au salaire, alors il fallait plaindre le gouvernement frappé d'un tel vertige, et plus encore le pays livré à un semblable gouvernement. Dire et garantir à tout citoyen que l'État sera constamment prêt à lui fournir du travail, c'est accepter la tâche et le souci d'entretenir des ateliers en tout genre, non-seulement pour chaque industrie, mais pour chaque détail d'industrie, non-seulement dans la sphère des professions manuelles, mais dans celle des œuvres de l'art et de l'esprit; c'est dire que l'État sera maçon, forgeron, raffineur, charron, sellier, voiturier, entrepreneur de messageries, bottier, tailleur, boulanger, menuisier, sculpteur, peintre, libraire, imprimeur, filateur, fabricant d'étoffes; c'est dire qu'il aura des terres pour occuper les journaliers oisifs, des vignes pour les vignerons, des mines pour les mineurs, des transports pour les bateliers; c'est déclarer en un mot que l'État prétend résumer en lui toute l'activité, tout le mouvement, toute la force, toute la richesse de la nation. Ce régime n'a qu'une enseigne, et il faut l'arborer; c'est la communauté, c'est le communisme. Je ne crois pas qu'aucun gouvernement ait pu avoir ou ait ce dessein, que, de gaieté de cœur, il veuille ruiner le pays, changer la France en une steppe, éteindre toute activité au

contact de la sienne ; non, il est des actes sacriléges où la main se dessécherait au moment de les accomplir. Mais alors pourquoi ces abus de mots ? pourquoi ces malentendus ? pourquoi ces équivoques ?

Après tout, il n'y avait là qu'un acte de condescendance dépourvu de sanction ; le dommage n'était que dans une hypothèse. Le gouvernement se déconsidérait seul ; il promettait ce qu'il ne pouvait tenir. Mais à quelques jours de là jaillit des hauteurs du Luxembourg un foudre plus éclatant et moins inoffensif. C'était un décret qui réduisait de deux heures la durée du travail quotidien pour les ouvriers des manufactures. La puissance publique intervenait dans un contrat privé, librement consenti ; elle se déclarait pour une classe de citoyens contre l'autre, ou plutôt, dans son initiative aveugle, elle les frappait toutes deux. Jusqu'alors cette tutelle de l'État n'avait été écrite dans nos codes qu'au profit des incapables et des mineurs ; pour la première fois la loi épousait la querelle d'hommes investis de la plénitude de leurs droits civils. On partait ainsi d'une insulte pour arriver à un dommage. Insulte, car la tutelle suppose l'incapacité ; dommage, car la mesure était à deux tranchants, et devait blesser l'ouvrier plus encore que l'entrepreneur.

En effet, le châtiment suivit de près la faute; beaucoup d'industries qui ne vivaient que d'une ancienne impulsion s'arrêtèrent sur-le-champ. Le décret en fut le motif et le prétexte. Celles-là même qui auraient pu tenir s'alarmèrent de cette justice sauvage qui portait la main sur les intérêts et les assujettissait à un régime de violence. Cette exécution sommaire, sans enquête, sans examen, donnait la mesure de ce que les entreprises manufaturières avaient à attendre du gouvernement nouveau. Deux heures de travail de moins! Bien peu d'entre elles en pouvaient supporter le préjudice. Réparti sur nos dix millions de travailleurs, et à raison de vingt-cinq centimes l'heure, ce préjudice s'élevait à deux millions et demi par jour et à sept cent cinquante millions pour l'année. Au profit de qui? De personne. C'était un capital anéanti, et un impôt frappé sur les consommations. Le prix de toute chose allait enchérir d'autant, et atteindre l'ouvrier dans ses besoins après l'avoir atteint dans son salaire. Nul n'en profiterait, ai-je dit; nul autour de nous; mais l'étranger, affranchi de toute concurrence, allait recueillir au-dehors la prime de nos désastres et l'héritage de nos industries.

De toutes parts les plaintes éclataient, c'était un

concert formidable. Un pareil décret, même en des jours florissants, eût apporté dans les ateliers un trouble profond; qu'on juge de ses effets au milieu d'une crise financière et d'un ébranlement politique! Les doléances allaient jusqu'à l'imprécation; la voie publique en était remplie; elles arrivaient jusqu'au Luxembourg sous une forme plus suppliante :

— Citoyen, disaient les industriels foudroyés, ayez pitié de nous. Avec de telles conditions, le travail est impossible; nous allons fermer nos portes et jeter nos ouvriers sur le pavé. Qu'y feront-ils?

— Ils liront mon livre, répondait gravement le Napoléon du travail; je l'ai composé pour cela.

Les malheureux insistaient; on ne se résout pas aisément à l'inaction et à la ruine. Ils faisaient valoir l'intérêt des classes laborieuses et la nécessité de leur ménager de l'occupation :

— Vos bienfaits, ajoutaient-ils, les bons ouvriers les repoussent; les fainéants et les incapables en profiteront seuls. Si vous connaissiez ce monde-là comme nous!

— Si je le connais, citoyens! Je vois que vous n'avez pas lu mon livre. Vous verriez si je connais les ouvriers.

— Nous nous garderions bien d'en douter, citoyen.

— Lisez mon livre ; j'y établis nettement les rapports que vous devez avoir avec eux. En premier lieu, il convient de les associer à vos profits.

— Nous n'avons plus que des pertes.

— N'importe, associez-les ; c'est une heureuse combinaison. Ensuite, instituez pour eux, à vos frais, des tontines et des caisses de retraite. C'est indiqué dans mon livre ; vous en aurez de bons effets. Il faut assurer l'avenir de l'ouvrier.

— Mais comment ? dans l'état où sont nos industries ?

— Faites toujours ; cela ne peut que bien tourner. J'ai un chapitre là-dessus. Il y a aussi un détail sur lequel je me permettrai d'insister.

— Dites, citoyen.

— L'existence de l'ouvrier est un compte en partie double. Il y a d'un côté la recette, de l'autre la dépense : la recette, c'est le salaire ; je ne puis trop vous recommander de l'augmenter indéfiniment. C'est le pain du pauvre ; lisez mon livre.

— Nous faisons au delà du possible, citoyen.

— Très-bien, allez plus loin encore ; vous n'aurez qu'à vous en féliciter. Mais brisons là et passons

à l'article de la dépense. Cette dépense se fait mal; mal pour le prix, mal pour les qualités. L'ouvrier achète les objets qu'il consomme de troisième main au lieu de les tirer des grands entrepôts de France. Il ne fait pas venir son sucre de la Guadeloupe, ni son beurre d'Isigny. C'est ce qui le maintient dans un état de gêne. Mon livre explique mieux pourquoi ; vous le lirez.

— Volontiers, citoyen.

— En l'état de ces faits, procurons deux choses à l'ouvrier, une caserne et une gamelle. Voyez les Invalides! Que coûtent-ils? cinquante centimes par tête et par jour. On admire pourtant leurs bouillons. Je vous répète: une caserne et une gamelle, c'est l'avenir de l'ouvrier. Lisez mon livre.

— Oui, citoyen, oui, nous entrons dans vos vues, nous les adoptons, nous les comprenons. Mais pour relever l'ouvrier, il faut relever l'industrie. Vos plans sont beaux ; seulement ils se lient au retour du travail. Or le travail est mort, tout à fait mort aujourd'hui et vos décrets ne sont pas de nature à le faire revivre.

— N'est-ce que cela, citoyens? Je sais d'où viennent vos maux! C'est de cette infâme concurrence.

— Tout chôme ; il n'y en a plus !

— Une manière de se déguiser, citoyens : lisez mon livre ! Allez, je la connais, cette concurrence infernale ; je sais quels masques elle emprunte et quels piéges elle nous tend ! Vil monstre ! mais soyez tranquilles, je la tiens sous mes pieds.

— Bah !

— Lisez mon livre : vous y trouverez une inspiration souveraine. Une idée triomphante, citoyens ; l'idée du siècle ! L'état va prendre à forfait l'extermination de la concurrence !

— Et comment cela ?

— En la pratiquant lui-même sur un grand pied. Il aura une usine par industrie et les battra toutes en brèche jusqu'à ce qu'elles viennent capituler. Lisez mon livre.

— Mais, citoyen, c'est de la spoliation que cela ; c'est le vol organisé. Comment ! l'état nous ruinerait au moyen de notre propre argent ? Nous lui donnerions des verges pour nous battre, des armes pour nous assassiner ! On nous tuerait à petit feu et un à un !

— Oui, citoyens, et en dédommagement la patrie ferait un petit sort aux ouvriers. Salaires égaux, travail à volonté ; seulement, pour les incapables et les paresseux, on aurait le bonnet d'âne. C'est complet et nouveau.

— Est-ce vraiment sérieux ?

— Je le crois, certes, bien. Anéantir la concurrence! Un vampire odieux que je poursuis depuis dix ans! On voit, citoyens, que vous n'avez pas lu mon livre. Lisez mon livre.

Ces scènes se renouvelaient souvent; le Luxembourg essuyait vingt assauts dans le cours d'une journée. Aux chefs d'industrie succédaient les ouvriers qui apportaient des ultimatums menaçants et en référaient au pouvoir pour les moindres détails de leur organisation intérieure. Ces conférences n'étaient pas exemptes d'orages ni de bruit; les débats d'intérêt avaient surtout ce caractère. Il fallait alors intervenir et employer les ressources oratoires à l'apaisement des esprits. La multitude n'y résistait pas; elle éteignait ses querelles dans les séductions d'un discours. Mais ce succès avait un autre écueil. Grâce aux libertés de l'interprétation, l'enthousiasme dépassait parfois les bornes permises. La foule oubliait volontiers le respect qui s'attache au commandement et abusait de son favori jusqu'à se le transmettre à la ronde à la force du poignet. C'était un triomphe renouvelé des rois chevelus : peut-être ces robustes ouvriers puisaient-ils leur excuse dans ce souvenir.

Ces réceptions, ces visites en corps d'état, ces dis-

cours, ces exercices de voltige, formaient autant de chapitres de l'organisation du travail. Organiser le travail, c'était le cri du vieux palais des Médicis. Les huissiers avaient appris à le répéter ; on y employait jusqu'aux garçons de salle. A table ou sous les lilas en fleurs, c'est du travail qu'il était question; on y songeait dans ces salons pleins d'un luxe royal, dans ce jardin où s'étaient épuisés le génie et le goût du référendaire. Plus d'une fois, dans cette poursuite acharnée, il y eut des moments de doute, des heures de découragement. Ce travail, si patiemment organisé, semblait disparaître sous la main qui venait de lui imposer des règles. L'organisation était toujours debout, savante, irréprochable ; mais le travail n'existait plus. On avait le temple sans le dieu. C'était à jeter un homme dans les abîmes du désespoir. Ni les soupers fins ni les fleurs du parterre ne pouvaient effacer de l'âme un si cruel désappointement.

En ces jours sombres, l'hôte du Luxembourg n'éprouvait de soulagement qu'auprès de ses amis. Il ressentait le besoin de s'épancher et de leur faire des confidences, suivies de tous les honneurs de l'insertion. Il trompait ainsi ses ennuis et jetait des défis terribles au fantôme du travail. Les délégués des ouvriers, dignes cœurs, jouaient leur partie dans

cette exhibition avec un dévouement et une bonté rares. Ils connaissaient son livre, par conséquent son discours, et néanmoins ils avaient, à point nommé, des applaudissements pour les mêmes images et des larmes pour les mêmes effusions. Le programme ne variait guère non plus. Il s'agissait de prendre place sur les banquettes des anciens pairs, et d'écouter une harangue peu nouvelle, sur un air fort connu. Tous s'y prêtaient, tant il est vrai que la patience est l'une des vertus du peuple. Les rôles ainsi distribués, l'orateur montait en chaire, et commençait :

« Mes amis, mes frères,

» Je n'aurais pas dû me présenter devant vous aujourd'hui. Ma nuit a été mauvaise, et je ne suis pas bien certain que mes forces me servent jusqu'au bout. (Parlez! parlez!)

» Outre que j'ai les nerfs mal disposés, j'ajoute que j'ai du noir à l'âme. Malgré les recherches que j'ai pu faire, impossible de mettre la main sur le travail. Si je ne savais pas à quel point c'est le lot du peuple, je m'imaginerais que le travail conspire, qu'il est vendu à la réaction. J'écarte cette hypothèse. (C'est divin!)

» J'arrive maintenant à un sujet bien neuf et bien intéressant, je veux parler des écarts de la concurrence...

UNE VOIX. Bon ! nous voici au livre.

» Sans doute ; et je ne saurais trop vous recommander d'y avoir recours. Je reviens donc sur cette concurrence, sujet toujours neuf. La concurrence, c'est la misère, je ne sors pas de là. (Oui ! oui !) Merci de cette interruption : elle me prouve que nous sommes faits pour nous comprendre. (Certainement ! Bravo !) Un monde livré à la concurrence est une de ces monstruosités dans lesquelles je me refuse à voir la main du Créateur. (Bien trouvé !) Si vous voulez que j'insiste, j'ai encore deux colonnes là-dessus. (Non ! non !)

» Je passe à un autre argument. On m'a dit qu'en proscrivant la concurrence, je proscris la liberté. Singulier reproche ! Mais loin d'être la liberté, la concurrence est le pire des esclavages...

UNE VOIX. Encore le livre !

» Oui, encore le livre ; et en soutenant que la concurrence est un esclavage, le livre est dans le vrai et j'y suis aussi. (Parfait! Parfait !) Je ne sais point de nègres qui ne soient plus libres que les peuples chez lesquels la concurrence est en vigueur.

(Bravo !) Cette opinion peut blesser quelques préjugés ; mais j'offre ma tête... (Nous aussi ! Nous aussi !)

UNE VOIX. Vous paraissez enroué ; voudriez-vous un peu de réglisse ?

» Non, mon ami, non ; j'avais en effet quelques chats dans la voix ; mais votre bienveillance les a fait disparaître. (Comme c'est joli ! Comme c'est Némorin !)

» Je continue. J'ai parlé de la concurrence (Connu !); j'ai parlé de l'esclavage (Connu ! connu !) il me reste à parler de l'égalité. (Connu ! connu ! connu !)

UNE VOIX. Toujours le livre !

» Et pourquoi pas? Quand on s'approvisionne, il faut aller aux bons coins. J'en suis donc sur l'égalité. Ici, mes amis, je dois vous dire que peut-être en ai-je parlé prématurément. (Mais non! mais non!) Tout le monde m'a querellé sur ce chapitre, les bourgeois, les ouvriers eux-mêmes. Il en est dans le nombre qui sous le prétexte qu'ils sont habiles et laborieux, élèvent la prétention d'être payés en raison de leur travail, et se refusent à être traités sur le même pied que les maladroits et les fainéants. (En voilà une de sévère !) Mes amis; je respecte ce

préjugé ; mais c'est là une de ces occasions dont on abuse pour me faire avaler des poires d'angoisses ! (Pauvre cher petit homme !) Allez, tout n'est pas roses dans le métier, et j'en passe quelquefois de cruelles. N'importe ! vous me connaissez ; vous savez si je suis fidèle à mes convictions ; je mourrai, s'il le faut, pour elles. (Nous mourrons aussi ! nous mourrons aussi ! Attendrissement général ; il y a des larmes dans les yeux.)

» Eh bien ! nous mourrons tous ; mais ce jour-là, mes amis, mes frères, le règne de l'égalité sera proche ! Tout homme consommera selon ses besoins et produira selon ses aptitudes. On livrera le goinfre à ses excès, et le paresseux à ses remords; ils seront suffisamment punis. Et nous, gens de conscience, nous travaillerons plus vivement que jamais, afin de les faire rougir. (C'est cela ! c'est cela ! Il a toujours le mot heureux !)

» Maintenant j'arrive à ce qui termine invariablement mes discours. Tâchons de faire un peu d'émotion ; au besoin versons quelques larmes. Mes frères, mes amis, je ne puis pas vous embrasser tous, ce serait trop long et légèrement fastidieux ; mais voici un des vôtres à mes côtés. Je vais, à votre intention, lui conférer l'accola de frater-

nelle. Je désire qu'elle vous parvienne, et ne se trompe pas de destination. » (Tableau! L'accolade est conférée au milieu d'acclamations universelles.)

LES GROUPES EN SORTANT. Dieu! que c'était bien! que c'était bien!

C'est par de semblables diversions, souvent reproduites, que l'hote du Luxembourg cherchait à chasser les fantômes dont il était poursuivi. Il avait beau voir les choses à travers le prisme des illusions, il ne pouvait se dissimuler que les faits ne répondaient pas à ses espérances. Il lui restait la ressource de mettre ses échecs sur le compte du gouvernement déchu, et il n'y manquait pas. Il ajoutait qu'on lui avait donné la tâche sans lui fournir les outils, et que l'argent était le nerf du travail aussi bien que celui de la guerre. De là cette conséquence qu'il ne pouvait en aucune manière être responsable d'une expérience accomplie sous d'aussi imparfaites conditions. Soit; mais pourquoi s'engager alors dans une aventure si redoutable sans avoir en main les moyens d'y réussir?

Cependant il n'échappait pas, autant qu'il affectait de le dire, aux atteintes du remords et au cri de la conscience. Dans les salles de ce vaste Luxembourg, il voyait parfois voltiger devant lui

des ombres vêtues de linceuls. Quand il pressait le pas, elles s'enfuyaient en ricanant. C'étaient autant d'industries en souffrance, d'ateliers déserts, de manufactures inactives. Souvent, la nuit, un spectre s'assit à côté de son chevet; c'était celui du travail.

— Que ne me laissais-tu tranquille? répétait-il obstinément à l'organisateur.

Une nuit cette vision prit un caractère pénible et alarmant. Il lui semblait qu'un poids énorme accablait sa poitrine et ne laissait plus de jeu à sa respiration. Réveillé en sursaut, il y porta la main.

C'était son livre.



CHAPITRE XI.

L'Atelier national.

Étant donné le problème suivant : « Réaliser le » moins de besogne possible avec le plus de bras » possible, »

Et en supposant qu'il s'agisse de trouver l'institution, née ou à naître, qui remplirait le plus complétement ce but,

L'inconnue à dégager serait nécessairement :

L'ATELIER NATIONAL.

Jamais peut-être un fait de ce genre ne s'était présenté, et surtout avec de telles proportions. Avant nous, on ne s'était point avisé de confondre l'au-

mône avec le travail, le travail avec l'aumône. Personne n'aurait songé à couvrir l'aumône des apparences d'un travail sans efficacité. Vis-à-vis de quelques misères individuelles, cette façon de cacher la main qui donne peut laisser quelque illusion à celui qui reçoit; mais des secours que le trésor public accorde à une armée entière, à cent mille hommes enrégimentés, ne sont pas de nature à laisser planer le moindre doute sur l'opinion que l'on doit s'en former. Ce n'est autre chose que le paupérisme anglais à l'état rudimentaire, et comme notre révolution avait dit : Droit au travail, pour n'avoir pas à dire : Droit au secours, le secours a changé de nom sans changer de caractère, et n'est devenu un travail qu'aux yeux de ceux qui consentent à se payer de mots.

Plus d'une fois j'avais entendu parler de ces ateliers nationaux sur lesquels Oscar débitait de singulières histoires. A l'entendre, l'une de ces brigades renfermait la fleur de la société de Paris, cinq sculpteurs, douze peintres, dont trois grands prix de Rome, puis une multitude d'écrivains en disponibilité. L'ouragan de février avait surpris ces douces colombes de l'art dans un moment de désarroi, et à cette heure fatale où la patience des fournisseurs est

arrivée au dernier degré. La décadence du crédit public n'avait guère relevé le leur, et faute de pouvoir trouver une côtelette sur les estompes de l'avenir, il avait fallu recevoir la brouette et la pelle d'honneur des mains augustes de la patrie. Du reste, à entendre Oscar, l'industrie des terrassements s'était fort ennoblie au service de l'état. Elle n'engendrait ni callosités ni courbatures. Un sculpteur de ses amis, artiste plein de conscience, avait fixé sa tâche à vingt-cinq cailloux par jour. Le lundi il les transportait de droite à gauche, le mardi de gauche à droite, en les ménageant comme un trésor. Déjà, dans ce manége alternatif, les vingt-cinq cailloux lui avaient rapporté soixante-quinze francs, trois francs par caillou. Avec du temps et du soin, il espérait les élever au chiffre d'un napoléon la pièce. Que l'institution se prolongeât, et ils vaudraient leur pesant d'or. Telle était l'une des historiettes que débitait Oscar, et qui perdent un peu de leur prix à ne point passer par sa bouche.

J'étais bien aise de m'assurer si ce récit ne péchait pas par l'abus de la couleur. Au moins portait-il sur une exception ; je le supposais. Par un beau jour et après avoir frappé vainement, une fois encore, à la porte du ministre, je me dirigeai, en com-

pagnie du peintre, vers le siége des ateliers nationaux. L'administration occupait le parc et les pavillons de Monceaux. Dans le manége s'opéraient les embrigadements; un certificat des maires suffisait pour en assurer l'effet. Une fois inscrit, chaque ouvrier recevait quarante sous pour une journée active, vingt sous pour une journée sans emploi, et cela de manière à ce qu'il touchât toujours, occupé ou non, huit francs par semaine. C'était un minimum qui semblait atteindre ce double but de pourvoir aux besoins stricts d'une famille et d'éclaircir, au premier réveil de l'industrie, les cadres du paupérisme officiel.

J'ai dit que l'administration des ateliers occupait les pavillons et le parc. C'était un fait de plus à l'appui d'une remarque générale. Entre les républicains et les anciens châteaux, il y avait attraction, et sans doute mutuelle convenance. Tout château libre voyait arriver un républicain qui le trouvait à son gré et s'y installait sans contradiction. Le même phénomène se reproduisait sur divers points, dans Paris et aux environs, avec une coïncidence telle qu'il était difficile de ne pas y reconnaître de mystérieuses affinités. Par l'effet du séjour, ce sentiment se révélait et se caractérisait mieux encore.

Nos républicains parcouraient les pelouses des parcs avec une entière liberté d'esprit et un naturel qui tenait du gentilhomme. Les grandes futaies ne leur en imposaient pas; ils marchaient, sans s'émouvoir, entre deux rangs de statues. Quant aux ameublements intérieurs, on eût dit qu'ils avaient été disposés à leur usage, tant ils en jouissaient avec aisance et en propriétaires blasés. Évidemment, il y avait dans tout cela une secrète vocation, et un goût, qui, longtemps étouffé, ne demandait qu'une occasion pour se produire.

Au moment où nous arrivâmes à l'entrée du parc, des ouvriers en assiégeaient les portes. L'aspect des groupes était tumultueux, et quelques élèves des écoles essayaient en vain de les dissiper ou de les réduire. Les mutins demandaient à voir le directeur; ils voulaient l'interroger sur la marche du gouvernement, et sur un arrêté disciplinaire qui les concernait. Peut-être eussent-ils fait bon marché du premier grief si on leur eût donné satisfaction sur l'autre. Mais l'arrêté devait être maintenu, et dès lors ils se répandaient en reproches vis-à-vis de l'autorité. Des orateurs haranguaient les groupes, pendant que çà et là des propos s'échangeaient:

— Eh bien! Comtois, disait un ouvrier vif et

futé, te voilà payé, mon garçon. On t'en a donné pour ton argent. Aussi tu es toujours pressé. Tu as peur que le sol ne t'échappe. Quelle diable d'idée as-tu eue de te rallier au gouvernement?

— Que veux-tu, Percheron? répliquait une sorte de colosse, il faut bien être avec quelqu'un.

— Sans doute, Comtois; mais on ne se jette pas à la tête des gens! On y met de la dignité! On fait ses conditions! Faut pas être dupe, mon fils.

— J'en conviens, Percheron.

— En février, sais-tu au vrai quelle était la position? Le sais-tu?

— Ma fine, non!

— A deux de jeu, Comtois, ni plus ni moins. Ceux du provisoire et nous du peuple; ça se balançait. Alors ils nous ont fait des propositions.

— Vrai?

— C'est comme je te le dis; j'étais de l'affaire. Ils nous ont dit, à nous du peuple : Nous vous offrons ceci, ceci et ça; soyez avec nous. Les autres voulaient accepter tout de suite; mais moi j'ai répondu net : On ne m'aura pas à si bon marché; je demande quarante-huit heures pour réfléchir!

— Et puis?

— C'est tombé dans l'eau, Comtois. J'étais bien

décidé pourtant ; j'avais réfléchi à mon affaire. Je devais aller leur dire : Vous me donnerez encore ceci, ceci et ça ; autrement, bonsoir ! Je démolis ceux du provisoire. Une fois, deux fois, ça vous va-t-il ? Jasez alors !

— Ah ! très bien ! Et de quoi a-t-il retourné ?

— Je n'ai pu les rejoindre, Comtois ! Absents par congé depuis ce moment. Et pourtant ils sont encore à l'Hôtel-de-Ville. Il faut que quelqu'un nous ait vendus. Par exemple, des faciles comme toi.

— Ah ! Percheron !

— Oui, Comtois, oui ; il y en a des cent et des mille qui se laissent pincer pour un mot. Oui, je le répète avec douleur ; si nous n'avons pas un meilleur gouvernement, c'est de ta faute. Quel gâte-métier tu me fais, va ! A preuve, voyons, est-ce que tu bouges seulement ? Voici une heure que nous nous épuisons à cette porte, as-tu seulement crié une seule fois : Le directeur !

— Le directeur !

— A la bonne heure ! et encore c'est mou, ça n'a pas de corps, pas de nerf. Une carrure comme toi, ça devrait pousser des soupirs à faire crouler les murailles. Le directeur, comme au théâtre, voyons ! Dis-moi ça un peu solidement : le directeur !

— Le directeur ! le directeur ! s'écria le colosse en donnant à ses poumons tout le jeu dont ils étaient susceptibles.

— C'est mieux, Comtois ; mais tu te retiens encore, tu laisses du son en dedans. Voyons, en chorus : Une, deux, trois : le directeur !

— Le directeur !

— Bravo ! un vrai plain-chant ! Ah ça, mais il tarde bien à venir, ce directeur ! On voit assez que c'est une âme damnée de ces aristocrates du provisoire. Ecoute, Comtois, et retiens bien ce que je vais te dire. Avant qu'il soit huit jours il sera question d'une danse peu autorisée par les lois. Tu es de la chose ; on a besoin de gens carrés. Tu enfonceras les portes ; mais cette fois c'est moi qui règle la casse, entends-tu ?

Au moment où le Percheron achevait ces mots, le désordre était arrivé à son comble. Les sommations faites au directeur avaient pris un caractère de plus en plus véhément. Il était accoutumé à ces scènes ; il ne s'en troubla point, et continua sa promenade dans le parc, le long d'un bassin où voguaient deux beaux cygnes. Pour l'arracher à ce loisir champêtre il fallut que le péril devînt plus pressant. Poussé par ses amis, le Comtois avait

consenti à faire l'essai de ses forces contre les clôtures, et au premier choc elles avaient cédé. Menacé d'un envahissement, le directeur se résigna à l'entrevue ; il alla au devant des ouvriers. Sa présence ramena un peu de calme dans les groupes; les violences cessèrent, le calme se rétablit:

— Qu'est-ce donc, citoyens? dit-il d'une voix forte et assurée, et que demandez-vous?

Ces mots furent le signal d'un nouvel orage. Il s'agissait d'exposer des griefs qui n'avaient rien de précis, et dont l'expression variait d'une bouche à l'autre. Vingt voix s'élevèrent, chacune avec un thème différent. A peine quelques vœux distincts se dégageaient-ils du sein de ces clameurs confuses:

— Le gouvernement nous trahit ! — A bas le règlement ! — On nous fait du tort sur la paye ! — Le brigadier est un aristocrate ! — Du travail ! — Du travail ! Nous voulons du travail !

Ce dernier cri paraissait dominant, et ce fut le seul auquel le directeur s'arrêta. Il se refusait au débat, et sur la politique et sur les personnalités; il entendait ne pas sortir du terrain de ses attributions:

—Du travail, mes amis? leur dit-il en dominant le tumulte ; vous savez que nous vous en donnons autant qu'il dépend de nous. Est-ce votre jour?

— Du travail! du travail! s'écria la multitude désormais unanime.

Pour comprendre la valeur de cette réclamation, il faut savoir que le nombre des bras à employer excédait de beaucoup l'emploi qu'on en pouvait faire et les sommes dont on disposait. Soixante mille ouvriers étaient embrigadés ; plus tard, ce chiffre devait arriver à cent vingt mille. C'était une armée, moins la discipline et l'esprit de corps. Or, sur ce nombre, quinze mille à peine pouvaient être employés. Force était donc d'établir le travail par relais, et d'y appeler les ouvriers à tour de rôle. De là des mécontentements et des jalousies. La journée occupée rendait deux fois autant que la journée oisive ; l'une laissait l'illusion d'un salaire, l'autre était une aumône sans déguisement. Quoi de plus naturel dès lors que ce désir tumultueux d'obtenir la meilleure des deux positions, celle où il y avait à la fois plus d'honneur et plus de profit ? De son côté, le directeur ne pouvait excéder les limites de ses allocations. Il résista donc de son mieux :

— Est-ce votre jour ? répétait-il.

—Du travail ! du travail ! s'écriait la foule dans une exaltation toujours croissante.

Des clameurs aux sévices il n'y avait qu'un pas,

et en temps de révolution ce pas est vite franchi : aussi fallut-il transiger. Le directeur promit de l'ouvrage :

— Vous irez aux terrassements du Champ-de-Mars, dit-il.

— Merci ! on en sort ! répondit la foule.

— Alors vous passerez aux chantiers d'Asnières, reprit le directeur. On y fait du caillou.

— Plus souvent ! ça gâte la main ! s'écria la foule. Pas de caillou !

— Aimez-vous mieux la plaine de Saint-Maur ? ajouta le directeur. Vous y planterez des pommes de terre de printemps. La patrie vous en décrète la récolte.

— Un beau ! venez-y voir ! dit la foule avec dédain. Des infirmes !

Les esprits étaient mal disposés ; ils le sont toujours dans une masse nombreuse. Quelques mécontents y donnent le ton et suffisent pour entraîner les autres. Ne pouvant vaincre l'obstacle, le directeur l'éluda par un moyen dont il avait reconnu l'efficacité :

— Nommez des délégués, dit-il, je m'entendrai avec eux.

Et il se retira, laissant à la foule cette sorte d'ultimatum. Les ouvriers parurent s'en accommoder.

Rien ne leur plaît autant que l'exercice d'un droit, si humble qu'en soit la sphère. Élire et déléguer, ainsi se passait leur vie. L'oisiveté aiguisait ce goût; c'était une façon de charmer leurs loisirs. Il choisirent donc des fondés de pouvoirs, qui furent admis dans le parc, tandis que la foule attendait au dehors l'issue de cette négociation. Malgré ses intrigues, le Percheron n'avait pu parvenir à l'honneur de représenter ses camarades : c'est le Comtois qui l'emportait sur lui :

— Bon ! se dit le vaincu avec un sentiment d'humeur ; nous voilà encore vendus.

Cet intermède nous donna le temps d'étudier le caractère de la réunion, et d'en juger le personnel:

— Aurais-tu là, par hasard, quelques-uns de tes amis? demandai-je à Oscar.

— Je n'en découvre point, me dit-il. J'y vois seulement mon peuple, mon grand et beau peuple!

— En effet, repris-je, il n'y a guère que des blouses !

— La blouse n'y ferait rien, Jérôme! C'est également l'apanage de l'artiste! Et comme il la porte!!! Mais il y a un autre détail auquel nous nous reconnaissons plus particulièrement!

— Et lequel, Oscar?

— La barbe, mon cher. Ne sépare jamais un artiste de sa barbe; c'est son titre, son passeport. Tu me montrerais cinq cents barbes, que je te dirais: Il n'y a pas un poil d'artiste là-dedans. Ça saute aux yeux, quand on est du métier.

— Vraiment!

— Oui, Jérôme! il y a des signes certains: le reflet, l'empâtement, le glacis. L'artiste est un être à part dans la création. Exemple: ton serviteur; en connais-tu deux de pareils au monde?

— Non, Oscar, non. Tu as ton cachet.

— Je m'en flatte, Paturot; eh bien! nous sommes tous comme ça. Le galbe *ad hoc*, et beaux dans les effets de lumière. Vois-moi plûtot.

— Ainsi, tu n'aperçois aucun de tes amis, Oscar?

— Aucun. Cette brigade n'est pas des nôtres. D'ailleurs, l'artiste va peu à l'état isolé. Il est de la nature du canard; il marche par bandes. Mais faute d'artiste, mon cher, nous avons là mon noble peuple, mon glorieux peuple! Au repos, il manque de relief; mais quand il s'anime, comme il est beau! L'as-tu vu rugir tout à l'heure?

En parlant ainsi, nous nous étions rapprochés d'un groupe où le Percheron pérorait avec chaleur. Une vingtaine d'ouvriers l'entouraient, les uns pour

l'appuyer, les autres pour le combattre. Parmi ces derniers se faisait remarquer un homme dont les membres délicats juraient avec le métier pénible auquel il était condamné. C'est lui surtout qui tenait tête au Percheron :

— Il est comme ça le bijoutier, dit celui-ci ; c'est un genre qu'il se donne. Aristocrate fini !

— Et à raison de quoi, s'il te plaît?

— Parce que tu trouves que le métier que nous faisons n'est pas le plus beau des métiers. Au service de la patrie! quoi de plus honorable, pourtant?

— Mais encore faudrait-il, mon camarade, que ce fût un service sérieux !

— Comment, pas sérieux? le mot est joli ! Quoi, bijoutier, la patrie te remet, au lever de l'aurore, une pioche, une brouette et un râteau, puis elle te dit avec politesse: Voilà ! et tu ne trouves par cela sérieux ! Mais, malheureux, sers-t'en donc de tes instruments, si tu en as le goût. Pioche, bêche, abîme-toi d'exercice : est-ce que la patrie y trouvera quelque chose à reprendre ?

— Avec ces manivelles! dit l'ouvrier en montrant des mains fluettes. Comment veux-tu que la pioche et moi nous nous entendions? Quand je me serai abruti les doigts à remuer de la terre, est-ce que je

pourrai manier plus tard l'ébauchoir et le poinçon?

— Je t'arrête, collègue! L'argument est vieux, mais il a du prix. Tu ne veux pas compromettre tes organes; tu veux te ménager pour le bijou; tu n'éprouves pas le besoin de t'abîmer à tout jamais. C'est bien, je comprends ce scrupule. Mais tu as tort d'accuser la patrie; elle n'exige pas ta détérioration, pas le moins du monde, entends-tu?

— Cependant.....

— La patrie te dit le matin, au lever du soleil: Voici des outils; mais elle n'impose rien pour la manière de s'en servir. Tu égratignes le sol ou tu le bouleverses, peu importe: elle n'est pas à cela près. Et tu voudrais qu'elle eût conçu l'infernale pensée de t'enlever au bijou! Allons donc! elle est bien trop bonne mère pour cela.

— Puisqu'elle nous paye, Percheron.

— Elle nous paye pour satisfaire son grand cœur, voilà tout. C'est son bonheur, sa joie, que de nous prodiguer ses trésors. Tu veux donc lui enlever ses satisfactions à la patrie? tu veux lui causer du chagrin? Être ingrat! Fils dénaturé!

— Qui te dit cela?

— Eh bien, laisse-la se prodiguer, vider ses poches; elle y tient, vois-tu? Dam! il faut bien faire

quelque chose pour ces petits! Elle imite le pélican!!!

— Oui; mais crois-tu, Percheron, que cela puisse durer ainsi? Toujours tirer du sac et n'y rien mettre, c'est grave.

— Qu'est-ce que ça te fait?

— Ça me fait, ça me fait, que je ne m'y habitue pas. L'idée m'en révolte. Ne pas donner en proportion de ce qu'on reçoit, ne pas faire un travail de conscience!

— Tu es bien bijoutier!

— Je suis ce que je suis; c'est tout de même un tourment pour moi. Et quand je tends la main pour recevoir une paye que je n'ai pas gagnée, il m'en monte des rougeurs au front. Cet argent m'humilie, il me brûle les doigts.

— L'argent de la patrie? Est-il bijoutier!

— Tu as beau te moquer, Percheron, c'est comme ça, et je te plains si tu ne sens pas comme moi. Quand l'ouvrier a fait du bon ouvrage, il est en paix avec lui-même: il touche un salaire avec orgueil; il sent qu'il a accompli sa tâche, son devoir. Ce que le patron lui donne du produit de sa journée est moins que ce que lui-même en retirera. C'est l'ouvrier qui a le beau rôle; c'est lui qui est le grand, le généreux. Il procure plus de profit qu'il

n'en retient : il crée quelque chose du moins ; il se rend utile ; mais ici qu'est-ce que nous faisons,

— Une œuvre d'hommes libres, bijoutier! tu ne le vois donc pas?

— Une œuvre de fainéants, Percheron, ne mâchons pas les mots. Crois-le bien, et vous tous, les amis, croyez-le, nous sommes à une mauvaise école. Dieu veuille qu'elle ne gâte pas jusqu'aux meilleurs. On a fait pour nous ce que l'on devait. Nous manquions de pain, on nous en a donné. Le gouvernement est juste ; il aime les ouvriers ; il l'a prouvé. Mais il ne faut pas se faire illusion : le sacrifice ne peut pas durer longtemps ; nous affamerions le pays, nous épuiserions ses ressources.

— Bah ! c'est le riche qui finance, bijoutier.

— Le riche et le pauvre, Percheron, et le pauvre plus que le riche. Il entre plus d'argent dans le trésor par pièces de vingt sous que par napoléons. C'est le pauvre qui fait le nombre, et c'est le nombre qui produit les gros totaux. Par ainsi, sommes-nous dans une position juste? Notre salaire, tout le monde y concourt, et tout le monde a droit de savoir à quoi il passe. L'ouvrier de province qui fait un travail sérieux vous demandera s'il est équitable de lui faire payer un travail ridicule? Le laboureur

qui se tue au sillon trouvera singulier qu'on prélève sur sa sueur de quoi nourrir des gens qui n'ont une pioche que pour la forme! Tous sont en droit de dire au gouvernement : — Pourquoi disposez-vous de ce qui nous appartient en faveur de gens qui jouent au club et au bouchon, et passent leur journée à oublier ce qu'ils savent faire? N'est-ce pas indigne qu'il y ait deux qualités de Français et d'ouvriers : l'ouvrier et le Français de Paris, qui a le droit de prendre ses côtes au long et à qui la patrie doit la nourriture; l'ouvrier et le Français de province, qui a tout uniment le droit de s'abîmer de besogne pour nourrir et entretenir le Parisien? Vois-tu, Percheron, j'ai beau faire, je ne puis pas expulser cette idée-là.

— C'est que tu es par trop bijoutier, mon fils! Comment ne vois-tu pas qu'au jour d'aujourd'hui c'est le riche qui paye? Que diable! on n'a fait la révolution que pour cela. Pour lors, si c'est le riche, chacun son tour. La patrie ne veut pas faire d'injustice, mon garçon. Dès le moment qu'elle nous accorde quelques faveurs, c'est que ses moyens le lui permettent.

— Pour le moment, bien; mais dans deux mois, trois mois, il faudra voir. Et si un jour le trésor se

trouve dans l'embarras, on pourra dire que c'est l'ouvrier de Paris qui est cause de cette calamité! Non, Percheron, il y a des moments où il me passe par la tête des idées terribles. Pour un rien, je délivrerais le pays d'une bouche de trop ; je sens qu'il n'y a pas de place pour moi hors de mon travail, du travail que je connais. C'est ma vie, mon élément, mon bonheur! Encore si le bijou se relevait! Mais que veux-tu que l'on fasse du bijou à présent? Il y en a trente ici comme moi? Des tapissiers, des ébénistes, des bronziers, des peintres d'émaux; autant d'industries sur le pavé!

— Allons! ne voilà-t-il pas que tu tournes à l'émotion? Bijoutier, que tu m'affliges!

— Et dire qu'il y en a parmi nous qui viennent ici en sournois, en faussaires, escamoter le pain du pauvre, qui mangent à deux râteliers, qui n'acceptent pas du travail sitôt qu'ils le peuvent, sitôt qu'on leur en propose, qui se servent de cette aumône pour rançonner le patron et l'empêcher de rouvrir ses ateliers! Tiens, alors, Percheron, je m'aperçois que nous vivons au milieu de gens qui manquent de bon sens et de justice, et je rougis plus vivement encore de me trouver parmi eux. Sans

compter qu'il s'y est glissé des hommes dont la compagnie n'a rien de flatteur.

— Où as-tu vu une société sans mélange, bijoutier? Faut pas se montrer délicat.

— Quel beau jour, Percheron, que celui où je retrouverai mon établi, mes outils, mes lingots, mes moules et tout ce qui s'ensuit? C'est là mon rêve, vois-tu?

— Pauvre garçon! tu aimes mieux servir un particulier que ta patrie! Les goûts sont libres. Fais-toi exploiter, mon fils. L'exploitation de l'homme par l'homme, le tour est connu. Et tu en es là! Dieu du ciel, comme on s'abrutit quand on travaille dans le bijou!

Le Percheron venait de prononcer sa sentence, lorsqu'un bruit qui se fit vers la porte signala le retour des délégués. L'arrangement était conclu, le pacte signé. On obtenait du travail, c'est-à-dire une journée de quarante sous. Quant à la tâche, elle était des plus douces; il s'agissait d'une promenade aux environs. Un pépiniériste de Ville-d'Avray devait livrer des arbres destinés à repeupler les boulevards. La brigade avait pour mission d'aller les prendre et les replanter; besogne de bijoutier, me on voit! Cependant l'idée eut du succès;

le mouvement plaît toujours aux masses. A peine y eut-il, çà et là, quelques mécontents, et dans le nombre le Percheron.

— Tu nous vendras donc toujours, Comtois? dit-il à son camarade avec un accent de reproche.

— Fallait en finir, répliqua philosophiquement celui-ci.

Comme tous les hommes que la nature a doués d'une force de taureau, le Comtois était l'être le plus tolérant et le plus inoffensif du monde. On pouvait le plaisanter, l'attaquer même ; il n'y opposait qu'une puissance d'inertie. C'était fort heureux; car ses poings, mis en mouvement, ne frappaient pas, ils assommaient. Le Percheron brillait moins de ce côté ; mais il avait le cerveau le plus exalté et la plus mauvaise langue de la brigade. Ils représentaient l'un la force et la bonté du peuple, l'autre sa turbulence et sa causticité. Celui-ci formait le parti du mouvement ; celui-là de la résistance. On écoutait le Percheron avec le plus de plaisir ; on avait plus de confiance dans le Comtois.

La brigade s'ébranla sous la conduite d'un élève des écoles. Le ciel était nuageux sans être très-menaçant :

— Si nous les suivions? dis-je à Oscar.

— Je le veux bien, répliqua-t-il; c'est un spectacle qui me va. Il est si curieux à étudier, ce grand et beau peuple !

Nous pouvions nous mêler à la bande sans y causer d'étonnement. On nous prenait pour des employés de l'administration, et tout au moins pour des chefs de service. Le trajet fut rapide et animé par des chants joyeux. Aucun ordre ne régnait dans la marche; aucune consigne n'était suivie. C'était un corps de partisans, et non une troupe réglée. Nous traversâmes le bois de Boulogne dans toute sa longueur, et par les hauteurs de Saint-Cloud nous arrivâmes à Ville-d'Avray. Le site était triste, le château aussi : on eût dit qu'il portait le deuil de ses derniers hôtes. A travers les arbres dépouillés, l'œil n'apercevait que l'abandon et la solitude. Une brume épaisse, répandue dans l'air, ajoutait à ce tableau un accessoire qui ne contribuait pas à l'égayer.

La brigade arriva à la porte de la pépinière, où les arbustes étaient déjà disposés : à la vue de tant d'hommes, le maître du lieu ne put se défendre d'un mouvement de surprise :

— Pourquoi tout ce monde ? demanda-t-il.

— Pour vos arbres ! répondit le chef de brigade. La patrie nous charge de les emporter.

— Mais j'avais traité pour le port ! Deux charrettes ! c'était l'affaire de quinze francs.

— Nous en procurerons le bénéfice à la patrie, citoyen. Voici des gaillards qui valent bien vos chevaux.

— Mais les emballages ?

— Belle histoire ! On les ouvrira. Ici, les enfants, et à l'œuvre !

Les ouvriers accoururent : en quelques minutes les toiles furent dépecées et les arbustes mis à nu. Le pépiniériste paraissait consterné ; il haussait les épaules et levait les yeux au ciel. Il semblait plaindre, dans le fond de son âme, ses rejetons de tomber en de telles mains. Involontairement il se souvenait des soins qu'il leur avait prodigués et des égards qu'il avait eus pour eux. Dans sa douleur éclatait un sentiment paternel qui eût touché des cœurs moins farouches. Il allait d'un ouvrier à l'autre pour raffermir et pétrir les mottes qui adhéraient aux racines et les préservaient de tout affront. Enfin, quand la brigade, chargée de ce précieux fardeau, se remit en marche pour descendre la côte, il la suivit longtemps de l'œil, et au moment de rentrer dans son clos.

— Mes pauvres acacias ! dit-il.

Cependant nous avancions avec rapidité; une pluie fine commençait à détremper le sol et conseillait de hâter le retour vers Paris. Devant Sèvres, elle redoubla : on résolut d'y faire une halte et d'y déjeûner. Les arbustes furent déposés sur la voie publique, et les cabarets se garnirent d'amateurs. Mille cris s'élevaient à la fois ; la question du menu soulevait quelques difficultés. Chacun voulait faire prévaloir ses combinaisons et ses goûts. Les marchands ne savaient à qui entendre. Une clientèle si nombreuse les rassurait médiocrement : peut-être doutaient-ils en outre de sa solvabilité. Enfin on s'entendit; l'omelette et le porc frais prévalurent. Pour les arroser, on eut un petit vin récolté sur les coteaux environnants. C'en fut assez pour mettre les estomacs en liesse et les cœurs en joie.

Oscar et moi nous étions entrés dans l'établissement le plus distingué du bourg; l'exemple nous avait séduits. Nous eûmes une friture de goujons et des côtelettes, et je ne me souviens pas d'avoir fait un repas meilleur. L'appétit lui servait d'assaisonnement. Près de nous se trouvait une table entourée d'ouvriers, dont le Percheron était le sommet et le Comtois la base. Comme tribut de voisinage, nous leur fîmes passer quelques bouteilles de vin

cacheté. Là-dessus les esprits s'animèrent ; on nous porta des toasts pompeux, on nous offrit une candidature aux prochaines élections. Il y eut des discours prononcés, et l'on s'y plaignit, en termes amers, d'un régime qui négligeait les ouvriers. Comme conséquence naturelle, on se promit de le changer à l'occasion la plus prochaine. Chaque convive avait son programme en poche. Le Comtois, qui était un garçon de sens, comprit qu'il était temps d'intervenir :

— Ça ne peut pas se passer sans chanson ! dit-il. Le vin cacheté appelle la chanson !

— C'est juste ! s'écrièrent les convives.

— Eh bien, Percheron, mon fils, tu l'entends, reprit le colosse ! Tu vois que la société fait un appel à tes moyens. Allons, serin, en avant !

— Cette pluie m'a coupé la voix, répondit l'ouvrier du ton de l'artiste qui cherche à se faire valoir par la résistance.

— Bah ! dit le Comtois, n'est-ce que cela? Eh bien, encore un coup de ce petit vin ! ça chasse le mauvais air.

Il lui en versa une énorme rasade que le Percheron but très-consciencieusement :

— Maintenant, mon fils, plus d'excuse, ajouta

l'athlète ; on connaît la valeur de ton instrument. Ainsi, pars du poumon gauche.

— Flatteur ! Et que veux-tu que je chante, Comtois ?

— Ce que tu voudras, mon garçon. *Les Girondins de l'atelier national*, par exemple ; tu y files le son avec succès.

— C'est léger et peu sévère, Comtois.

— Tant mieux, mon fils ; en temps de misère, faut endormir le mal.

— Tu le veux ? eh bien, voici !

Il essaya son instrument et commença :

AIR *des Girondins.*

Autour de vingt canons à douze,
France, tu ranges tes enfants.
Allons, allons, qu'on en découse !
D'un gigot aussi tu te fends.
NOURRIS par la patrie,
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie !
C'est le so...ort le plus beau...au,
Le plus digne d'envi...ie !

— Bravo, Percheron ! bien touché, mon fils ! dit le Comtois avec un épanouissement visible.

— Maintenant à vous, les amis ! ajouta le chanteur. Un chorus, et soutenu !

Tous les ouvriers reprirent ensemble le refrain :

NOURRIS par la patrie,
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie,
C'est le so...ort le plus beau...au,
Le plus digne d'envie!

— Le fait est que la romance a du cachet! juste comme ce vin, dit le colosse en vidant son verre.

L'assemblée partagea cet avis, et le Percheron fut comblé à la ronde. On le pressa de nouveau, et cette fois il se défendit moins.

— *La Marseillaise du travail! la Marseillaise du travail!* criait-on de tous côtés.

— Chut! les amis, chut! Pas de ça, la charge est trop forte.

— Bah! en petit comité, histoire de rire.

— Allons, soit, puisque la majorité le veut; respect aux majorités.

Et il chanta :

AIR *de la Marseillaise.*

Allons, enfants de la bronette,
Le jour de pioche est arrivé!
Au premier chant de l'alouette,
Combien de gens sur le pavé!
Entendez-vous hors des barrières

Chanter le môme et le voyou?
Ils font à l'envi du caillou,
Afin de combler les ornières.
Aux pioches, citoyens! trimez par bataillons!
Piochons (*bis*), c'est le moyen d'avoir des picaillons!

— Chorus, les enfants de la lyre!

Piochons, piochons,
C'est le moyen d'avoir des picaillons!

— Voilà, dit le Percheron en artiste qui a rempli sa tâche.

— Second couplet! second couplet! s'écrièrent les convives.

— Impossible, mes fils; l'organe s'y refuse! Il y a une note dont je n'accouche plus. Absente par congé!

— C'est égal! on n'est pas à cela près, dirent les voix.

— Eh bien! mes fils, puisque vous l'exigez, on passera à la dernière strophe. Attention, c'est le bouquet!

— A la bonne heure! s'écria l'assemblée; et avec accompagnement de drapeau! Comme aux Français, Percheron, comme aux Français!

— Tudieu, quels délicats! Vous aimez les mor-

ceaux de choix, à ce qu'il paraît, mes fils. Allons, c'est bien, on va vous en servir.

Il ajusta en même temps deux serviettes dont il se fit un drapeau, et s'enveloppa d'une manière pittoresque, puis roulant ses yeux dans les orbites, il se jeta à genoux et prit les airs d'une pythonisse qui a longtemps posé devant son miroir.

— Couplet final, dit-il.

Et il reprit :

Amour sacré de la cantine,
Soutiens-nous au jeu de bouchon ;
Fais que tous nos *uts* de poitrine
Chantent la mère Godichon.
Si le travail est une attrape,
Si le cagne est sur le pavois,
Mais amis, unissons nos voix
Pour le triomphe de la gouape.
Aux pioches, citoyens! trimez par bataillons!
Piochons (*bis*), c'est le moyen d'avoir des picaillons !

— Chorus des chorus, fils d'Apollon !

Piochons! piochons!
C'est le moyen d'avoir des picaillons!

— En route, maintenant ; voici le brigadier qui se hérisse. Respect aux supérieurs !

La séance fut levée, et la bande joyeuse reprit le

chemin de Paris. Chacun avait de nouveau chargé son épaule d'un des précieux arbustes destinés au reboisement des boulevards. Ces végétaux n'étaient pas, il faut le dire, traités avec tous les égards que leur faiblesse méritait. L'exercice qu'on leur faisait subir devait accroître le regret qu'ils éprouvaient d'avoir quitté la terre natale. De Ville-d'Avray à Sèvres, leur condition avait été tolérable ; mais de Sèvres à Paris, elle empira cruellement. Les vapeurs du vin poussaient les ouvriers à des jeux folâtres qui nuisaient à l'économie de leur fardeau. Ceux-ci changeaient leurs arbustes en espadons et les employaient à des assauts abusifs ; ceux-là, les convertissant en mousquets, en usaient pour un maniement d'armes, peu compatible avec leur destination. Toutes ces aménités concouraient au même résultat, celui de dépouiller ces végétaux de leur dernière défense, et de les frapper dans les sources même de la vie.

Une plaisanterie les acheva : ce fut le Percheron qui en eut l'initiative. Se trouvant près de son ami le colosse, il se déchargea sur lui du poids qu'il portait :

— Tiens, Comtois, lui dit-il ; tu manques de lest, en voilà.

Le robuste ouvrier prit la chose gaiement et continua sa route avec un arbuste de plus. L'exemple eut des imitateurs, et bientôt douze ou quinze membres de la bande joyeuse dirent à leur tour :

— Tiens, Comtois.

L'athlète disparut bientôt sous cette masse dont on le chargeait. C'était plus gênant que lourd, et il marchait comme s'il avait eu les épaules libres. Seulement, dans ce frottement continu , les racines achevaient de se dégarnir et subissaient des entailles irréparables. Quand on arriva devant la barrière, ce n'étaient plus des balivaux, c'étaient des fascines.

Telle fut cette journée mémorable où nous pûmes, Oscar et moi, juger ce qu'était un atelier national et quels services il rendait. Le compte en était facile. Deux cent cinquante hommes avaient effectué le transport de deux cent cinquante arbustes. A raison de quarante sous par journée d'homme et de trois francs par pied d'arbuste, c'était cinq cents francs d'une part et sept cent cinquante de l'autre. En tout, douze cent cinquante francs d'anéantis. Aucun des végétaux ne survécut aux suites du déjeuner, et encore fallut-il les mettre en terre, comme il faudra plus tard les en extirper. Double

besogne, doubles frais. Tel était l'atelier national; tels étaient les profits de l'institution.

Certes, rien n'est plus respectable que les misères du peuple, et c'est pour l'état une obligation impérieuse que de les secourir. En pareil cas, il convient d'agir sur-le-champ, sans mesurer l'étendue des sacrifices. Mais si le but est précis et n'admet pas d'hésitation, il n'en est pas de même du choix des moyens. Avant que d'en venir là, il importe de calculer tout, l'effet des plans et la portée des actes, d'assurer son terrain et de ne rien livrer au hasard. C'est un jeu terrible que de troubler, sur la foi d'un rêve, l'économie entière du travail, son mouvement naturel, son empire sur la multitude. C'est une grave responsabilité que de bouleverser les existences, d'ébranler les habitudes, d'inquiéter les sentiments, en vue de combinaisons qui ne renferment ni des éléments d'ordre ni des conditions de durée. L'atelier national était un de ces caprices d'enfant, mis en œuvre par d'autres enfants. Rien de grave, rien de digne d'un grand peuple. Les embarras dont on se délivrait ainsi étaient des embarras que l'on s'était créés à plaisir, de ses propres mains. Quelques mesures simples, prises au début, auraient suffi pour les écarter. Ces mesures auraient exclu, il

est vrai, l'appareil théâtral, les mots pompeux, les proclamations sonores, les émotions de chantiers ; mais elles auraient soulagé d'une manière plus équitable et à moins de frais pour le trésor les misères les plus réelles, les plus urgentes. Au lieu de grouper avec affectation les ouvriers déclassés, on en eût maintenu la dissémination, afin de ne pas corrompre les âmes par le spectacle d'une tâche dérisoire, afin d'y laisser vivre, comme un salutaire préservatif, le sentiment d'une situation fausse et le désir d'y échapper par la reprise d'un travail sérieux.

Ce fut le sentiment que j'emportai de cette journée. En étudiant les dispositions de nos compagnons de route, j'y découvris un mécontentement d'eux-mêmes, qui éclatait sous diverses formes et de mille façons. Chez les uns c'était du bruit, chez les autres les diversions du cabaret. Ceux-ci se répandaient en plaisanteries amères, ceux-là en sorties contre le gouvernement. Un secret malaise les dominait tous; ils se sentaient hors de la sphère des saines émotions, mal entourés, mal dirigés. Aussi leurs exigences n'avaient-elles pas de limites; leur besogne était sans valeur, ils se plaignaient pourtant du salaire :

— Tiens, Comtois, disait le Percheron en rentrant à Monceaux, c'est la dernière que je te passe.

— De quoi? répliqua le colosse; que ces mercuriales ébranlaient peu.

—Nous faire mouiller comme des rats, et pour quarante fichus sous! Où avais-tu la tête quand tu as conclu ce beau marché?

— Fallait bien faire quelque chose, répliqua le délégué avec sa philosophie inaltérable.

— Décidément, Comtois, je vous pénètre, dit le Percheron. Il y a là-dessous une œuvre ténébreuse, quelque pot de vin. Comtois, sois franc avec ton ami; j'aime mieux ça! Avoue que tu nous vends.

CHAPITRE XII.

Les clubs au vinaigre et au camphre.

Entre l'empirisme et l'atelier national, c'est-à-dire entre le désordre dans les idées et le désordre dans les actes, le gouvernement avait deux graves embarras; il en rencontrait un plus grave encore dans les clubs, qui chaque soir le traitaient de haut et parlait d'aller lui couper les oreilles.

Le lendemain de la révolution, le pouvoir était à terre; quelques hommes de cœur en prirent le fardeau. Des périls réels donnaient à cet acte le caractère d'un dévouement, et ce serait se montrer ingrats que de méconnaître le service qu'ils rendirent. Un peuple en armes ne se calme pas d'abord; ses vœux ressemblent beaucoup à des violences. Il n'est pas dans la foule un sentiment d'énergie ou d'orgueil

qui ne dégénère alors en prétentions à l'empire. Tout homme qui réunit vingt baïonnettes ou vingt sabres à ses côtés, peut traiter avec le gouvernement établi, lui dicter des conditions et réclamer sa part de souveraineté. Au besoin, il lui ordonne de se dissoudre. Des chefs qui se sont couronnés de leurs mains n'inspirent pas un respect bien profond. Ceux qui ont assisté à leur avénement sont toujours tentés de les renverser pour en proclamer d'autres, et de n'imposer à ce manége d'autre limite que celle de leur caprice et de leur vanité.

Aussi, sur les ruines du pouvoir déchu, vingt ou trente pouvoirs s'étaient-ils élevés. Leur siége était dans les clubs; pour organes ils avaient les célébrités de la prison. Les hommes que la révolution venait de rendre à la liberté réclamaient le prix de leur martyre. Ils paraissaient disposés à faire bon marché d'eux-mêmes; mais ils se montraient exigeants pour leurs idées. A leurs yeux le triomphe du peuple était le leur; ils l'avaient préparé dans les fers et sanctifié par la souffrance. Le peuple ne pouvait oublier ceux qui avaient défendu le principe républicain au prix de leur sang et de leur liberté. A leur front dévasté avant l'âge, à cette expression sombre que l'emprisonnement laisse sur les traits, comment

ne pas reconnaître les héros du moment, les vrais souverains de la circonstance? Le gouvernement apparent n'était que le produit d'un malentendu et d'une surprise. Où avait-il combattu? Qu'avait-il souffert? Le seul et véritable gouvernement reposait dans sept ou huit noms entourés de l'auréole et sacrés par la persécution.

Dès les premiers jours, la position se dessina. D'un côté, les ambitions parvenues, de l'autre, les ambitions à parvenir : à celles-là l'Hôtel de ville ; à celles-ci les grands clubs, les clubs révolutionnaires. On traita dès lors de puissance à puissance ; on se mesura de l'œil. l'Hôtel de ville ne voyait pas sans ombrage ces foyers d'action, plein de menaces contre lui; les clubs ne songeaient pas sans s'indigner à cet assemblage incohérent d'individus et d'opinions, que le hasard et la bonhomie du peuple avaient investis de l'empire. Ici, c'était une secrète appréhension; là, un frémissement visible. Le beau rôle appartenait plutôt à ces gouvernements libres qu'au gouvernement institué. Ils n'encouraient pas la responsabilité et partageaient le pouvoir. Aucune mesure grave qui ne fût jugée par eux et passée à un crible sévère. L'Hôtel de ville ne s'appartenait pas ; il vivait sous la tutelle. Son désir secret était de

rendre à Paris un aspect tranquille qui rassurât le crédit. L'intérêt des clubs était de maintenir l'agitation révolutionnaire, et d'arriver par la détresse au nivellement. Les clubs eurent raison; l'Hôtel de ville céda. L'Hôtel de ville voyait dans le retour des troupes de ligne deux heureux effets : une garantie d'ordre et une réparation. Les clubs craignaient que l'armée n'eût le goût d'une revanche; ils exigèrent que Paris demeurât sans garnison. Ce fut encore l'Hôtel de ville qui s'inclina : à peine poussa-t-il la révolte jusqu'à un défilé de théâtre. Toujours et partout se retrouvait cette mystérieuse domination, qui laissait la politique sans force et le pouvoir sans dignité.

C'était au nom du peuple que s'exerçait cette pression funeste. Oscar n'était pas le seul à se prévaloir du peuple et à se faire fort de son appui. Chaque club avait un peuple à ses ordres. Était-ce le même? ou comptait on autant de peuples que de clubs? Si c'était le même, il se donnait de furieux démentis, car les clubs ne s'accordaient guère que sur un point, celui de perpétuelles contradictions. Si c'étaient divers peuples, restait à savoir où était le bon, où était le vrai. Quel qu'il fût, le peuple, au dire des clubs, avait chaque soir quelque chose à

demander à l'Hôtel de ville. C'était ceci, c'était cela : marché fixe, sans rien rabattre. Pour peu qu'il tardât à l'obtenir, il allait se mettre en marche sur le siége du gouvernement et l'enlever d'assaut. Point de délais surtout, point de mauvaises défaites. Le peuple ne s'en payerait plus, le peuple était las. Ce grand et noble peuple avait fait assez de révolutions stériles ; il était résolu à veiller sur celle-ci, afin que rien n'en troublât la fécondité. Ainsi parlaient les clubs ; Oscar n'eût pas mieux dit.

Toujours est-il que ce peuple, si universellement invoqué, n'avait pas les allures d'un maître accommodant. Que d'exigences! quel despotisme! Comme il parlait aux souverains qu'il s'était donnés! Comme il les rappelait aux conditions de leur origine! Vis-à-vis de commis, le ton n'eût été ni plus tranchant ni plus hautain. Vite, une armée à la frontière! c'est le désir du peuple. Un impôt forcé sur les riches, le peuple l'entend ainsi. Pourquoi des élections à court délai ? le peuple n'en veut pas. Retardez-les, dit un club ; rapprochez-les, dit un autre, tous deux au nom du peuple. Lequel croire ? Puis venaient des opinions impératives sur les décrets rendus ou à rendre. Le peuple approuve, le peuple blâme, suivant les versions, il accepte l'ensemble, mais il pro-

teste sur les détails. Jamais on n'en a fini avec ce peuple ; il est vétilleux comme un huissier, fendant comme un matamore, soupçonneux comme un Othello, et raisonneur comme un valet de comédie. Sans compter que sa grande joie est de mettre son chapeau perpétuellement de travers, d'aiguiser sa moustache en pointe et de briser quelques vitres en manière de passe-temps. Tel était le peuple au nom duquel les clubs dictaient leurs arrêts. Un mot explique tout ; ils le faisaient à leur image.

Me voici sur les clubs; c'était la grande curiosité. Le lendemain de la révolution, il s'en créa un ; au bout d'une semaine, on en comptait cent cinquante. Tout propriétaire qui avait une pièce vide fondait un club ; il se ménageait ainsi une influence et s'assurait un loyer. Beaucoup d'établissements de ce genre naquirent de ce calcul ; ils ne s'élevèrent à la politique qu'après avoir passé par la spéculation. Le club avait la vogue, et à Paris c'est beaucoup. On allait y chercher la comédie ou le mélodrame, suivant le quartier. On avait le club sombre et le club rieur, et le club pittoresque et le club fastidieux. En somme, c'était fort médiocre ; pas un talent, pas une idée ; des énormités sans fin, de vrais débits de pauvretés. Tous les lieux communs qui, depuis un

demi-siècle ont élu domicile dans les livres, s'étalaient de nouveau à ces tribunes sans y être relevés ni par le geste ni par l'expression. Ces génies enfouis, ces grands hommes ignorés, qui n'attendaient, pour se produire, qu'un théâtre digne d'eux, venaient échouer un à un et le plus misérablement du monde. Là où l'on espérait rencontrer du bon sens et de la simplicité, on ne trouvait que le sophisme et l'emphase. Point de naturel ni d'élans vrais; mais un mélange de trivialités et de boursoufflures peu digne d'un peuple athénien.

Mon ami, le baron vendéen, était l'un des habitués du club le plus orageux de Paris. Marthe avait beau gronder et l'entourer de consignes sévères, il s'y dérobait pour aller suivre, dans son foyer le plus actif, le mouvement historique dont il avait prévu les phases. C'était son point d'optique ; il ne consentait pas à voir les choses autrement. La révolution actuelle était une contrefaçon de l'autre ; on n'eût pas ébranlé chez lui cette conviction.

— Etes-vous libre, monsieur Paturot? me dit-il un soir que j'allai le voir à l'issue de son repas.

— Tout à fait, baron, et à vos ordres.

— Vous aimez sans doute le spectacle?

— M'est-il permis de vous demander lequel?

— Un spectacle nouveau, ou plutôt renouvelé des anciens. J'ai là deux coupons.

— Et les acteurs, baron?

— Des doublures! Mais les chefs d'emploi sont morts il y a longtemps. Devinez-vous?

— Je le présume, baron; c'est un club.

— Vous l'avez nommé; mais pas un club ordinaire. On y joue au gouvernement.

— Comme aux Jacobins, lui dis-je avec un sourire.

— Comme aux Jacobins, monsieur Paturot! Vous avez beau me railler, nous y marchons! Venez-vous?

— Volontiers, baron; l'occasion est trop bonne pour que je ne la saisisse pas.

— Vous verrez des gens curieux!

— Croyez-vous? Est-ce curieux qu'il faut dire?

— Soit; ne les qualifions pas; plus tard, la Providence se chargera de ce soin.

Malgré les objections de Marthe, le baron se mit en état de sortir: il ne resta plus à celle-ci qu'à se réfugier dans une protestation silencieuse:

— On me le gâte, monsieur, on me le gâte, dit-elle en nous accompagnant jusque sur le palier.

Le club vers lequel nous nous dirigions n'était

pas fort éloigné ; en moins de dix minutes nous arrivions à la porte. Le baron avait eu raison de me parler d'un spectacle ; à voir la foule, on s'y fût trompé :

— Vos billets, messieurs ? disait un préposé à ceux qui se présentaient.

— Les voici, répondit mon compagnon.

Les personnes introduites prenaient deux directions ; on nous indiqua celle qu'il fallait suivre. Jusque-là rien de terrible, rien de révolutionnaire, si ce n'est un ou deux fusils qui brillaient aux issues. C'étaient la force armée du lieu et une mesure depolice. Nous gravîmes l'escalier; il nous conduisit vers un rang de loges où nous pûmes nous asseoir. Le club tenait ses séances dans une salle de théâtre, et les lieux avaient dû se prêter à leur nouvelle destination. Sur la scène s'élevait le bureau ; les membres du club occupaient l'orchestre et le parterre; les loges étaient abandonnées au public. On y entrait moyennant une légère redevance. Le club payait sans doute ses chandelles avec ce revenu.

— Eh bien, les voyez-vous? me dit le vieillard en s'asseyant. Les reconnaissez-vous?

— Les reconnaître ? ce serait difficile, baron.

En effet, on ne distinguait, du point où nous

étions, qu'un millier de blouses ou d'habits s'agitant dans les profondeurs du parterre. Des cris confus s'en élevaient, et il me sembla voir reluire quelques armes. Le bureau seul, mieux éclairé, livrait aux regards des curieux les personnages qui le composaient. Sur-le-champ l'un d'eux me frappa ; il était impossible de ne pas reconnaître en lui le chef et l'âme de cette foule. Sa pose était habituellement fatiguée, son air maladif. On eût dit que la prison pesait encore sur lui comme une chappe, et ne fournissait à sa poitrine qu'un air insuffisant. Mais quand il s'animait, quand le débat l'entraînait, ses yeux prenaient un éclat sombre et sa parole pénétrait comme l'acier. C'était une sorte de transfiguration. La physionomie trahissait alors les secrets de cet esprit indomptable ; on voyait qu'il s'était proposé un but et qu'il ne dévierait pas. Jusque dans le repos éclatait un travail intérieur, le jeu du volcan qui tend à briser son enveloppe. La contradiction surtout l'irritait ; il n'en souffrait pas dans l'enceinte où régnait son ascendant. Tant que l'orateur ne s'écartait pas du thème assigné, il daignait l'encourager par un assentiment muet ; mais une opposition s'élevait-elle, à l'instant son œil se chargeait d'éclairs et sa pose ressemblait à une menace.

Ce personnage était le président du club ; il figurait au premier rang, parmi les héros de la captivité et de la conspiration. Malheureux temps ! malheureux pays, que ceux où la politique crée de pareils titres de renommée! La persécution enfante les martyrs et le martyre a plus d'attraits qu'on ne le croit. Il s'y attache on ne sait quoi de flatteur qui répand dans l'âme une volupté malsaine. On s'enivre de persécution comme on s'enivre de gloire, et dans les fumées qui s'en exhalent, on a devant les yeux ce capitole lointain où l'on montera quelque jour. Dût-on rester à l'état d'opprimé, cette condition sourit encore. L'amour-propre y trouve de petits profits et d'amples dédommagements. On exerce une souveraineté sans bornes sur ces esprits exaltés, ces organisations inquiètes qui demandent un nom comme point de ralliement, comme cocarde, comme drapeau. Légions frémissantes et attentives au signal ! Autans impétueux, toujours prompts à se déchaîner ! N'y a-t-il pas pour le cœur un plaisir secret dans ce commandement terrible? N'est-ce pas une vie bien pleine que celle où les émotions du combat succèdent aux émotions de la geôle ? Les régimes peuvent changer sans que de telles habitudes s'oublient. Ce que la na-

ture n'avait fait qu'ébaucher, la prison l'achève ; les âmes, longtemps séquestrées du monde ne s'y rattachent plus que par un sentiment de courroux. Monarchie ou République, elles conspirent ; c'est désormais leur titre et leur honneur.

Ces réflexions m'assaillaient sans que je pusse m'en défendre. L'aspect de la salle, les clameurs qui s'y élevaient, les ondulations de la foule pressée à nos pieds, tout éveillait en moi des idées tristes et une impression semblable à celle qu'éprouve un voyageur à l'aspect d'horizons inconnus. Avec de tels éléments y avait-il une société possible ? Le bouffon et l'odieux s'y mêlaient de manière à partager l'esprit entre la colère et la pitié.

— Eh bien ! me dit mon compagnon en reprenant son thème, les reconnaissez-vous, enfin ?

Il y tenait.

— Qui donc, baron ? répliquai-je.

— Mais nos anciens, monsieur Paturot ! Voici Anacharsis Clootz, l'orateur du genre humain. N'avez-vous pas entendu qu'il demandait une croisade contre le Sardanapale du Nord ? Il y a soixante ans qu'il parle ainsi. Et son voisin ! impossible de s'y tromper ; c'est le capucin Chabot. Voyez comme la tonsure paraît ! Ne parle-t-il pas d'aller savonner

le pouvoir exécutif ? C'est son expression favorite. Toujours les mêmes, ces vieux Jacobins !

Cependant un peu de silence venait de s'établir; un orateur occupait la tribune. Son texte était celui-ci : Le bourgeois a trop longtemps exploité le peuple ; il est temps que le peuple exploite le bourgeois.

— Citoyens, disait-il, on nous trahit ! La patrie est en danger; veillons. Ceux qui, pendant des siècles, se sont engraissés de nos sueurs, ont conservé toutes les positions que nous aurions dû leur enlever. Qui voyez-vous dans la garde nationale? des bourgeois ; dans les grades de l'armée? des bourgeois ; dans la magistrature? des bourgeois ; dans les administrations publiques? des bourgeois ; partout des bourgeois. Ce sont les bourgeois qui font les tableaux, les bourgeois qui font les livres. La banque est pleine de bourgeois, le commerce aussi. Ils s'emparent de tout, ces bourgeois. Où est le peuple alors? Il n'y a donc plus de peuple? Oui citoyens, il y en a un, mais pour servir d'esclave au bourgeois, pour lui cirer ses bottes, pour lui porter son eau, pour lui confectionner des chaussures, pour lui ouvrir la portière du fiacre quand il va, l'aristocrate, aux deuxièmes loges de l'Ambigu.

Voilà quelle est la part du peuple, d'être foulé aux pieds par le bourgeois.

L'assemblée, où la blouse dominait, écoutait ce langage avec un frémissement de plaisir. L'enthousiasme n'était comprimé que par la crainte de troubler l'orateur dans le cours de ses périodes. Çà et là s'échappaient néanmoins quelques témoignages d'une admiration mal contenue :

— Bravo! c'est cela! très-bien! disaient les voix.

— Ainsi, poursuivit le tribun, voilà des siècles et des siècles que le peuple est à la discrétion du bourgeois. Tout le monde l'avoue, n'est-ce pas? tout le monde en convient?

— Oui ! oui !

— Eh bien ! puisque le peuple est vainqueur, c'est le tour du peuple. La loi du talion, comme dans l'antiquité. Le peuple va être banquier, administrateur, magistrat, général, peintre, poëte et rentier ; c'est son tour. Quant au bourgeois, il lui faut une place, c'est trop juste. Pour lors, il sera décrotteur, porteur d'eau, marchand de chaînes de sûreté, savetier, tailleur et chiffonnier. Voilà le sort naturel du bourgeois. Il fera ce que faisait le peuple, et le peuple fera ce qu'il faisait. A tour de

rôle, et en avant l'égalité! Maintenant, si quelqu'un trouve que j'ai tort, qu'il le dise!

L'accent avec lequel ces derniers mots étaient prononcés témoignait, chez l'orateur, de quelque disposition à l'intolérance. Aussi personne ne prit-il la parole pour relever le bourgeois de la condition à laquelle on le condamnait. On eût dit que chacun, dans l'assemblée, se résignait à le voir chiffonnier et marchand de lorgnettes. Il y avait pourtant, dans le club, beaucoup de bourgeois, et l'orateur en était un. Le président n'était lui-même qu'un bourgeois ; le bureau en comptait beaucoup. C'eût été le cas de demander à tout ce monde s'il vendrait du coco ou porterait la hotte.

Les motions se succédaient ; c'était à faire pitié! Elles avaient à peu près le même caractère et le même à-propos. Quelles idées et quel langage! Tous lambeaux d'emprunt et pas un sentiment vrai! De la déclamation à froid, la pire de toutes!

— Partons, dis-je à mon voisin ; ils me font souffrir!

— Attendez, monsieur Paturot ; voici le bouquet. Nous n'avons eu que le spectacle de la porte.

En effet, les grands orateurs donnèrent ; il s'agissait d'aller présenter le lendemain une requête au

gouvernement, et de lui exprimer à quel point le club était mécontent de sa politique. Cette requête fut délibérée et votée ; les termes en étaient impérieux jusqu'à l'insulte. On signalait des épurations à faire ; on interdisait certains actes, on en imposait d'autres. Les exigences se succédaient et s'accumulaient. Chaque membre du club voulait fournir son idée, enchérir sur l'expression et ajouter à la manifestation du dédain général celle de ses dédains particuliers. Pauvre gouvernement! Il n'était là personne qui ne se crût en droit d'aller lui couper les deux oreilles.

— Eh bien, me dit le baron en sortant qu'en pensez-vous?

— C'est un vertige isolé, répliquai-je; un peu de délire dans un coin de Paris.

— Bah ! reprit-il, c'est ainsi que vous vous tenez au courant de ce qui se passe. Vous venez de voir un gouvernement, monsieur Paturot ; eh bien, il y en a trente dans ce genre. Pas de club qui ne joue ce jeu et n'envoie des ordres. Tous menacent de marcher si on leur résiste. Ceux qui ne parlent que de cinquante mille hommes sont les plus discrets. Il y en a qui ont jusqu'à trois cent mille hommes dans leur main. j'en ai vu un l'autre jour, près de Bercy,

qui n'abonnerait pas à cinq cent mille hommes, il porte ses vues jusqu'au million. Chaque jour il dit à l'Hôtel-de-Ville : J'ai un million d'hommes derrière moi ; prenez garde.

— Quelle armée considérable ! de quoi la nourrit-il ?

— Il ne la nourrit pas, il la guérit : de là sa force. Il a découvert, dans les profondeurs de son laboratoire, un spécifique applicable à tous les maux. C'est le camphre, et il l'emploie à tout. Il l'a mis en fiole, en sachets, en tuyaux de plumes et en politique. Le seul reproche qu'il adresse au gouvernement, c'est de ne pas adopter une politique camphrée. Si jamais il se décide à faire donner son million d'hommes, c'est un gouvernement au camphre qu'il instituera. Le camphre est éminemment épurateur. Qui le respire est à l'instant sauvé. Seul il peut combattre efficacement la toux aristocratique et l'asthme de la réaction. Prenez le prince du camphre avec son million d'hommes, et demain vous aurez des institutions aussi camphrées qu'il est donné à la terre d'en connaître. Il dit à ses gens à son réveil : Mes amis, tenez-vous prêts ; ce n'est point encore cela. Tant que vous ne verrez pas le camphre occuper dans nos institutions le rang qui lui appartient, répétez-vous

les uns aux autres : Nous sommes volés, c'est à refaire. On pourra essayer d'autres drogues ; mais si la nôtre n'a pas le dessus, méfions-nous. Vous me comprenez, n'est-ce pas ? Hors du camphre, point de salut. Restons en armes, veillons !

— Et c'est encore là un gouvernement? dis-je au baron.

— Oui, un de nos vingt; en voici un autre. Celui-ci professe la politique de l'engrais ; il siége près de Montfaucon. C'est renouvelé des Latins. Un penseur, nommé Circulus, découvrit autrefois à Rome que les misères de l'humanité ne sont qu'une question de résidus. Restituer à la terre tout ce qu'elle lui fournit, n'en rien distraire, n'en rien perdre, tel est le devoir de l'homme, et il y manque souvent. Bien des souffrances en dérivent. Toute parcelle absente forme un vide dans la fécondité du sol, et ce vide se traduit par un amoindrissement de ressources. C'est un cercle vicieux dans lequel les générations ont jusqu'ici tourné. De là une nécessité pressante d'instituer un gouvernement qui ait pour programme la fertilité de la terre et la politique de l'engrais.

— Est-ce bien sérieux ?

— Très-sérieux, monsieur Paturot. Cette poli-

tique a un chef et un nom connu. Ce n'est pas tout: nous avons encore le gouvernement de l'échange, qui est d'un tour plus ingénieux et d'un commerce moins suspect. Le bonheur humain ne tient qu'à un vieux préjugé, l'emploi de la monnaie. Supprimez la monnaie, et vous supprimerez le malheur. Puis, à la place de la monnaie, instituez l'échange. L'échange est aussi innocent que la monnaie est féroce. Avec l'échange, point de désir d'amasser comme avec la monnaie. On est tenté par le métal, on ne l'est pas par le produit. C'est clair comme le jour. Quand on aura une pendule chez soi, on n'en voudra pas avoir deux mille. Ainsi, plus de monnaie, et vive l'échange, cet instrument du parfait bonheur! Je suis poëte, par exemple, et j'ai un sonnet à placer : je le propose naturellement à la ronde. Qu'obtiendrai-je en retour? peut-être un serin. C'est peu nourrissant, mais un sonnet ne l'est guère. Il est vrai que le gouvernement de l'échange accepte tout et donne des billets en contre-valeur. N'importe, il faudra tôt ou tard en arriver à une liquidation, et, si j'ai livré cinquante sonnets, je voudrai bien savoir quelle figure ils y feront.

— Tout ceci a l'air d'un rêve, baron.

— Et ce n'est pas le seul, monsieur Paturot.

Pendant votre séjour en province, vous vous êtes rouillé, vous êtes demeuré étranger au mouvement des idées. Allez, il s'en débite de singulières sur le pavé de Paris.

— Je m'en aperçois.

— Nous retournons au déluge, on le dirait. L'échange, quoi de plus primitif? Décidément ce gouvernement me sourit, il convient aux peuples pasteurs. C'est poétique, d'ailleurs, et nous inclinons à la poésie. Puis, à côté des gouvernements du camphre, de l'engrais et de l'échange, nous avons le gouvernement de l'art. Il y a du choix.

— Je le connais, celui-là ! Oscar en est l'inventeur !

— Non, monsieur Paturot, non! votre ami n'est pas le seul qui nous gouverne au nom de l'art! Nous avons d'autres pinceaux, nous avons d'autres lyres ! Quels flots d'enthousiasme, bon Dieu ! Jamais la langue ne s'y prodigua à ce point. Et toujours le même refrain : On trahit le peuple, on vend le peuple. Restons en armes ! Veillons ! Impossible de les tirer de là.

— En effet, baron.

— C'est comme le gouvernement de l'affiche; il n'en démord pas. A chaque placard, il prétend qu'il

retient le peuple de son mieux, mais que sa main va céder sous l'effort, Ce sont des exhortations sans fin, des paroles suppliantes : Non, peuple, non, dit-il, laisse encore au coupable le temps de s'amender. Tu es fort, on le sait; tu n'as qu'à te montrer pour tout mettre en poussière. Mais c'est un jeu qui demande à être bien joué. Ne pars pas avant l'ordre ; attends le signal. Si tu éprouves le désir de mieux savoir à quoi t'en tenir, viens me voir, peuple, je compléterai mes instructions. Voici mon adresse. Mais, de grâce, ménage tes poignets pour de meilleurs jours. Ainsi parle le gouvernement de l'affiche.

Au moment où le baron acheva ces mots, nous venions de nous engager sous les arcades de la rue de Rivoli. Il était tard ; Marthe devait être inquiète; nous pressions le pas, lorsqu'une voix brusque retentit devant nous.

— Qui vive? disait-elle.

— Amis, répondis-je en poursuivant mon chemin.

Un homme se plaça devant nous, de manière à obstruer le passage.

— Avancez à l'ordre, nous dit-il.

Je l'examinai avec attention ; ce ne pouvait être un garde national. Il n'y avait là ni poste, ni rien

qui y ressemblât. Le costume, d'ailleurs, excluait cette supposition. Le seul détail saillant était une cravate et une ceinture rouges. Que signifiaient ces insignes, et pourquoi cet homme était-il là? Je voulus en avoir le cœur net.

— De quel droit, lui dis-je en répondant à sa sommation.

— A l'ordre! répéta-t-il.

— Mais encore? Et à l'ordre de qui? répliquai-je sans me laisser intimider.

— Des Montagnards, dit-il d'une voix rauque et chevrotante.

Je m'approchai; il était ivre. Nous passâmes outre après quelques mots échangés. C'était encore un gouvernement, le gouvernement des ceintures rouges.

— En voilà cinq ou six, me dis-je en rentrant chez moi! Mais où est donc le véritable?

Il était partout et n'était nulle part; on eût vainement cherché où il siégeait, et de quels noms se composaient ses listes. Pourtant il exerçait une puissance évidente et régnait sur les esprits. Au milieu de ces folies et de ces empiétements, seul il conservait le sentiment de la situation, seul il maintenait dans la foule cet instinct de l'ordre sans le-

quel il n'y a point de salut ni pour les empires ni pour les sociétés. Au premier danger, il accourait et déployait une force irrésistible. Cette action, il ne l'exerçait pas à toute heure et sans motif sérieux ; mais il ne faisait pas défaut à un péril grave, à une menace digne de châtiment.

Ce fut ce gouvernement qui sauva la France; et quel était-il? Le bon sens public.



CHAPITRE XIII.

L'Hôtel de ville.

Berceau et boulevard de trois révolutions, je te salue ! Depuis la prise d'armes du prévôt Marcel jusqu'à nos alertes les plus récentes, que d'orages ont grondé dans ton enceinte et devant tes murs ! Tu as servi d'asile aux pouvoirs terribles et aux pouvoirs innocents, à la commune de Paris et au Gouvernement provisoire. Au moindre nuage qui s'élève à l'horizon, c'est vers toi que se dirigent le premier regard et le premier effort. On dirait que tu portes gravé sur ton écusson le véritable signe de la souveraineté, c'est-à-dire le consentement populaire.

Dans les premiers jours de leur règne imprévu,

les hommes que le flot révolutionnaire avait portés si haut durent s'effrayer de leur succès et éprouver un moment d'angoisse. Ils restaient isolés au milieu d'une multitude en armes. Point de force organisée autour d'eux, point de rempart contre les importunités et les violences. Ils appartenaient au hasard, au destin. La même main qui les avait élevés dans un jour de combat pouvait les renverser dans un jour de caprice. On sait quelle mauvaise réputation se sont faite les républiques pour ce qui tient aux dettes du cœur. Ils avaient sous les yeux cette perspective. Après avoir sacrifié à la cause publique leur vie, leurs biens et leurs noms, peut-être ne recueilleraient-ils que le délaissement et l'ingratitude.

Un autre doute les assiégeait. Dans l'entraînement de la première heure, ils avaient franchi un pas bien hardi et assumé une responsabilité bien grande. Devant le pays et devant le monde, ils répondaient de la République, d'une République pure d'excès. Accompliraient-ils ce vœu de leur cœur ? C'était pour eux comme pour tous un problème. Comment ces éléments de désordre concourraient-ils à former un ordre nouveau ? Comment ces intérêts si divers se confondraient-ils

dans l'intérêt général? Là commençaient leurs doutes et leurs incertitudes. Puis sous leurs yeux quel spectacle! Des ruines, et pas une institution debout. La monarchie n'était plus, et de la République il n'existait guère que le nom. On avait le cadre, mais le chef-d'œuvre manquait encore.

Le gouvernement dut se poser ces redoutables questions ; elles se posaient d'elles-mêmes. Quant à les résoudre, il n'y songea pas; d'autres soucis remplirent plus utilement ses heures. Comme à tous les pouvoirs nouveaux, les courtisans lui arrivèrent, et il fallut leur faire accueil. Ce furent alors compliments sans fin et assauts de tendresses. La magistrature, le conseil d'Etat, l'Institut, mirent successivement aux pieds de la République un dévouement que cinq régimes n'avaient pu entamer. La cérémonie fut touchante, l'hommage bienvenu. On n'eût pas fait les choses avec plus d'apparat sous une monarchie. Il y eût des robes rouges et des hermines, des habits à palmes vertes et des fracs français. La République au berceau s'essayait à la manie du costume qu'elle devait pousser si loin. Elle se décrétait des écharpes et empruntait à l'arc-en-ciel ses plus belles couleurs pour les rendre dignes de l'institution nouvelle.

De tels soins passaient avant tout; d'autres les suivirent. Le peuple demandait des comptes; il fallut transiger. A tout instant il lui prenait la fantaisie de voir ses souverains, afin de s'assurer qu'on ne les lui changeait pas, et il s'ensuivait des audiences sans trêve, accompagnées de ces poignées de main dont l'autre régime était si prodigue. Le peuple promettait son appui un peu brutalement et sous réserves; le gouvernement acceptait l'appui, et, pour le reste, se fiait au temps. On vivait ainsi dans une sorte de compromis qui n'était ni la paix ni la guerre. D'ailleurs rien n'était fini; quand on avait triomphé d'une prétention, il s'en élevait sur-le-champ vingt autres. Une députation s'en allait-elle satisfaite et l'esprit en repos? trois survenaient avec de nouvelles exigences. Pendant ce temps le tumulte extérieur ne cessait pas, et des flots d'ouvriers se brisaient à toute heure contre l'Hôtel de-Ville. Aux harangues du dedans se joignaient les cris du dehors, et le gouvernement se trouvait ainsi placé entre une double émeute, celle qui envahissait les salons et celle qui grondait aux portes.

Contre ces graves empiétements, le pouvoir exécutif était sans défense; il le croyait, du moins. Longtemps ses seules armes furent l'impassibilité et

la volonté de mourir à son poste. Pourtant il sut y ajouter, à l'occasion, quelques inspirations éloquentes, quelques accents du cœur, ce qui ne gâta rien. Il parvint ainsi à se maintenir, par un tour d'équilibre sans exemple dans les annales du monde. Point de rôle actif : mais seulement une force d'inertie. C'était un jeu plein de périls ; à diverses reprises on le lui prouva. Ainsi un jour cent mille hommes se prirent d'un beau zèle et vinrent à l'Hôtel-de-Ville s'informer de l'état de sa santé. En termes de l'art, cette visite s'appelait une démonstration ; sans doute une démonstration de tendresse ? L'infortuné gouvernement s'en serait bien passé ; il ne redoutait rien tant que le zèle de ses amis. Ce fut donc avec une muette épouvante qu'il vit arriver sur la place cette masse innombrable d'hommes armés de drapeaux et remplissant de leurs cris les deux rives de la Seine. La veille une erreur de quelques bonnets à poil avait ébranlé le gouvernement ; ces braves gens venaient le raffermir et se donner la joie de voir s'il avait bon visage. Force était de s'exécuter, de paraître au balcon en bloc et en détail, de se prêter à une exhibition publique. Ce n'est pas tout ; des délégués avaient franchi l'escalier et entraient en maîtres dans les salles

de réception. Leur langage fut hautain, presque menaçant, celui des cortès d'Aragon aux rois de Castille. Le peuple n'entendait pas déplacer encore la souveraineté, mais à une condition, c'est que ses ordres seraient ponctuellement obéis, et son programme exécuté à la lettre. C'était un ajournement et une grâce, rien de plus.

A quelques semaines de là, une revanche eut lieu ; mais on la dut au hasard. Les coryphées du peuple, ceux qui jetaient des défis en son nom, annonçaient bien haut qu'il allait faire une démonstration nouvelle. — Cette fois, se dit le gouvernement, c'est la dernière. Et il s'apprêtait à bien mourir. On parlait de trois cent mille hommes réunis au Champ-de-Mars. Trois cent mille contre onze ! la partie n'était point égale. Que faire ? Se résigner. Il y eut de touchants adieux, des pleurs versés ; enfin, tout ce qui accompagne les sacrifices solennels. Cependant les choses empiraient ; de trois cent mille le chiffre des mécontents s'était élevé à quatre cent mille. Y avait-il une résistance possible ? Non. Les onze victimes n'y songeaient même pas ; elles étaient prêtes ; elles attendaient, bandelettes au front, les sacrificateurs. — Mais si vous appeliez la garde nationale ? leur dit quelqu'un. — Vous nous

ouvrez une idée, s'écria le gouvernement. Et l'on fit battre le rappel. L'effet en fut magique. En moins d'une heure tout avait changé de face. Sur la place et l'étendue des quais, on ne voyait que baïonnettes. C'était une armée entière, une armée de défenseurs. La blouse y dominait ; l'ouvrier lui-même allait défendre ceux qu'en son nom on parlait de déposer. Il y avait là toute une révélation, toute une découverte. Le pays ne s'abandonnait pas comme le gouvernement. On n'avait pas voulu le sauver, il se sauvait lui-même.

Ainsi marchaient les choses dans cette sphère des devoirs officiels. Le pouvoir exécutif se rattachait évidemment aux procédés de Napoléon ; il comptait sur son étoile. D'ailleurs, comme à tous les pouvoirs, les reproches ne lui manquaient pas. On disait, par exemple, qu'il ne brillait pas par l'union, et qu'il faisait un ménage orageux. On ajoutait que plusieurs de ses membres étaient liés par un pacte mystérieux aux trente-six gouvernements épars dans la ville, et qu'ils donnaient la main, ceux-ci aux cintures rouges, ceux-là au comité de salut public. Pour si secrètes qu'on les tînt, ces petites combinaisons ne pouvaient échapper à ceux de leurs collègues qui demeuraient en

dehors du marché. De là des tempêtes qui plus d'une fois troublaient l'atmosphère sereine du conseil, et avaient été poussées, disait-on, jusqu'à des arguments à balles forcées. Ce dernier détail était la part de la calomnie ; on sait qu'elle s'attache toujours à la grandeur.

La malignité publique ne s'arrêtait pas là ; elle voulait reconnaître au sein du pouvoir exécutif deux camps bien distincts : le camp des austères, le camp des sybarites. Dans la même politique auraient ainsi éclaté deux philosophies : celle d'Épicure, celle de Zénon. Le cas était grave. Encore si ces tendances étaient demeurées à l'état spéculatif ! Mais elles sortaient du domaine de la conscience pour passer dans celui des faits ; elles se traduisaient en menaces contre le trésor. Comme on le devine, les épicuriens seuls donnaient dans de tels écarts. Seuls ils défrayaient les tables de l'Hôtel-de-Ville sur un pied fastueux ; seuls ils ouvraient des crédits à des services qu'un budget ne peut reconnaître. Qu'on juge de l'accueil que faisait le camp des stoïques à ces énormités ! Ils éclataient en reproches, et il s'ensuivait des explications où la république couronnée de roses finissait toujours par réduire au silence la république du brouet noir. Zénon battait en re-

traite devant Épicure. Il ne restait aux stoïciens que la ressource d'un blâme silencieux, et ils en usaient largement. Quant aux autres, ils continuaient à monter à cheval, à boire du meilleur et à user de l'existence en gens qui en connaissent le prix.

La vie du gouvernement nouveau avait donc deux termes essentiels, les périls et les conflits : il faut maintenant y ajouter les corvées. Ce fut un chapitre sans limites ; voici comment. Trente années de paix n'avaient pu passer sur le pays sans y laisser un grand accroissement de richesses. L'abondance des bras, la diffusion des capitaux, concouraient à créer des valeurs nouvelles qui, jetées dans la circulation, y accéléraient encore ce mouvement fructueux. Ce spectacle avait dû frapper des yeux attentifs, et de là quelques hymnes en l'honneur de l'intérêt matériel. Au lieu d'en jouir simplement, on l'avait célébré ; c'était un tort. Les classes aisées accueillirent avec faveur ce tribut que l'esprit payait à la richesse ; elles s'en firent un aiguillon de plus pour l'acquérir. A leur tour, les ouvriers apportèrent dans le calcul et la poursuite de leur intérêt un soin et une chaleur que jusque-là ils n'y avaient point mis. Ils en vinrent, par voie d'induction, à examiner quelle loi préside à la répartition

de la fortune, et, se voyant maltraités par elle, à la condamner.

Au moment de la révolution, tels étaient les sentiments dont l'esprit du peuple se trouvait imbu. Éveillé désormais sur ses intérêts, il crut le moment venu d'en assurer le triomphe. N'eût-il pas eu cette pensée et ce désir, que le gouvernement les lui eût inspiré par ses actes et par ses promesses. Personne qui n'ouvrit la bouche pour déplorer le sort de l'ouvrier et dire qu'il en était fortement préoccupé. Quand tout le monde tenait un langage pareil, l'ouvrier devait-il y rester indifférent? Pouvait-il négliger sa propre cause? On parlait de ses intérêts; mais qui mieux que lui était en mesure de les définir, de les éclairer, d'en préciser l'étendue? Laisserait-il achever cette œuvre de réparation sans dire son mot, sans apporter son avis? Évidemment non! Il devait intervenir comme partie et comme avocat: comme avocat pour plaider sa cause, comme partie pour s'en faire adjuger les conçlusions. Le bon sens indiquait cette conduite; la victoire l'imposait.

Dès lors les rôles étaient tracés et les situations commandées. L'ouvrier devait avoir la voix haute et on était tenu à l'écouter. On avait éveillé chez lui et exalté jusqu'à l'ivresse le sentiment de ses

intérêts : quoi d'étonnant à ce qu'il ne vît pas autre chose dans sa victoire? On lui avait montré en perspective un horizon de bien-être presque infini, plus de salaire en échange de moins de travail, et ceux qui avaient rédigé ce programme étaient au pouvoir ; ils avaient dans le cœur le désir et dans les mains la force. Par un mouvement spontané, tous les ouvriers durent se dire : — Allons voir nos bienfaiteurs. Voici enfin qu'ils sont arrivés. Comme ils vont être heureux de nous entendre! Nous pourrons leur raconter nos misères ; elles les toucheront. Et puis il n'y a pas à craindre avec eux qu'ils nous abusent. Ceux-là nous donneront plus qu'ils n'ont promis.

Cette fièvre de l'intérêt frappa les classes laborieuses avec une telle intensité, elle fut si vive et si soudaine, que deux jours après le triomphe on pouvait lire dans Paris les plus étranges affiches, entre autres celles-ci dont chacun a pu conserver un souvenir :

I.

» Les citoyens garçons limonadiers et restaura-
» teurs sont priés de se réunir demain au Manége
» pour délibérer sur ce qui concerne leur partie. »

II.

« Les citoyens choristes sont prévenus que l'on » se réunira lundi prochain pour s'entendre sur les » intérêts de l'art des chœurs. »

III.

« Les gens de maison éprouvaient le besoin » d'avoir un point de réunion pour s'entendre sur » les rapports qui doivent désormais exister entre » eux et leurs ex-maîtres. Ils se réuniront, etc. »

C'était du vertige; mais à qui s'en prendre, si ce n'est à ceux qui avaient fait au sentiment de l'intérêt des appels si réitérés et si pressants? L'impulsion était donnée; le peuple ne faisait qu'y obéir. Aussi le vit-on bientôt déboucher sur la place de l'Hôtel-de-Ville, drapeaux en tête et par corps d'état. Il ne voulait pas en avoir le démenti; il venait demander compte au gouvernement des conditions de son bonheur. Dans son esprit, ce malheureux gouvernement était fort engagé; car il le mêlait à tous les rêves dont l'empirisme avait enrichi sa mémoire. Il fallait voir avec quel air glorieux et quelle tenue sévère se présentaient ces compagnies d'artisans, qui croyaient de bonne

foi frapper aux portes de leur paradis terrestre!

Cette revue des professions se prolongea pendant plus d'un mois ; toutes y passèrent. Il suffisait de l'exemple pour qu'aucune ne s'abstînt. Elle aurait eu trop peur de manquer sa fortune. L'hôtel-de-Ville s'y était accoutumé et avait délégué la corvée à des secrétaires. C'était l'un deux qui recevait la députation, écoutait le discours et y répondait par des assurances banales. Ces bonnes gens sortaient de là enivrés ; ils avaient foulé les tapis de l'autorité, crié : *Vive la République !* à pleins poumons, et recueilli quelques mots encourageants d'une bouche officielle. On ne leur aurait pas ôté de l'idée qu'ils avaient vu le gouvernement en personne, et qu'ils lui avaient touché la main. Quant au bonheur, ils croyaient le tenir ; ils l'emportaient avec eux. Ne leur avait-on pas dit que leur sort était l'objet des plus vives sollicitudes ? Puis, avec quels égards on avait parlé d'eux, par exemple, avec des variantes comme celles-ci :

« L'industrie des maraîchers est une industrie » des plus respectables, etc. »

Ou :

« L'industrie des ouvriers du bâtiment est une » industrie on ne peut plus respectable, etc. »

Ou enfin :

« Je ne connais pas d'industrie qui soit plus » respectable que celle des ouvriers charpen- » tiers, etc. »

Ces mots les enchantaient, et ils se les répétaient au retour, pour donner plus de carrière à leur enthousiasme.

Il faut le dire pourtant : ces démonstrations n'eurent pas toutes un caractère aussi naïf. Ici du moins, le sentiment de l'intérêt prenait une forme inoffensive et bienveillante jusqu'à la crédulité. Mais en d'autres circonstances, il revêtit un caractère odieux qu'on ne saurait trop flétrir. Je veux parler de ces proscriptions de nationalité à nationalité, de corps d'état à corps d'état, pour lesquelles l'opinion, à défaut du pouvoir. a eu des paroles sévères. L'histoire cite avec horreur ces peuplades de la Tauride qui offraient les étrangers jetés sur leurs rivages, en holocauste à leurs divinités. C'est à ces mœurs qu'on voulait nous ramener ; c'est cette civilisation qu'on nous proposait en exemple. Des ouvriers, des mécaniciens anglais étaient attachés à nos chemins de fer ; quelques furieux ne craignirent pas de les en expulser violemment. La Savoie envoyait à Paris une colonie de ses fidèles et laborieux enfants qui

occupaient, dans les hôtels et les comptoirs, des postes de confiance. Les cris d'un petit nombre d'instigateurs suffirent pour que ces malheureux fussent obligés de quitter une ville en tout temps hospitalière.

Tels sont les excès où le sentiment de l'intérêt conduisit des populations égarées ! Honte sur ceux qui s'en sont rendus coupables ! Honte sur ceux qui les ont soufferts !

Un jour que je traversais, désœuvré, la place de l'Hôtel-de-Ville, j'assistai à une scène du même genre. C'était encore un question d'intérêts et d'industries aux prises. Jamais si grande foule ne s'était trouvée réunie sur le même point. Il y avait affluence de drapeaux et de tambours. Cinq ou six colonnes débouchaient en outre des rues latérales, et venait prendre la file pour être introduites à leur tour.

— Qu'est-ce donc, citoyen ? demandai-je à un personnage qui occupait, grâce à son majestueux embonpoint, la tête entière de la colonne.

— La députation des pâtissiers, citoyen, pour vous servir.

— Ah ! et que viennent-ils faire ici ?

— Ils viennent, citoyen, réclamer les droits im-

prescriptibles qu'ils tiennent de la nature et de la déclaration de feu Robespierre.

— Vraiment ?

— Oui, citoyen ; nous n'y allons pas sans un dessein fort arrêté. C'est ceci ou c'est cela ; il faut que les boulangers choisissent.

— Les boulangers ? et comment ?

— Oui, citoyen. Ils ont le privilége du pain, bien ; on ne le leur conteste pas, quoique la déclaration et la nature n'en disent rien. Mais s'ils ont le privilége du pain, nous avons celui du petit four. Est-ce clair ?

— En effet !

— Si, au contraire, ils veulent toucher au petit four, nous donnons dans le pain. La nature et la déclaration nous y autorisent. C'est notre ultimatum. Nous allons le signifier au Gouvernement provisoire.

— C'est trop juste !

— Ces messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers sa suite, voulaient demander trois têtes de boulangers. Je m'y suis opposé, le moment n'est pas bon. Plus tard, je ne dis pas.

— Voilà de la fraternité, du moins, citoyen. On voit que vous connaissez notre devise.

La grille s'ouvrit, et la députation entra. Je perdais mon pâtissier au moment où l'entretien com-

mençait à s'animer. Heureusement qu'une voix se fit entendre à ma gauche :

— En ont-ils pour longtemps, citoyen ? me disait-on.

Je me retournai ; c'était encore un homme d'une belle prestance, bien nourri, bien vêtu, et, comme l'autre, une tête de colonne :

— Qui cela ? lui répondis-je ?

— Ceux qui entrent, reprit-il.

— Je l'ignore, ajoutai-je ; mais, vu l'objet, ça ne peut être long.

— Tant mieux, citoyen ; car chaque minute de retard est pour nous une perte sèche.

— Le citoyen est banquier ? dis-je en l'examinant.

— Crêmier ! et posé pour cela. Crême de Chantilly tous les jours et glaces tout l'été. Voici mes prix et mon adresse. Un mot par la poste, citoyen.

— Singulière façon de recruter des clients, pensai-je en mettant l'imprimé dans ma poche.

— Pourvu que le gouvernement nous reçoive, reprit le crêmier avec un piétinement significatif.

— C'est donc bien urgent? lui dis-je.

— Il y va de notre ruine, citoyen. Voilà l'enseigne où nous sommes logés.

— C'est à peu près celle de tout le monde, citoyen.

— La nôtre surtout, si le gouvernement ne nous délivre pas d'un ennemi.

— Un ennemi des crêmiers!

— Oui, citoyen, ou plutôt une ennemie!

— Une femme; alors le danger n'est pas grand!

— Des femmes féroces, citoyen, qui nous sucent jusqu'à la moelle des os! Féroces! féroces!

— Mais encore, qui donc?

— Les laitières, citoyen! Concevez-vous cela qu'on laisse subsister des laitières quand il existe des crêmiers? Est-ce juste, voyons? Qu'est-ce qu'il leur faut à ces femmes? une chaufferette et un coin de porte cochère; voilà leurs déboursés. Qu'est-ce qu'elles rendent à l'Etat? pas une obole. En convenez-vous?

— Puisque vous le voulez.

— Tandis que les crêmiers, citoyen, supportent un loyer, payent une patente et font leur service de gardes nationaux. Demandez donc à ces damnées laitières de sauver périodiquement la patrie? Elles se contentent de nous ruiner.

— Un bien petit commerce, citoyen.

— Est-ce que vous songeriez à les défendre,

môsieur? Il ne manquerait plus que cela. Pour mon compte, je suis parfaitement décidé ; je vais mettre le marché en main au gouvernement. J'ai fait la révolution, môsieur ; mais si elle tourne au profit des laitières, je vous déclare que je m'en sépare positivement et que je passe à toutes les régences. Je suis l'ennemi des abus, et la laitière en est un.

— Vive la république ! m'écriai-je pour faire une diversion à ses fureurs.

— Oui, môsieur, dit-il en posant son chapeau sur l'oreille ; vive la république des crêmiers ! Je ne connais que celle-là.

Je m'éloignai ; et en quittant la place une réflexion me poursuivit :

—Comme les devises sont menteuses ! me dis-je. Les Savoyards, proscrits ! les Anglais, proscrits ! les tailleurs allemands, proscrits! tout cela par intérêt. Parmi nous, même lutte. Le crêmier poursuit la laitière ; le pâtissier en veut au boulanger, le marchand sédentaire à l'étalagiste, la boutique à prix fixe à la vente à l'encan. Guerres de salaires ou d'industries. Est-ce un mauvais rêve? Nous vivons pourtant sous le régime de la fraternité.

Hélas ! de cette fraternité, nous n'avions guère que l'enseigne, et c'était le cas de dire d'elle ce

que l'illustre Romain disait de la vertu. Chaque jour m'en apportait un exemple. Au nom de la fraternité, on excluait les hommes, on songeait à briser les presses. Au nom de la fraternité, on poursuivait les riches d'affiches odieuses et de cris menaçants. Trente ans de repos avaient à la fois énervé et perverti les âmes : sans force pour le mal, elles l'étaient aussi pour le bien. Aussi s'agitait-on au hasard et dans un mauvais sens. Pour beaucoup la révolution n'était plus une conquête, c'était une affaire.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES.

Poissy. — Impr. de G. Olivier.

